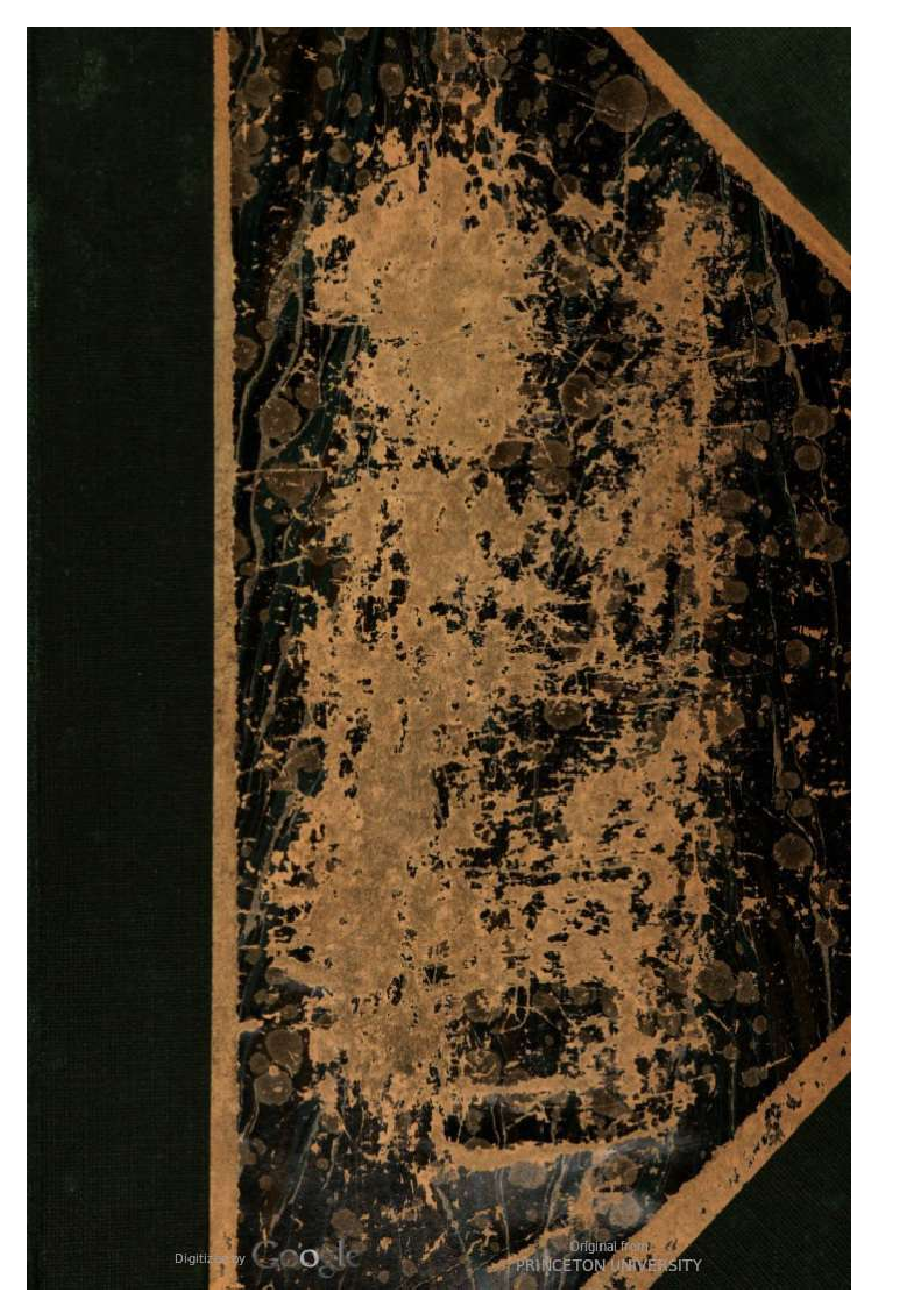


410/131
47.50

2 vol

BIBLIOTHÈQUE HONGROISE
DE LA
REVUE DE HONGRIE
III.

ALBERT DE BERZEVICZY

BÉATRICE D'ARAGON, REINE DE HONGRIE

(1457—1508)

TOME PREMIER



PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
1911

15545. — Budapest, Imprimerie de la Soc. Anon. Athenaeum.



NOTICE SUR L'AUTEUR

L'auteur de cet ouvrage, M. Albert de Berzeviczy, est depuis une trentaine d'années un des chefs les plus écoutés de la politique et du monde savant en Hongrie, où il est l'objet d'une considération universelle et des plus chaudes sympathies de toute la société. Cette situation privilégiée, il ne la doit qu'à lui-même : à son labeur infatigable, à son savoir étendu et solide, à l'élévation de son caractère.

L'homme et l'écrivain se sont formés d'une manière saine et normale. Dans ce développement continu, on ne rencontre ni sauts imprévus ni inquiétantes lacunes. Ses ancêtres avaient servi la patrie pendant des siècles comme hommes d'Etat, soldats et savants de mérite, illustrant ainsi une famille qui est encore une des plus estimées de la Haute-Hongrie. C'est aussi dans cet esprit qu'il fut élevé ; dès son enfance, il brûla du désir de devenir un citoyen utile à son pays, et ce désir n'a point dégénéré chez lui en ambition maladive, mais l'a poussé à un travail incessant en vue de s'instruire, car il avait déjà conscience que la patrie n'a que faire de phrases vides, mais qu'elle a besoin de citoyens instruits, capables de résoudre les grands problèmes, d'accom-

plir les grandes tâches que notre époque impose aux citoyens dans le domaine de la chose publique.

Il a écrit d'une manière attrayante l'histoire de sa jeunesse (1853—1870), en y mêlant celle de ce temps dans son livre intitulé Régi emlékek *(Vieux souvenirs), qui est dans notre littérature un modèle du genre mémoires.*

Il avait à peine achevé ses études de droit qu'il entrait en 1877, à l'âge de vingt-quatre ans, au service de son comitat, ce qui lui permit d'étudier à fond le mécanisme compliqué de l'administration. Une preuve éclatante de l'estime dont jouissait déjà le jeune fonctionnaire, c'est que l'Ecole de droit protestante d'Eperjes l'appela, lui, catholique, à sa chaire de l'histoire du droit. M. Berzeviczy fut un professeur très aimé, ce qui était tout naturel, car il avait des manières affables, son savoir était aussi solide que varié, et c'était en outre un des maîtres de la parole comme il s'en trouvait peu parmi ses contemporains. Dans la suite, il donna de préférence des cours de science politique. Sa renommée et sa popularité grandissantes lui valurent en 1881 un mandat de député. Il représenta d'abord les villes d'Eperjes et de Lőcse, puis Budapest. C'est ainsi qu'il a commencé à 28 ans sa carrière politique, laquelle n'a subi depuis lors qu'une brève interruption. Dans ce domaine-là encore il conquit bien vite une autorité qui n'a fait que croître avec le temps. Il la doit surtout à deux qualités qu'il possède au plus haut degré : il a d'abord le sentiment du devoir joint à une vaste érudition qui l'a poussé à approfondir toutes les questions intéressant le pays et lui permet d'émettre un avis compétent sur toutes les questions à l'ordre du jour ; en second lieu M. Berzeviczy est un maître de

l'éloquence : même quand il improvise, les paroles coulent de ses lèvres avec une abondance, un charme, une correction de forme qui ont bien vite fait la conquête de son auditoire. C'est au fauteuil de la présidence de l'Académie que ses éminentes qualités d'orateur ont remporté et remportent encore aujourd'hui les plus beaux succès ; elles se retrouvent dans les moindres discours qu'il prononce soit à des banquets, soit sur la tombe de nos morts illustres pour s'y faire en termes émus l'interprète des regrets de la nation et du monde savant.

Il resta trois ans simple député, mais comme tel il fit preuve d'une telle compétence, surtout dans les questions de culture et d'instruction publique, que le roi le nomma en 1884 conseiller au ministère des Cultes et de l'Instruction publique, puis secrétaire d'Etat et enfin, en 1903, titulaire de ce portefeuille. Entre temps, il avait été à plusieurs reprises vice-président, membre et président des commissions les plus importantes et de la Délégation ; actuellement il est président de la Chambre des Députés. Il est, en outre, vice-président du groupe hongrois de la conférence interparlementaire et représentant de la Hongrie au Tribunal d'arbitrage international de La Haye.

L'activité déployée par M. Berzeviczy depuis une vingtaine d'années, dans le domaine de l'instruction publique, est marquée par un heureux développement de la culture générale en Hongrie. Il n'y avait pas dans le pays et à l'étranger une question ou un projet intéressant l'instruction publique dont il n'eût connaissance et qu'il ne prît en considération ; pas un genre d'école, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université, dont il ne connût à fond les conditions

d'existence et dont il n'ait d'une main habile encouragé le fonctionnement. Développer la culture nationale, telle était sa pensée directrice, et il s'efforçait de la faire triompher sans léser en rien les droits reconnus ou les aspirations légitimes des autres nationalités. Ses plus vives sympathies allaient à l'enseignement secondaire et supérieur ainsi qu'à tout ce qui a trait aux lettres et aux sciences, mais il avait assez de sens politique pour comprendre que la législation doit s'occuper en premier lieu de l'instruction primaire, et c'est lui qui prépara l'importante loi sur la matière que son successeur a soumise aux Chambres. Un autre de ses projets favoris était la création d'une troisième université d'Etat, et il écrivit en 1894, sur la nécessité et la possibilité de fonder un pareil établissement, une étude aussi approfondie que convaincante. Par malheur, il ne put réaliser ce noble projet, et la troisième université dont nous avons un si pressant besoin n'est encore qu'un «pium desiderium». Quand, par suite de changements survenus dans la politique, il abandonna son portefeuille au bout d'un ministère de deux ans à peine, le corps enseignant et les amis du progrès intellectuel en éprouvèrent un sincère chagrin, car ils pensaient bien qu'ils n'auraient pas de sitôt un chef aussi compétent, aussi zélé, aussi bienveillant.

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que d'un des côtés de la carrière de M. Berzeviczy, or, chez lui, l'écrivain n'est pas inférieur à l'homme d'Etat. Le sujet favori de ses études est le monde de la Renaissance et, en particulier, l'évolution des beaux-arts dont il fait voir les rapports intimes avec la vie politique, sociale et l'état de civilisation du peuple italien. Il s'est préparé à cet ouvrage par de

sérieuses études : il a appris l'italien tel qu'on le parlait à différentes époques dans toutes les parties de l'Italie, de sorte que les produits de la littérature ancienne et moderne, ceux qui sont écrits en langue littéraire ou dans les divers dialectes de la péninsule n'ont pas de secrets pour lui. C'est qu'il a parcouru l'Italie avec une âme avide de beauté ; qu'il ne s'est pas contenté de suivre les grandes routes battues par les snobs de tous pays, mais qu'il en a visité, exploré les moindres recoins que le génie d'un artiste avait rendus sacrés à ses yeux. Cette érudition variée et approfondie caractérise déjà son premier grand ouvrage Itália *(1898) où l'époque de la Renaissance, son évolution, ses luttes, ses résultats sont traités à des points de vue souvent nouveaux, d'une manière toujours consciencieuse en même temps qu'attrayante, non seulement en ce qui touche à l'histoire de l'art, bien que ce soit l'objet principal du livre, mais pour tout ce qui a trait à la civilisation de cette époque. Cet ouvrage, qui obtint auprès du public le succès qu'il méritait et les honneurs d'une seconde édition (1904), a été complété par le grand ouvrage intitulé :* La peinture, la sculpture et l'art industriel du Cinquecento, *auquel est venue se joindre tout récemment* La peinture de paysage au XVIIe siècle. *Dans tous ces ouvrages sur l'histoire de l'art, l'auteur procède de la même manière qui consiste à mettre les détails en relief sur la vaste ébauche d'un tableau de la civilisation ; à faire un portrait saisissant du génie et du caractère des grands hommes, à expliquer finement leurs œuvres par leur génie et les conditions du milieu où ils se mouvaient ; à nous présenter dans cette histoire de l'art, qui est en même temps celle d'une civilisation, des hommes bien vivants,*

*et à nous faire pénétrer les replis secrets de leur âme, nous dévoiler leurs pensées, leurs projets, leur idéal. Et à l'infinie variété des tableaux qu'il nous présente se joint encore la clarté de l'exposition. M. Berzeviczy s'entend admirablement à faire revivre aux yeux de l'âme, avec toutes ses particularités, un tableau, une statue ou un produit de l'art industriel que le lecteur n'a jamais vu. De là vient que ses œuvres sur l'histoire de l'art ne sont jamais froides ni fatigantes, que le lecteur, dont l'attention est constamment tenue en éveil, non seulement s'instruit, mais éprouve une véritable jouissance à la lecture de ces livres. Dans ce genre, la littérature magyare ne possède guère d'ouvrage qui puisse leur être comparé, et la traduction allemande de l'*Itália *a prouvé qu'ils soutiennent la comparaison avec les meilleurs ouvrages des littératures étrangères si riches en histoires de l'art.*

Un des résultats les plus précieux des études de M. Berzeviczy sur la Renaissance est encore cette Histoire de la reine Béatrice *(1908) que nous faisons connaître aujourd'hui au lecteur étranger en traduction française; c'est une œuvre historique dont le contenu satisfait à toutes les exigences des érudits et qui, pour la perfection de la forme, ferait honneur à un romancier. Son héroïne est Béatrice d'Aragon, femme du grand Corvin, qui contribua pour beaucoup à mettre en honneur, au château de Bude, l'esprit et les arts de la Renaissance et à faire participer la Hongrie, pour peu de temps, il est vrai, au grand renouveau de la civilisation en Europe. La reine est elle-même une figure des plus intéressantes, et son histoire ne l'est pas moins, parce qu'elle contient de nombreuses énigmes et pose de curieux problèmes à l'observateur. Parmi ses*

contemporains, les Italiens ont porté aux nues cette femme instruite et belle qui était leur compatriote, tandis que les Hongrois n'ont jamais eu de sympathie pour cette étrangère à qui ils attribuaient une influence néfaste sur son ambitieux époux. M. Berzeviczy fait le portrait de Béatrice en s'appuyant sur ses recherches originales, riches en faits nouveaux ; il raconte, du berceau à la tombe, la vie de cette femme si amèrement critiquée et s'efforce, à l'aide d'une fine analyse psychologique, de faire la lumière sur ce caractère compliqué. Cependant, Béatrice n'est que le centre de ce livre ; le véritable sujet en est l'époque de Béatrice dont il nous présente un tableau coloré et vivant. C'est, au meilleur sens du mot, une œuvre historique sur la civilisation d'une époque. Le passé revit à nos yeux ; le récit jette une telle lumière sur la vie physique et morale des hommes que le lecteur croit y voir ses contemporains, ses connaissances. Béatrice est la fille du roi de Naples, et M. Berzeviczy, pour nous faire comprendre le milieu où la jeune fille a grandi, peint avec un art consommé la cour et le peuple napolitains, leurs coutumes et leurs fêtes, le mouvement artistique et littéraire, les idées des grands et du peuple sur la morale et leur conception de la vie ; et à ce tableau il prend les traits qui expliqueront le caractère de Béatrice.

Béatrice arrive à Bude comme l'épouse du plus grand prince de ce temps, et nous faisons connaissance avec Mathias, avec sa politique souvent incertaine, mais toujours grande, et surtout avec les efforts qu'il faisait depuis longtemps pour acclimater la civilisation italienne sur les rives du Danube. Ces aspirations du roi atteignent leur point culminant à l'arrivée

de Béatrice qui amène à sa suite nombre d'Italiens, écrivains et artistes, mais qui apporte surtout dans son âme l'esprit de la Renaissance, avec ses goûts artistiques et sa morale suspecte. M. Berzeviczy fait une peinture largement brossée de l'influence que le monde italien a exercée sur le monde hongrois, des contrastes violents que présentaient ces deux mondes et que le roi ni la reine ne furent capables de faire cesser. Une grande transformation s'opère alors dans la civilisation hongroise ; tout se transforme : la cour, les coutumes des grands, la mentalité du peuple, la vie économique ; mais cette transformation ne fut ni facile ni volontaire, et les Hongrois ne se plièrent qu'à contre-cœur aux exigences de l'esprit nouveau qui était si contraire à leurs traditions nationales. Béatrice ne fut pas populaire en Hongrie, parce que c'est à elle qu'on attribuait, et non tout à fait sans raison, le règne de cet esprit antinational, la reine étant toujours restée à Bude comme une étrangère au pays, tandis que le roi Mathias était demeuré un Hongrois de la vieille roche sous les brillants dehors d'un homme de la Renaissance.

Enfin Vienne, qui était déjà la plus riche, la plus peuplée et la plus belle des villes situées sur les bords du Danube, tombe au pouvoir de Mathias et Béatrice vient habiter le palais des Habsbourg. Elle est alors au faîte de sa puissance qu'une chute tragique suivra de près. Mathias meurt et sa veuve, encore jeune et belle, veut rester reine à tout prix. Cependant les Hongrois répugnent à se laisser gouverner par une femme que, d'ailleurs, ils n'aiment pas, et Béatrice, après avoir joué un rôle peu glorieux dans les discordes civiles qui suivirent la mort du grand roi, est forcée de rentrer dans sa patrie et achève à

Naples, privée de la couronne et du pouvoir, une vie dramatiquement mouvementée.

Cet ouvrage de M. Berzeviczy est une monographie dont les riches matériaux ont été mis en œuvre par une main d'artiste. L'auteur s'est renseigné en visitant tous les lieux où Béatrice a passé, et il a compulsé avec un zèle infatigable, jusque dans les archives les plus cachées, tous les documents contemporains. (1) *Les chapitres relatifs à l'histoire de la civilisation surtout, témoignent de la variété des connaissances de l'auteur, jointe à une richesse de style peu commune.*

Toutefois ce serait faire erreur que de croire que M. Berzeviczy n'a étudié et traité dans ses ouvrages que l'époque de la Renaissance. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les deux importants volumes qu'il a publiés en 1905 sous le titre de Beszédek és tanulmányok *(Discours et essais) pour voir qu'il s'est toujours occupé et s'occupe encore aujourd'hui des grandes questions qui intéressent la littérature et l'art hongrois. On y trouve les portraits tracés avec un goût délicat des grands hommes de notre littérature, des études approfondies sur des questions d'éducation en Hongrie, d'éloquents discours prononcés à l'occasion de fêtes littéraires ou nationales.*

Et M. Berzeveczy poursuit ces travaux avec une activité aussi grande que le choix de ses sujets est varié, de sorte que les essais et discours parus depuis 1905 rempliraient encore deux forts volumes. Ces pièces détachées sont caractérisées par la même sûreté

(1) Le recueil des documents relatifs à cet ouvrage, publié par les soins de l'Académie, est maintenant sous presse.

*d'information, la même nouveauté des points de vue, le même art d'exposition qu'on retrouve dans l'*Histoire de la reine Béatrice *et qui en rendent la lecture si agréable et si instructive.*

En outre, depuis son élection en 1899 à la Société de Kisfaludy, notre principale société littéraire (l'année suivante il en fut nommé vice-président), il ne cesse de s'occuper avec une juvénile ardeur de belles lettres. C'est en majeure partie sur ses instances que cette société a constitué un comité dit de Shakespeare, avec mission d'étudier les œuvres du grand auteur anglais, de les faire connaître à la foule, de rechercher et de mettre en lumière l'influence qu'elles ont eue sur la littérature et le théâtre hongrois. Ce comité, dont M. Berzeviczy est l'âme et le président, donne régulièrement des matinées shakespeariennes où l'on fait des conférences sur le grand dramaturge et ses œuvres, et édite une publication, le Magyar Shakespeare-Tár, *qui contient des études sur le poète anglais et son temps. C'est aussi le sujet des derniers travaux de M. Berzeviczy et en particulier de son consciencieux et spirituel essai, paru dans la* Revue de Hongrie, *en 1911, et intitulé :* Le surnaturel dans le théâtre de Shakespeare.

Voilà en quelques lignes la vie et l'œuvre d'un homme d'Etat et écrivain hongrois, à la fois gentilhomme et savant, qui s'est acquis par son seul mérite la considération, l'estime et les sympathies de tout le pays. Comme politique et comme écrivain il a obtenu tous les honneurs qu'une nation puisse accorder à un de ses fils : il est président de la Chambre des Députés et de l'Académie Hongroise, mais il est encore président ou membre de nombreuses sociétés littéraires et scientifiques au service desquelles il met sa grande

érudition, sa noble individualité et le sentiment très vif qu'il a de ses devoirs. M. Berzeviczy n'a pas encore atteint la soixantaine et nous fondons sur son passé le légitime espoir qu'il rendra encore de nombreux et précieux services à sa patrie et à la cause de la civilisation.

GUSTAVE HEINRICH.

AVANT-PROPOS.

Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere.

Spinoza.

Le but de cette œuvre est de présenter au lecteur, à l'aide de documents en grande partie inédits et d'ouvrages contemporains, un tableau aussi complet que possible de la vie et de l'époque de Béatrice d'Aragon, femme de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Sa vie et sa personne le méritent également.

La carrière de Béatrice est l'une de celles qui présentent le plus vif intérêt même à cette époque, pourtant si dramatiquement mouvementée. Cette époque offre elle-même à l'historien un sujet inépuisable d'intérêt, surtout en ce qui concerne les rapports qui s'étaient établis entre la Hongrie et l'Italie dans le domaine de la politique et de la civilisation, rapports sur lesquels une pleine lumière n'a pas encore été faite.

L'histoire d'une vie ne pouvant avoir pour unique objet le récit des faits et gestes d'un individu, mais devant s'étendre aux événements et aux circonstances qui ont exercé une action sur son âme, nous



n'avons pu nous empêcher d'élargir le cadre de notre ouvrage et d'en faire en quelque sorte le tableau d'une époque. Nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est offerte de mettre ce tableau sous les yeux du public français.

C'est que la vie de Béatrice est digne, à elle seule, de faire l'objet d'une étude approfondie et d'exciter l'intérêt général. Le destin lui assigne un rôle dans l'histoire de deux nations ; encore tout enfant, elle est l'objet de projets matrimoniaux d'une haute importance politique, puis elle partage le trône de Mathias pendant la plus belle période de son règne et devient un facteur important de la civilisation et de la vie politique en Hongrie. Après la mort de Mathias, elle est, pendant quelque temps, le centre des compétitions qui ont pour objet la possession du trône, puis elle entame et poursuit opiniâtrément un procès en validité de mariage presque sans exemple dans l'histoire, qui tient le pays dans l'agitation pendant près de dix ans et occupe non seulement le Saint-Siège, mais l'Europe entière et surtout plusieurs cours italiennes. La perte de son procès amène sa ruine complète et, quand elle rentre pour ainsi dire en fugitive dans son pays, c'est précisément alors que s'accomplit le destin de sa famille. Les Aragon sont chassés de Naples ; les Espagnols, après avoir exercé quelque temps les droits de souveraineté en commun avec les Français, prennent possession exclusive de Naples, et Béatrice, pleurant en compagnie de plusieurs de ses parentes — toutes veuves de princes — sa déchéance dans deux pays, décline lentement vers la tombe, en mangeant le pain de l'aumône que lui donnent les parents qui ont détrôné sa

famille. Il n'y a guère en Hongrie et en Italie de personnage célèbre ou intéressant à un titre quelconque qui n'influe sur cette existence si remplie de vicissitudes, ou avec lequel Béatrice ne soit en relations ; et l'on a peine à s'imaginer une vie, surtout une vie de femme, qui offre de si tragiques contrastes dignes de la plume d'un Shakespeare, où la chute, l'humiliation et même la misère matérielle forment une opposition aussi saisissante avec la puissance, la richesse et la gloire, que celle de Béatrice.

Autant sa vie publique est riche en matériaux pour le biographe et le peintre de mœurs, autant sa vie morale est un problème intéressant pour le psychologue. C'est surtout sous ce dernier rapport que nos renseignements sont incomplets ; car, bien que Béatrice soit assez connue dans l'histoire, les historiens hongrois et italiens n'ont pas suffisamment approfondi ce sujet. Béatrice était connue en raison de la gloire, de la popularité de Mathias, mais l'imagination populaire lui attribuait, aux côtés de son époux, comme le rôle de l'ombre inséparable du corps, ombre qui paraît d'autant plus opaque que la lumière dont celui-ci est éclairé est plus vive. Voilà pourquoi elle semblait pour ainsi dire prédestinée à porter la responsabilité des fautes commises par Mathias dans les dix dernières années de son règne.

C'est porter sur elle un jugement superficiel et erroné. En histoire, nous avons aussi peu de goût pour le blanchissage des nègres que pour l'acte des iconoclastes, car ces deux procédés poursuivent le plus souvent l'un comme l'autre des buts intéressés. Nous nous sommes efforcés d'être strictement impar-

tiaux, ce qui était d'autant plus facile que Béatrice n'est pas une de ces figures dont le charme exerce une séduction irrésistible, propre à fausser notre jugement.

Cependant les recherches auxquelles nous nous sommes livrés, nous ont donné la conviction que le jugement porté par l'histoire sur Béatrice avait besoin, à bien des égards, d'être réformé et complété.

Constatons d'abord qu'on avait négligé jusqu'ici de replacer la figure de Béatrice dans le milieu où elle est née, puis où elle a vécu. Comme c'est, pour la plupart, des historiens hongrois qui se sont occupés d'elle et à un point de vue exclusivement hongrois, ils ne se sont pas aperçus que ce qui déplaisait si fort dans son individualité à leurs compatriotes était chose ordinaire et commune chez les princes et les princesses d'Italie au temps de la Renaissance. On est donc fondé à croire que si le choix de Mathias, que tous ses goûts attiraient vers ce monde-là, était tombé sur une autre princesse italienne, celle-ci aurait soulevé les mêmes plaintes et fait l'objet des mêmes accusations, car la faute n'en était pas au caractère propre de Béatrice, mais à l'énorme différence qui existait dans la manière d'entendre la vie entre les sociétés italienne et hongroise de cette époque, et qui rendait Béatrice aussi injuste pour les Hongrois que ceux-ci pour Béatrice. La sentence portée sur elle par nos historiens ressemble donc à ces jugements en bloc contre lesquels Macaulay a si énergiquement protesté au nom de la philosophie de l'histoire.

En traitant notre sujet, nous nous sommes efforcés de ne pas lui attribuer une importance exagérée. Nous n'ignorons pas que la figure de la

reine Béatrice n'a dans l'histoire de Hongrie qu'une importance plutôt négative. Sa stérilité, qui fait le tragique de sa vie, a été également fatale à la Hongrie, car elle a rendu impossible la fondation d'une dynastie nationale de Hunyadi. On voit, en imagination, dans un éblouissant tableau ce qu'aurait pu être le sort de la Hongrie si Mathias, parvenu au comble de sa puissance et avec les pays qu'il possédait à sa mort, avait réussi à fonder une dynastie nationale légitime et à la consolider par des mariages avantageux avec des dynasties étrangères. L'historien ne doit pas se lancer dans des conjectures aussi aventurées ou s'abandonner ainsi au feu de son imagination, mais un biographe de Béatrice se doit de montrer combien il est vraisemblable que, si cette reine avait eu un fils et fût devenue mère de rois après la mort de son mari, avec le vif sentiment de la famille dont elle fit preuve pendant toute sa vie et l'affection qu'elle témoigna toujours aux enfants de ses proches, elle eût aussi bien rempli son rôle de mère sur le trône et aux côtés du trône que sa sœur, la duchesse Eléonore de Ferrare. Elle aurait mis alors au service de son époux et de sa nouvelle patrie — dans l'intérêt même de ses enfants — son ambition effrénée et sa tenace énergie qui avaient leurs sources dans l'ardeur de son tempérament ; tandis que privée des joies de la maternité et ne rencontrant ici qu'une froideur qu'elle n'avait qu'en partie méritée, car on lui en voulait surtout d'avoir déçu les espérances de la nation, elle reporta sur les enfants de sa famille italienne, c'est-à-dire sur des étrangers au pays, tous les trésors d'amour maternel que pouvait contenir son cœur. Son ambition et son énergie

la mirent en conflit avec son époux et son pays et la privèrent même de la consolation de voir le peuple, sur le trône duquel le sort l'avait placée, verser des larmes de regret sur ses luttes et sur sa ruine.

C'est précisément la grave erreur qu'a commise l'opinion publique en portant sur Béatrice un jugement superficiel et dicté par la haine : tandis que les courtisans et les auteurs italiens la comblaient de louanges hyperboliques, elle l'a peinte comme un démon capable de tout, hormis de faire le bien. Or, en réalité, elle ne fut ni ange ni démon, mais une simple femme, dans le sens donné à ce mot par Hamlet, une femme pleine de faiblesses qui, dans des conditions plus favorables, eût pu devenir bonne, mais dont les circonstances au milieu desquelles elle a vécu n'ont fait que développer les mauvais penchants. C'est ainsi qu'elle provoqua elle-même les coups du sort, mais celui-ci la persécuta si cruellement et avec tant de suite qu'elle a pleinement expié ses fautes. Et voilà pourquoi, bien qu'elle ait mérité la haine de sa nouvelle patrie et que la postérité même ne puisse éprouver de sympathie pour sa personne, nous ne pouvons néanmoins refuser notre pitié aux souffrances qu'elle a endurées et, après quatre siècles révolus, il est temps peut-être que l'histoire vienne déposer le rameau d'olivier de la réconciliation sur le tombeau oublié de cette reine, jouet d'un impitoyable destin.

Pour ce qui concerne les matériaux tirés des archives ayant servi à notre ouvrage, nous noterons ici que nous avons consulté 164 lettres ou pièces encore inédites signées de Béatrice. Le fait que 107

de ces pièces proviennent d'archives étrangères et 57 d'archives hongroises ne donne pas une idée exacte de la répartition proportionnelle de ces documents entre le pays et l'étranger; car, tandis que la plupart des documents relatifs à Béatrice qui se trouvent en Hongrie sont encore inédits, ceux que renferment les grandes archives étrangères, notamment celle de Modène, et qui se rapportent au temps où vivait Mathias, ont été presque tous publiés, par l'Académie Hongroise, dans la série des *Monuments historiques du temps de Mathias*.

C'est aussi la collection de la maison d'Este des grandes archives d'État de Modène qui nous a fourni le plus de renseignements. Les lettres jaunies de Béatrice ou se rapportant à elle qu'on y trouve amoncelées, nous racontent, pour ainsi dire d'elles-mêmes, les joies, les luttes et les misères de la reine. Les archives de Milan et de Venise ne peuvent se mesurer sous ce rapport avec celles de Modène, mais elles les suivent par ordre d'importance; celles de Naples font plutôt la lumière sur son enfance et sa vie de jeune fille, mais la Biblioteca Nazionale de cette ville est la plus riche en ouvrages contemporains. En dehors des archives italiennes, celles de la Cour à Vienne, de l'État à Dresde, les Archives royales à Bruxelles et la division des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris méritent encore d'attirer l'attention de l'historien de ce règne.

En Hongrie, les archives de la ville de Selmeczbánya (Schemnitz) rivalisent de richesse avec les Archives nationales pour ce qui concerne l'époque de Béatrice; celles de Kassa (Cassovie), Pozsony

(Presbourg) et Körmöczbánya (Kremnitz) ont aussi de l'importance.

Nous sentons bien que nous n'avons pas réussi, malgré tous nos efforts, à faire la pleine lumière sur tous les points obscurs et à élucider toutes les questions controversées. Pour notre excuse, nous nous bornerons à citer les paroles que Dante adresse à l'ombre de Virgile, et que nous reprenons à notre compte :

> Vaglia mi il lungo studio e il grande amore
> Che mi ha fatto 'l cercar . . .

Mais le fait que nos recherches n'ont pas abouti à la découverte de tout ce qui eût peut-être rendu notre ouvrage plus complet, ne diminue pas notre reconnaissance pour ceux qui nous ont prêté, dans le cours de nos études, avec un aimable empressement et un véritable intérêt, le secours de leurs lumières.

Parmi les personnes qui, à l'étranger, ont puissamment contribué au succès de nos recherches, qu'il me soit permis de citer ici avec un sentiment de vive gratitude l'illustre historien français de l'art, *Eugène Münz,* malheureusement décédé depuis lors, puis *Benedetto Croce,* l'éminent auteur et critique napolitain, *Cav. Giovanni Ognibene,* le conservateur émérite des Archives d'État de Modène, le professeur *Carlo Malagola,* mort récemment, et *Carlo Frati ;* les zélés conservateurs des Archives d'État et de la Biblioteca San Marco à Venise. Nous devons encore de la reconnaissance au marquis *Emilio Nunziante,* le biographe du roi Ferdinand, et à *Tommaso Persico,* celui de Diomède Carafa, ainsi qu'au professeur *Nicola Barone* et *Luigi Volpi-*

cella, anciens employés supérieurs des Archives de Naples. Dans nos recherches aux Archives de Milan, l'archiviste *Achille Giussani*, au Vatican *Henri Pogatscher*, bibliothécaire de l'Institut historique autrichien et, à la Bibliothèque nationale de Paris, notre compatriote le dr. *Ignace Kont* nous ont prêté un obligeant concours.

Quant aux savants du pays, nous pouvons dire d'eux que, par l'intérêt qu'ils ont témoigné à notre œuvre et l'empressement qu'ils ont mis à nous rendre service, ils sont devenus presque tous nos collaborateurs.

Que cette édition de notre ouvrage, destinée au lecteur étranger, leur fasse parvenir à tous l'expression de notre reconnaissance.

Budapest, octobre 1910.

Albert de Berzeviczy.



BÉATRICE D'ARAGON, REINE DE HONGRIE



LIVRE PREMIER.

Les années d'enfance et de jeunesse.

I.

La princesse italienne qui était destinée à devenir la femme du plus glorieux roi de Hongrie, Béatrice d'Aragon, naquit à Naples le 14 novembre 1457. (1) Elle était la fille légitime de Ferdinand — en italien Ferrante — alors prince de Calabre et héritier du trône de Naples, et de sa femme, Isabella di Chiaromonte. Les puissances de la destinée semblèrent décider de son avenir dès le berceau, puisque sa naissance ne précéda guère que de deux mois le jour d'hiver où la noblesse moyenne, réunie sur la glace du Danube, et les Magnats délibérant

(1) *Cronica di Napoli di Notar Giacomo,* Napoli 1849, p. 99. Cf. : *Le Cronache degli antichi Ri del Regno di Napoli di D. Gaspare Fuscolillo,* Archivio Storico per le Province Napoletane I. p. 49. — Guiliano Passero (*Storia in forma di Giornali,* Napoli, 1785. p. 26.) met la naissance de Béatrice au 11 novembre, mais aussi à un lundi, comme Notar Giacomo et Fuscolillo; en 1457, le lundi est tombé le 14 novembre. Voir encore: Nicolo Caputo: *Descendenza della real Casa d'Aragona nel Regno di Napoli,* p. 47.



dans la forteresse de Bude, proclamèrent à l'unanimité Mathias Hunyadi roi de Hongrie. (1)

Quoique la maison d'Aragon fût très fière d'être depuis des temps immémoriaux une maison souveraine, son règne, à Naples, ne datait pas cependant de très longtemps lors de la naissance de Béatrice. Elle établissait encore ses prétentions au trône de Naples sur la fille de Manfred, Constance, femme de Pierre III d'Aragon; aussi les fit-elle valoir sur l'île, délivrée du règne odieux des Anjou par les Vêpres Siciliennes. Mais Alphonse Ier fut le premier membre de la maison d'Aragon qui régna sur l'État napolitain ; il fut appelé à l'aide en 1420 par la reine Jeanne II d'Anjou qui se trouvait dans les plus graves embarras. Le caractère hésitant de la reine changea bientôt ses dispositions à l'égard d'Alphonse et, par une décision qui devait être le germe d'interminables discordes, elle fit son héritier de René de Lorraine, son parent. Alphonse Ier ne parvint à s'emparer de Naples que par un siège, après la mort de Jeanne et de Louis, en 1442, et il ne put assurer à sa dynastie ce trône de Naples, avec ceux d'Aragon, de Valence, de Sicile et de Sardaigne, qu'en mettant fin à la longue et le plus souvent néfaste domination de la maison d'Anjou. (2)

Béatrice put avoir toujours sous les yeux, dans ses années d'enfance et de jeunesse, les bas-reliefs placés à l'entrée de Castello Nuovo qui proclamaient la gloire de cet Alfonso, son grand-père. Cette entrée fut transformée en arc de triomphe pour le conquérant

(1) Le 24 janvier 1458.

(2) Gio. Antonio Summonte : *Historia della Città e Regno di Napoli.* Napoli, 1675. III. p. 2 et sequ.

de Naples, d'après les plans de François Laurana, d'Isaïe de Pise, d'André dell' Aquila et de ses compagnons et, suivant quelques-uns, de Léon Baptiste Alberti. Les plaques de marbre du porche représentent Alphonse allant à la guerre et en revenant, entouré de ses capitaines, des grands de l'État et de ses courtisans. L'inscription du fronton le nomme «regum princeps», «dévot, clément et invincible»; des figures de femmes symbolisent ses vertus, un dessin représentant un cortège immortalise ses victoires, sur le modèle du cortège des triomphateurs romains. D'ailleurs, le char de triomphe d'Alphonse, représenté sur ce relief, a pu être ressemblant à celui qu'il montait lorsqu'il entra dans Naples par la brèche faite au mur de la ville. Béatrice a pu le voir encore au-dessus de la porte principale de l'église San Lorenzo, où il était placé en commémoration de cet événement. (1)

Alphonse Ier est «un des hommes les plus brillants et les plus romantiques du XVe siècle»; (2) ses contemporains ne l'admiraient pas seulement à cause des victoires qu'il a remportées par les armes, son habileté diplomatique et son éloquence, on l'aimait encore pour ses qualités chevaleresques, vraiment princières, grâce auxquelles il a pu vivre au milieu de ses sujets, sans gardes et sans armes, chose rare à cette époque; (3)

(1) Il y resta jusqu'à 1580, cf. C. de Fabriczy, *Der Triumphbogen Alfonsos zu Neapel* (Jahrbuch d. preuss. Kunstsammlungen, 1877. p. 7.)

(2) John Addington Symonds: *Renaissance in Italy*, London, 1882, I (The age of the despots) p. 518.

(3) Pasquale Villari: *Nic. Machiavelli e i suoi tempi*, Firenze, 1877. I. Introduzione, p. 79.

Beccadelli, le poète de la cour des Aragon, et d'autres encore ont fait des récits presque fabuleux de son goût passionné pour les classiques latins et de sa générosité envers les savants et les écrivains.

Mais « comme fondateur d'une maison souveraine et comme organisateur, il ne s'est pas acquis de mérites » ; (1) ses guerres ont fait peser de lourds impôts sur le peuple de ce pays, pour le bonheur duquel il n'a rien fait à proprement parler ; sa prodigalité a vidé le trésor et enrichi des ingrats, de telle sorte qu'il a laissé à son successeur une situation difficile et troublée.

Les années qui précédèrent et suivirent immédiatement la naissance de Béatrice furent très pénibles pour le royaume de Naples. En décembre 1456, un effroyable tremblement de terre ravagea le pays ; beaucoup de bâtiments s'écroulèrent dans la capitale, et il y eut de nombreuses victimes à Brindisi ; (2) l'opinion publique considéra ce fléau, ainsi que l'apparition des comètes et une peste, qui éclata un peu plus tard, comme des présages de la mort du roi, qui survint peu de temps après : le 27 juin 1458, en effet, Alphonse le Magnanime mourut, à Castello dell' Ovo, ou Château de l'Œuf, qui était à cette époque hors des murs. Le roi s'y était fait transporter peu de temps avant sa mort, pour échapper à la contagion qui sévissait dans la ville, à ce qu'il disait, mais probable-

(1) Lodov. Antonio Muratori : *Annali d'Italia,* Venezia 1833, XLVI. p. 31.

(2) A. di Constanzo : *Storia Napoletana.* Aquila, 1582. p. 427.

ment par mesure de précaution, pour que son successeur pût entrer en possession du château royal et tenir tête aux révoltes auxquelles on pouvait s'attendre.

Alphonse, qui n'avait pas d'enfants légitimes, légua les pays héréditaires de la couronne d'Espagne, ainsi que la Sicile et la Sardaigne, à son frère Jean, mais il fit choix de son fils naturel, Ferdinand, prince de Calabre, et père de notre Béatrice, pour lui succéder à Naples. L'origine du prince héritier aggravait encore la situation: non pas qu'en Italie on regardât alors la naissance illégitime comme un obstacle sérieux à la succession; au contraire, là même où il y avait un enfant légitime, l'enfant naturel héritait tout comme lui des biens et des dignités, et la primogéniture et la distinction personnelle donnaient même souvent plus de droits que la légitimité de la naissance. Mais la naissance de Ferdinand était enveloppée de mystère, l'origine même de sa mère n'avait pas été éclaircie, et quelques-uns ont cherché son père non sur le trône, mais dans les plus basses classes, parmi les Espagnols, les Turcs, voire même les nègres. (1) Néanmoins, en combinant les dates, nous pouvons tenir pour vraisemblable qu'il était le fils naturel d'Alphonse et de Gilardona Carlino, noble dame de Valence, qui avait été mariée ensuite par le roi à Gaspard Revertit de Barcelone; (2) elle fut toujours con-

(1) Emilio Nunziante: *I primi anni di Ferdinando d'Aragona e l' invasione di Giovanni Angio* (Arch. Stor. Napol. XVII. pp. 311 et 739.) D'après plusieurs auteurs, le père de Ferdinand serait un «marrano» espagnol, c'est-à-dire un juif converti.

(2) Caputo o. c. p. 42.

sidérée par Ferdinand comme sa mère, respectée comme telle, et elle habitait avec son fils au Castel Capuano, à Naples, lors du changement de règne. Il est vraisemblable que Béatrice naquit aussi dans cette forteresse.

En dehors de Ferdinand, qui avait été élevé par Alphonse, pour ainsi dire, en vue de sa vocation royale, et que le roi avait fait reconnaître comme héritier, pendant sa vie, par les barons du pays et par les papes Eugène IV et Nicolas V, Alphonse avait encore deux filles naturelles : Marie, qui devint l'épouse de Leonello d'Este, marquis de Ferrare, et Eléonore, qui était destinée à un fils du prince de Milan, mais qui fut épousée par Marino Marzano, prince de Sessa et Rossano. Lorsqu'il fut temps de marier Ferdinand, on rejeta l'idée de lui faire épouser une fille de Charles VII, roi de France, (1) et l'on décida son mariage avec Isabelle di Chiaromonte, fille de Tristan, comte de Copertino, d'origine française, et de Catherine d'Orsini del Balzo, nièce du prince de Tarente, le plus puissant seigneur du royaume. (2) De ce mariage quatre enfants naquirent avant Béatrice : (3) Alphonse, prince de Capoue et de Calabre, successeur de Ferdinand au trône et qui avait neuf ans lorsque naquit Béatrice, Eléonore, plus tard princesse de Ferrare, qui avait sept ans de plus qu'elle ; Fré-

(1) Nunziante o. c. (Arch. Stor. Nap. XVII.) p. 315.

(2) Notar Giacomo o. c. p. 90. Mich. Vecchioni *Notizie di Eleonora e di Beatrice di Aragona.* Napoli 1790, p. 14.

(3) Notar Giacomo (o. c.) place en 1448 la naissance du prince Alphonse et Summonte (o. c. III. p. 501.) dit qu'il mourut à 47 ans.

déric, qui fut plus tard roi, lui aussi, son aîné de cinq ans, et enfin Jean, plus tard cardinal et archevêque-primat d'Esztergom, son aîné d'un an. (1)

Outre ceux-ci, Ferdinand avait encore beaucoup d'autres enfants naturels, (2) dont plusieurs vivant lors de la naissance de Béatrice, et qui étaient élevés à la cour du roi.

La reine Isabelle, épouse de Ferdinand et mère de Béatrice, était une femme douée d'extraordinaires qualités morales ; sans son aide, son mari n'aurait pu sortir victorieux des difficultés des premières années de son règne, et nous ne nous trompons peut-être pas en considérant sa mort prématurée comme ayant été très funeste au développement du pays et au sort de la dynastie d'Aragon, comme à celui de Béatrice.

Il est probable qu'elle a mérité les éloges que les poètes et écrivains de la cour, très habitués aux panégyriques, lui ont décernés. (3)

Ses contemporains disent qu'elle a bien un air de reine ; que sa taille est grande et svelte, que ses cheveux blonds sont longs, ses mains d'un noble dessin et d'une blancheur surprenante. On vante

(1) Pour Jean, on peut accepter les données de Notar Giacomo (o. c. p. 96), à qui l'on peut généralement se fier, et rejeter celles de Caputo (o. c. p. 47) qui fixe sa naissance à l'année 1463. Il n'est pas vraisemblable que le Pape ait envoyé Jean à l'âge de 16 ans (1479) comme légat en Hongrie.

(2) Erasmo Percopo dit qu'ils étaient au nombre de huit. *(La morte di don Enrico d'Aragona,* Archivio Stor. nap. XIII. p. 132.), Caputo (o. c.) mentionne trois filles et quatre fils.

(3) *Le Rime di Benedetto Gareth, detto il Chariteo* (con introduz. e note di Erasmo Percopo, Napoli 1892).



son éloquence, sa voix mélodieuse, sa chasteté, sa bienfaisance et le charme de son affabilité; elle écoutait avec plaisir les paroles des gens sages et instruits, mais elle méprisait les hommes frivoles; elle exigeait de la cour une morale sévère et une tenue correcte, elle ne tolérait même pas dans les costumes la légèreté, le luxe et les modes étrangères, mais avec ses dames d'honneur elle s'habillait à la simple mode de Naples. (1) Elle s'abaissait volontiers jusqu'au peuple, emmenant avec elle ses enfants dans la rue, dans les églises qu'elle fréquentait beaucoup et qu'elle comblait de dons précieux, car sa piété était presque exagérée et avait même parfois un caractère d'ostentation.

Il faut donc la considérer, d'après le témoignage unanime des contemporains, aussi bien qu'en suite du rôle qu'elle a joué dans l'histoire, comme une femme sérieuse, capable de grandes résolutions, douée même, pour ainsi dire, d'un caractère viril. (2)

Le royaume de Naples, «la Sicile d'en-deçà du Phare», qui comprenait tout le pays italien au sud de l'Etat pontifical, était regardé depuis le temps des Normands comme un fief de l'Église, c'est pourquoi, à son avènement, le roi devait recevoir d'abord

(1) Joanne Sabadino de li Arienti: *Gynevera de le clare Donne.* (Scelta di curiosità letterarie etc.) Bologna, 1888. p. 245 et 59. — Philippus Bergomentis: *De claris et selectis mulieribus,* Ferrara, 1497. p. 154. I. et 59.

(2) Jo. Joviani Pontani: *Historiae Neapolitanae.* De bello Neopolitano libri sex. (Raccolta di tutti i più rinomati scrittori dell' istoria generale del Regno di Napoli. Napoli, Gravier 1769, V.), p. 16, 46 et 52. — Giuseppe Cosenza: *La chiesa e il convento di S. Pietro Martire* (Napoli Nobilissima IX.) p. 90 et 5.

l'investiture du suzerain. Nous avons déjà dit que Ferdinand, quoique bâtard, avait été reconnu héritier du trône de Naples du vivant même de son père par deux papes. Mais cette reconnaissance n'impliquait pas l'investiture pontificale, d'autant moins que le pape Nicolas V était aussi mort. Son successeur Calixte III — son nom de famille était Alphonse Borgia — était d'origine espagnole; favori, et même créature de la maison d'Aragon, il avait été jadis secrétaire d'Alphonse et précepteur de Ferdinand; cependant à peine Alphonse avait-il fermé les yeux, qu'il refusa nettement de reconnaître le nouveau roi; il délia même ses sujets du serment de fidélité qu'ils avaient déjà prêté, et bientôt il devint évident qu'il voulait mettre un de ses parents sur le trône de Naples. (1)

Cette attitude de Calixte III causa aussitôt des désordres intérieurs.

C'était encore une tradition fatale qui datait du règne des Anjou que cet accroissement continu de la puissance des grands vassaux, des «barons» du pays. Cette puissance avait été renforcée par les rois qui espéraient s'appuyer sur elle contre leurs sujets mutinés ou dans leurs guerres extérieures, mais elle était très propre à ébranler la situation du véritable souverain lorsqu'il s'élevait un nouveau prétendant au trône ou que le pape intervenait dans les affaires du pays en vertu de son droit de suzeraineté; les «barons» d'ailleurs saisissaient volontiers ces occasions pour arracher des concessions ou des avantages

(1) Nunziante o. c. *Arch. Stor. Nap.* XVII. pp. 314—565, 734—748. Ludwig Pastor, *Geschichte der Päpste,* etc. Freiburg i. B. 1889 I, p. 600.



d'un côté ou de l'autre. Nous avons vu qu'Alphonse avait voulu attacher à la maison souveraine, par des liens de parenté, les barons les plus puissants et les plus dangereux ; après avoir refusé d'autres propositions de mariage, il avait marié une de ses filles au prince de Sessa et son fils à la nièce du prince de Tarente. Ferdinand dut bientôt se convaincre que ces alliances n'étaient pas assez solides pour prévaloir contre les intérêts de ceux qui voulaient la puissance.

Heureusement pour le nouveau roi, le pape, qui était déjà un vieillard lors de son avènement, mourut bientôt après le changement de règne. Son successeur fut le cardinal Piccolomini, très connu comme humaniste sous le nom d'Æneas Sylvius ; il fut couronné pape au mois d'août 1458, sous le nom de Pie II, et décida d'entreprendre une croisade contre la puissance turque qui, depuis la chute de Byzance, en 1453, menaçait tout le monde chrétien. Cette expédition devait être l'idéal et le but de son règne pontifical. Bien que le renouvellement de l'idée des croisades, dans la seconde moitié du XVe siècle et sous la conduite personnelle du pape, nous apparaisse comme un anachronisme, l'enthousiasme avec lequel le pape, déjà infirme et fatigué, embrassa ce projet, jusqu'à s'y vouer corps et âme, mérite cependant notre estime et notre admiration.

Le hardi projet de Pie II avait cet incontestable avantage que, pour unir toutes les puissances contre le Turc, le pape dut s'efforcer de faire cesser les dissensions intestines et de fortifier le pouvoir des princes. C'est pour cette raison, semble-t-il, que Pie II s'empressa de donner son investiture à Fer-

dinand par sa bulle du 1er novembre 1458, après que le roi eut accepté certaines conditions; il déclara, toutefois, que cet acte ne préjudiciait pas aux droits qu'un autre pouvait avoir à ce trône. Cette clause était exigée par les ambassadeurs du roi de France en faveur des prétendants angevins.

La plus grande partie du pays était déjà mutinée, quoique Ferdinand se fût fait couronner avec un grand éclat à Barletta, le 4 février 1459. La sédition avait arboré le drapeau du vieux René d'Anjou; son fils, Jean, jeune homme d'un naturel chevaleresque, jusque-là capitaine de Gênes au service du roi de France, était déjà en route vers Naples avec une flotte réunie sous prétexte de croisade. Plusieurs barons du pays se déclarèrent pour le prétendant, notamment Gian Antoine Orsini, le prince de Tarente lui-même, oncle de la reine, Antoine Centiglia, marquis de Cotrone, qui fut bientôt fait prisonnier; Antoine Caldora et Giosia Acquaviva dans les Abruzzes; Pierre Jean Cantelmo, prince de Sora, Nicolas, le comte de Campobasso et bientôt Marino Marzano, prince de Sessa et de Rossano, qui avait été comblé de biens par le roi défunt, son beau-père, le «cher parent», comme la reine Isabelle le nomme ironiquement dans une lettre adressée à François Sforza. (1)

Pendant que le roi, avec une petite armée et des ressources financières encore plus réduites, tâchait d'étouffer la révolte et de profiter des discordes des seigneurs mutinés, il avait confié la défense de la capitale et le gouvernement effectif du pays à la reine assistée d'un conseil; son fils aîné encore trop jeune n'exerçait le pouvoir que de nom, bien

(1) Nunziante, o. c. *Arch. Stor. Nap.* XIX. p. 337.



qu'il eût été fait prince de Capoue et de Calabre. Cette femme courageuse se montra à la hauteur de sa tâche, mais elle eut vraiment fort à faire. (1)

Ayant jugé utile d'enlever par ruse Sorrente aux mains de son seigneur, Marino Corréale, avec l'aide de ses vassaux qui étaient mécontents de lui, le roi ordonna à sa femme, au printemps de 1459, de transporter sa résidence de Pouzzolles, où elle habitait, à Sorrente ; elle prétexterait la nécessité de changer d'air et de s'éloigner de la ville où régnait une maladie contagieuse, et prendrait avec elle ses enfants, y compris la petite Béatrice. La cour et le conseil de gouvernement devaient prendre leurs quartiers dans la maison du vice-roi, et la reine devait s'emparer, au moment favorable, de Sorrente ainsi que de Vico et de Massa ses voisins. Nous ne savons pas jusqu'à quelle date la famille royale resta sur les falaises de Sorrente, ornées de jardins en fleurs, mais il est évident que la reine porta bientôt son attention et son activité sur d'autres projets, plus sérieux que celui de dompter les petits tyrans de la Campanie. François Sforza, duc de Milan, qui témoignait toujours de l'amitié à son mari, lui conseillait de fortifier les ports de Naples et de Gaëte, et de s'apprêter à une guerre navale. L'amiral Villamarina rassembla une flotte de quinze vaisseaux contre les Français ; Terracine, Gaëte, Ischia, Capri se mirent en état de défense ; la reine, active nuit et jour, leva dans Naples même 6000 soldats ; elle regardait l'avenir avec une parfaite confiance, stimulait elle-même ceux qui hésitaient, donnait des ordres à ses hommes, et entretenait une correspondance très

(1) Nunziante, o. c., p. 320.

suivie avec son mari et avec Sforza ; elle les encouragea en écrivant qu'elle n'avait pas peur de Jean d'Anjou et qu'elle allait probablement leur donner de «bonnes nouvelles». (1)

Le 25 octobre (2) la flotte française se montrait devant Naples, et la famille royale dut voir, avec un serrement de cœur, paraître à l'horizon les voiles de celui qui s'apprêtait à les chasser du trône et du pays. Jean d'Anjou de Lorraine venait de la Riviera du Levant, avec dix-neuf navires et quatre petits bateaux corsaires, mais il se retira à Baiës après trois heures de stationnement sans avoir franchi la limite de tir. Le jour suivant, Jean débarquait une troupe d'hommes armés à Pouzzolles, persuadé que les habitants de cette ville étaient de son parti, mais les soldats de la reine chassèrent ses hommes. Le même fait se reproduisit dans l'île d'Ischia.

En voyant cette résistance de Naples et de ses environs et en apprenant la soumission de la Calabre, le prétendant allait déjà rentrer à Gênes avec ses vaisseaux mal équipés et ses soldats mal disciplinés, quand la trahison de Marzano, prince de Sessa, lui permit d'aborder à l'embouchure du Volturne, devant Castellammare di Volturno (près Sessa), et de semer la rébellion par sa présence et par son manifeste, alors qu'il était abandonné par sa flotte, et sans argent.

Ferdinand, rappelé par la reine à plusieurs reprises, rentre à Naples qui lui restait fidèle, on le reçoit avec un enthousiasme débordant, et il peut se reposer pendant quelques semaines et embrasser

(1) Pontano : *De bello Neapolitano*. p. 16.
(2) Fuscollilo l. c.; Nunziante vol. cité, p. 328.

ses enfants qui ne pouvaient alors voir leur père que très rarement.

L'année 1460 commença sous des auspices très défavorables pour la famille régnante. Le prétendant, à qui Marzano organisait une réception brillante à Sessa (¹), parcourait en triomphateur presque tout le pays ; les Abruzzes semblèrent perdues, la révolte éclata à Capoue, l'ennemi pénétra presque dans la ville. Hercule d'Este, prince régnant de Modène-Ferrare qui, lorsqu'il faisait son éducation à la cour du roi Alphonse, avait eu des relations presque fraternelles avec Ferdinand et qui était envoyé par celui-ci en Apulie pour ramener à son parti le prince de Tarente, s'allia à Jean d'Anjou et se tourna contre le roi. Enfin, pour porter un coup plus terrible que tous les autres à la maison d'Aragon, le comte Jacopo Piccinino, le fameux condottiere, qui avait été au service d'Alphonse, faisait irruption dans les Abruzzes ; il cherchait à s'entendre avec les barons mutinés pour se venger de Ferdinand, qui avait promis, dans son traité avec le Pape, de lui rendre les places de l'Etat pontifical occupées par le comte.

Le roi ne perdit pas confiance dans l'avenir, même au milieu d'une situation si grave et si périlleuse ; en dehors de ses propres forces, il n'avait que deux soutiens : l'ami de son père François Sforza (²) et le pape. Le duc de Milan lui restait

(¹) Filiberto Campanile : *L' armi overo insegne de' nobili*, Napoli, 1610. p. 285.

(²) Ferdinand l'appelle dans ses lettres : «Pater noster colendissime» ; voir la lettre num. 219. dans le ms. No 1590 de l'Archivio Visconteo Sforzescho de la Bibliothèque nationale à Paris.

fidèle malgré toutes les tentatives et menaces du roi de France et du pape précédent, par amitié sans doute, mais aussi par un sage calcul politique : il savait très bien qu'une immixtion des Français dans les affaires d'Italie mettait en péril non seulement le trône de Naples, mais encore l'indépendance de toute la péninsule Appenine. C'est pour avoir perdu de vue ce principe que ses malheureux successeurs ont été ruinés et, par eux, toute l'Italie. Pie II observait la même attitude que le duc, qui estimait que «le roi René serait un ami lointain, tandis que Ferdinand serait un ennemi proche» (1), et il lança une bulle dans laquelle il blâmait la conduite de Jean d'Anjou, déclarait nuls les serments de fidélité prêtés par les barons à Jean d'Anjou, suite de quoi Florence et Venise qui inclinaient vers les Français, prirent une position neutre dans la question napolitaine.

Fort de la petite armée qu'il avait reçue de ses deux alliés et de l'argent qu'il obtenait d'une part par un emprunt sur gages, de l'autre de la reine qui percevait des revenus douaniers de Naples, il se prépara au combat, sans toutefois interrompre un moment les négociations pour obtenir une entente avec ses rivaux. Il voulait traiter lui-même avec Marzano, son beau-frère, duc de Sessa et de Rossano, et pendant ce temps il faillit tomber dans le piège que ce vieil ennemi sournois lui tendait. L'entrevue eut lieu à Torricella, entre Teano et Calvi, le 30 mai, après avoir été fixée par un accord des deux parties. Les deux armées se tenaient à la distance d'un tiers de lieue ; d'un côté le roi, de l'autre le duc s'avançaient à cheval, accompagnés de deux hommes ; le

(1) Nunziante o. c. *Arch. Stor. Nap.* XX. p. 218.

roi avait à ses côtés Jean Ventimiglia, marquis de Gerace et le chevalier Coreglia ; Diofebo dell' Anguillara et Jacques de Monteagano escortaient le duc. Le roi salua le duc en l'embrassant, la suite de celui-ci baisa les mains du roi, puis les deux personnages principaux causèrent en s'éloignant des autres et en chevauchant botte à botte pendant une heure environ. Ils allaient se séparer avec des marques de satisfaction et d'amitié quand Diofebo, s'approchant du roi sous prétexte de prendre congé, saisit un poignard ; le roi dégaina pour se défendre, Diofebo fit de même, et l'autre suivant du duc prit aussi l'offensive. L'affaire fut bientôt terminée par l'arrivée de quelques cavaliers de l'armée du roi. Ferdinand, avec un grand sang-froid et par un calcul très habile, fit semblant de croire que Diofebo avait voulu l'attaquer par haine personnelle sans la connivence du duc, mais il se décida sans doute à supprimer son beau-frère aussitôt qu'il tomberait dans ses mains. (1)

Béatrice dut entendre beaucoup parler de cet épisode qui aurait pu coûter la vie à son père ; et même, dans ses années de jeunesse, elle put avoir cette affaire devant les yeux, car après avoir chassé le prétendant, Ferdinand immortalisa les scènes les plus intéressantes de sa guerre victorieuse, soit dans sa villégiature de Poggo-reale, soit par des reliefs, des plaques de métal fixées aux portes intérieures de Castel-Nuovo ;

(1) Nunziante o. c. p. 245—251, voir Summonte o. c. III. p. 279—281. Tristano Caracciolo raconte cette affaire d'une façon un peu différente dans son œuvre : *De varietate fortunae* (Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores Mediol.* 1734. XXII. p. 69—70.

parmi ces scènes on voyait l'entrevue de Torricella.

La bataille entre les adversaires était devenue inévitable ; le pape envoya une nouvelle troupe d'auxiliaires sous les ordres de Simonetto ; une nouvelle flotte arriva aussi pour renforcer le parti angevin ; elle fut reçue par de nombreux coups de canons tirés des forteresses de la ville ; aussi dut-elle aller plus loin, vers l'embouchure du Sarno. La guerre se rapprochait de plus en plus de la capitale, dernier refuge des Aragon. Ferdinand jugea le moment favorable et, sans attendre que le grand sénéchal Alphonse Davalos revînt avec ses troupes, il conduisit en silence, pendant la nuit du 6 au 7 juillet, son armée à travers les montagnes, et attaqua par surprise la ville de Sarno qui était occupée par les partisans d'Anjou : il espérait porter un coup décisif aux révoltés. Mais la précipitation gâta son entreprise ; l'attaque nocturne finit par la défaite totale des partisans du roi ; un de leurs chefs succomba, un autre se blessa, toutes leurs munitions devinrent le butin de l'ennemi, plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, et Ferdinand lui-même ne put se sauver à Naples qu'avec vingt cavaliers. Enfin, pour comble de disgrâce, il apprit bientôt que Piccinino avait livré une bataille aux troupes royales qui étaient sous les ordres d'Alexandre Sforza et de Frédéric duc d'Urbino, près de San Flaviano, dans les Abruzzes ; quoique les troupes du roi fussent restées maîtresses du champ de bataille pendant quelques jours, elles avaient subi de grosses pertes et avaient dû finir par se retirer.

Après ces événements, le pape crut la cause de Ferdinand perdue : cependant les conseils de Sforza le



firent persévérer dans ses résolutions. Heureusement pour Ferdinand, le parti angevin, faible et déchiré par des discordes intestines, ne sut pas profiter de ses victoires, et le roi eut encore le temps de réorganiser la défense avec son énergie merveilleuse et son admirablle persévérance. Sa femme lui fut très utile. Voici un trait qui montre bien sa grandeur d'âme. Comme le roi avait besoin d'argent avant tout, parce que la perte de l'Apulie avait eu pour conséquence de tarir un des principaux revenus du fisc (à savoir les impôts qu'on payait pour les troupeaux qu'on menait paître en Apulie), (1) la reine faisait la quête elle-même : elle passait des journées entières dans l'église de S. Pierre Martyr — qui devint plus tard sa sépulture, et celle de sa fille Béatrice — et exhortait les gens à contribuer aux frais de la guerre, à une époque où les denrées étaient chères, par des paroles persuasives, et des menaces s'il le fallait ; elle acceptait non seulement des dons en argent, mais des dons en nature, le travail des industriels, le blé, le bétail ; elle leur montrait ses jeunes enfants, les petits-fils d'Alphonse le Magnanime. Ce sont, disait-elle, des Italiens, des citoyens napolitains ; ils ont toujours vécu parmi vous ; les Napolitains ne peuvent les laisser exiler pour tomber ensuite sous la demination des Français arrogants ! (2) Les chroniqueurs contemporains ont noté des scènes touchantes, presque incroyables, sur le zèle qu'elle déployait en vue de remplir le trésor de son mari et de réorganiser son armée, ce à

(1) Sigismondo dei conti da Foligno *Le storie de' suoi tempi*, dal 1475. al. 1510. Roma, 1883. II. p. 299.
(2) Pontano o. c. p. 46—47.

quoi, du reste, elle réussit [1]. On se rendra compte de son esprit pratique quand on saura que, lorsqu'il fallut châtier le capitaine de la forteresse Castel-Nuovo pour avoir favorisé l'évasion d'un révolté, la reine laissa la vie au misérable, mais le rançonna inexorablement [2], d'après le principe judiciaire de ce temps-là : «que le criminel vive pourvu qu'il paye». [3]

C'est ainsi que le roi et la reine parvinrent à augmenter les ressources militaires de leur parti, de sorte qu'ils eurent assez de soldats pour défendre au moins la Terra di Lavoro, et qu'ils purent opposer une flotte suffisante à la flotte française qui errait sans but dans la baie de Naples. Au mois de septembre, de nouvelles troupes auxiliaires arrivèrent de Milan ; en octobre Georges Castriota, nommé Skanderbeg, prince d'Albanie, celui qui avait gagné tant de victoires sur les Turcs, vint au secours de Ferdinand avec 800 soldats albanais, pour témoigner sa reconnaissance à la mémoire du défunt roi de Naples. Le roi, reprenant courage, commença à reconquérir les territoires perdus : en sept jours, de Naples à Bénévent, tout était entre ses mains.

Tout au début de l'année suivante, Ferdinand réussit à conclure une entente avec un des seigneurs révoltés, le comte de Sanseverino, avec qui il fit son entrée solennelle à Naples. Pendant ce temps, Piccinino franchit la frontière d'Apulie et put conti-

(1) Tristano Caracciolo : *De varietate fortunae* p. 70. (Passero o. c. p. 27, Muratori, *Annali* XLVI. p. 46). Di Costanzo o. c. p. 444. Vecchioni o. c. p. 19.

(2) Nunziante vol. cité p. 506.

(3) Stefano Infessura : *Diario della città di Roma* (Muratori, Scriptores II. par. II. p. 1226).



nuer sa marche en avant, parce qu'Alexandre Sforza qui commandait l'armée royale ne lui opposa qu'une molle résistance. Dans ces conjonctures, Ferdinand fut obligé d'accepter toutes les conditions que le pape lui imposait pour lui fournir de nouvelles troupes : il dut promettre le mariage de sa fille naturelle, Donna Maria d'Aragon — qui était admirée pour sa beauté — avec Antoine Piccolomini, neveu du pape ; en outre, il dut donner à celui-ci la principauté d'Amalfi et le titre de grand-justicier, avec la promesse d'un fief, qui devait être disponible plus tard. Après cet accord, les noces du jeune couple princier furent célébrées avec un grand éclat à Naples le 23 mai 1461. Le reste de l'année se passa sans bataille décisive, mais les faits d'armes furent dans l'ensemble favorables au roi ; à leur effet moral s'ajoutait le désenchantement que les vassaux des barons révoltés éprouvaient en voyant que leurs seigneurs les imposaient plus fortement que ne l'avait fait le roi.

Ainsi Ferdinand put envoyer ses troupes à leurs quartiers d'hiver avec la satisfaction d'avoir reconquis presque entièrement les Abruzzes et la Calabre et d'être le maître absolu de la Terra di Lavoro. Il avait l'espoir que le résultat de la bataille décisive à laquelle on s'attendait pour le printemps lui serait favorable.

L'hiver amena un événement joyeux dans la famille royale : la reine donna la vie, le 16 décembre 1461, à son sixième et dernier enfant, François d'Aragon (1), qui devint plus tard marquis de Bisceglia et prince de Sant'Angelo, accompagna Béatrice pen-

(1) Ainsi dit Notar Giacomo (p. 104), qui indique le jour (16. déc.) et l'heure de la naissance ; Fuscolillo (o. c. p. 50) place aussi en 1461 la naissance de François.

dant son voyage de noces et mourut à l'âge de 24 ans environ.

Mais la joie fit place à un grave souci; François Sforza fut si malade au commencement de l'année 1462, qu'à Naples et dans toute l'Italie on le disait mort; Ferdinand aurait perdu son plus ferme appui juste au moment décisif, si cette nouvelle avait été vraie. La guérison du duc causa une joie d'autant plus grande; on organisa des services religieux et des processions pour fêter cet événement, et toute la cour, tous les enfants du roi y prirent part, malgré la pluie. (1) Après de longs retards qui allaient rendre les révoltés plus entreprenants, le roi se mit enfin en marche au mois de juin avec son armée, dans la direction de l'Apulie, pour y rejoindre les troupes du duc de Milan qui étaient sous les ordres de son frère, Alexandre Sforza. La bataille décisive eut lieu le 18 août, sur le versant nord-est des Apennins, non loin de Foggia, devant la place forte de Troia, (située près du fleuve Cervaro) et l'ardente lutte, qui dura six heures, se termina par une victoire complète et éclatante des troupes royales. L'ennemi put à grand' peine se réfugier dans la ville, abandonnant son camp aux vainqueurs; ses capitaines profitèrent de la nuit pour s'échapper; Jean d'Anjou et Piccinino s'embarquèrent à Manfredonia, (2) tandis que la ville se hâtait de se rendre, et les barons, qui n'étaient point liés à Jean d'Anjou par une pensée politique, mais seulement par un instinct de

(1) Nunziante o. c. *Arch. Stor. Nap.* XXII. p. 49—64, p. 204.

(2) Notar Giacomo o. c. p. 104.

désobéissance à tout pouvoir établi, se rendirent au roi, de sorte que le comte de Campobasso et le duc de Sessa lui restèrent seuls hostiles. La journée de Troia «anéantit les espérances de Jean d'Anjou et affermit la couronne sur la tête de Ferdinand», (1) c'est pourquoi ce dernier ne manqua pas d'immortaliser trois scènes de cette journée par les reliefs des portes de bronze de la nouvelle forteresse de Naples. (2)

Avant de terminer ses opérations militaires pour cette année, il conclut un traité séparé avec son ennemi le plus acharné, le duc de Tarente, oncle de la reine, par l'intermédiaire de son ancien et intime ami, Diomède Carafa et du légat pontifical; mais il est probable que le duc continua en secret ses agissements contre le roi et que la maladie seule l'empêcha de lutter avec plus d'énergie. La révolte recommença, quoique restreinte à un territoire plus borné, quand Jean d'Anjou et Piccinino étant retournés en secret dans le pays, levèrent le drapeau de la rébellion; le prétendant chercha alors à nouer des relations avec le duc de Sessa. Cette fois le roi se tourna avec son armée contre son beau-frère; celui-ci dans la bataille du 5 juillet 1463, subit des pertes si graves qu'il ne put rentrer dans sa capitale qu'au risque de sa vie. Pendant ce temps, Alexandre Sforza, qui luttait dans les Abruzzes contre Piccinino, put conclure une entente avec le condottiere; elle lui coûta un peu cher, il est vrai, car, en vertu de la convention, Ferdinand dut

(1) Nunziante vol. cit. p. 227.

(2) Le relief de la victoire de Troia fut percé par un boulet de canon pendant un siège soutenu contre les Français en 1496.

prendre le condottiere à sa solde pour la somme de 90.000 pièces d'or par an.

Cette paix fit réfléchir les seigneurs qui restaient encore ennemis du roi ; le duc de Sessa même, qui donnait encore asile à Jean d'Anjou, consentit à une entente avec le roi.

Le cardinal Bartolommeo Roverella, archevêque de Ravenne, fut chargé, en qualité de légat pontifical, de négocier la paix entre les deux beaux-frères. Il était issu d'une pauvre famille de Ferrare ; il avait reçu une excellente culture d'humaniste et avait rendu surtout des services comme légat à la satisfaction du grand roi de Hongrie Mathias Ier. D'après le témoignage de ses contemporains, c'était un des membres les plus méritants et les plus respectables du collège des cardinaux. Dès le mois d'août, au cours de ces pourparlers, on songea, pour amener entre les deux beaux-frères un rapprochement définitif et pour donner à la paix des bases plus solides, à sceller par un mariage l'accord diplomatique. Le traité qui assurait la libre retraite de Jean d'Anjou, comprit donc aussi la promesse du mariage. On choisit comme fiancé le fils unique du duc, Jean-Baptiste Marzano, (1) âgé de quatre ans, dont le prétendant Jean d'Anjou avait été le parrain lors de son arrivée à Sessa et auquel il avait donné son nom. Le roi désigna comme fiancée la princesse

(1) Le seul document relatif à ce sujet est le rapport des ambassadeurs de Milan au duc François Sforza, à la date du 28 août : «Ex felicibus castris» etc. l'original se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris, Archivio Visconteo Sforzesco (cod. 1589. fol. 198.)



Béatrice, âgée de six ans. Vu les étroits liens de parenté qui existaient entre les fiancés, le légat pontifical sollicita du Saint-Siège son consentement aux fiançailles, et il fut en même temps décidé — chose qui à cette époque n'était pas inaccoutumée — que la jeune fiancée viendrait habiter, pour un certain temps, dans la maison de celui qui devait être un jour son beau-père, afin de s'habituer à sa future résidence, où d'ailleurs elle se trouverait en famille. Il est inutile d'ajouter que la vraie cause du déplacement de la petite Béatrice fut la méfiance réciproque des deux parties contractantes, le duc étant désireux d'avoir un ôtage en attendant l'exécution des stipulations du traité.

Le 7 septembre, le mariage «per verba» fut célébré dans le camp établi auprès de Torre di Francolisi, à mi-chemin environ de Capoue et de Sessa; la petite Béatrice y fut amenée avec une suite nombreuse, et conduite le soir même à Sessa. «Jean d'Anjou y était encore, et il dut entendre les acclamations par lesquelles on accueillit l'enfant, gage de la paix; c'étaient les mêmes bouches qui avaient acclamé en lui, quelques années auparavant, le libérateur du pays.» (1)

La fiancée — encore enfant — fit son entrée dans la maison de la princesse Eléonore, sa tante, avec un appareil digne de cette circonstance exceptionnelle; la famille princière habitait la forteresse de Sessa, qui était située sur les collines couvertes de vignobles, dominant la baie de Gaëte.

(1) Cf. Nunziante, op. cit. (*Arch. Stor. Napol.* XVII. vol. III. p. 272.)

Le livre de comptes de la maison royale (1) contient des détails intéressants sur les objets d'habillement qui furent fabriqués pour cette occasion. Il fut payé, en un mois, 324 ducats (2) pour les vêtements et divers objets qui devaient servir à la petite princesse, à sa fidèle nourrice, Nardella, et à une esclave ; l'inventaire comprenait des robes longues et des manteaux de brocard, de damas cramoisi, des vêtements de peluche rouge, d'étoffe violette, de damas blanc et vert ; des ceintures d'or et d'argent, des étoffes de coton imprégnées de parfums, des chapeaux de feutre, des gants longs et de différentes couleurs, des souliers de peluche ; des miroirs, des chapelets, de petites armoires faites entièrement d'ambre jaune. (3) Peu de temps après l'arrivée

(1) *Cedole della Tesoreria aragonese*, manuscrits de plusieurs centaines de volumes dans les Grandes Archives de Naples ; une partie a été publiée par Nicola Barone dans les tomes de 1884 et de 1885 de l'Archivio Storico per l. Prov. Nap.

(2) Le ducat napolitain se divisait en 5 taris et 100 granos et il correspondait en argent à 12 carlinos ; à l'époque de Charles V six ducats faisaient une *uncia*. Ce ducat est estimé pour sa valeur intrinsèque à 4 francs 25, mais cette estimation est loin de donner une idée exacte de sa valeur marchande, qui correspond à 19 ou 20 francs environ. (Cf. Antonio Vergara : *Monete del Regno di Napoli*, Roma, 1715, pp. 71, 122, 123, 131.)

(3) F. *Cedole d. Tes. arag.* vol. 41, anno 1464. fol. 162, 163, 184, 187, 188, 189, 216, 248, 277, 490. La nourrice est nommée Nardella di Nola, mais nous sommes à peu près certains d'avoir affaire à la même Nardella Parmesana, qui — comme nous le verrons — accompagna Béatrice en Hongrie et reçut des biens du roi Mathias, en récompense des services qu'elle rendit, avec son mari Sabatino Viola, pour l'éducation de la petite Béatrice. C'était encore la mode, au milieu du XVe siècle, d'avoir des esclaves orientales.

de Béatrice à Sessa, l'infortuné Jean d'Anjou s'embarqua. Son intention n'était pas encore de dire au territoire napolitain un adieu définitif ; il se retira dans l'île d'Ischia dont la forteresse, déclarée imprenable, avait été construite par le roi Alphonse et mise encore par lui à la disposition de Giovanni Torella. Tout bon Catalan qu'il était, ce dernier avait pris avec son frère le parti des Anjou et arboré l'étentard fleurdelisé, aussi bien sur le fort d'Ischia que sur le Castello dell' Ovo, voisin de Naples.

Cependant Jean d'Anjou jugea bientôt préférable de s'éloigner définitivement du pays, et Ferdinand crut le moment venu d'exiger des anciens barons révoltés qu'ils vinssent lui prêter hommage ; c'est pour cela qu'il les convoqua au camp de Capoue, au printemps de l'année 1464, la peste faisant alors rage à Naples. Marzano, duc de Sessa, y vint également ; le roi le reçut comme un parent très cher, l'invita à sa table, et engagea avec lui de longs pourparlers qui pourtant n'aboutirent à rien. Le duc retourna à Sessa où il reçut une nouvelle invitation du roi qui l'appelait à Carinola, située non loin de là, tout en lui donnant à entendre, paraît-il, qu'un refus de sa part équivaudrait à un acte d'infidélité. Sa femme, tourmentée par de mauvais pressentiments, voulut le retenir, mais l'ambassadeur milanais, Antonio da Trezzo, crut pouvoir l'assurer, au nom de son maître, le duc Sforza, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Il se rendit alors au camp royal et assista aux côtés du souverain à la revue des troupes qui eut lieu près de Torre di Francolisi, le 8 juin. Pendant la revue, une estafette vint apporter une missive

à Ferdinand qui la lut et dont le visage s'assombrit. «Mauvaise nouvelle — fit-il — les vaisseaux de Jean sont arrivés, son armée est campée à Ischia.» Puis se retournant vers le duc, il lui demanda s'il avait connaissance du fait. En dépit des dénégations du duc, il lui déclara qu'il allait être obligé de l'emmener à Naples pour quelques jours ; le soir même, Marzano fut chargé de fers et passa la nuit dans la propre tente du roi ; transporté le lendemain à Castel Nuovo, il y fut jeté en prison. Il ne devait plus en sortir vivant. (1)

Le roi s'empressa de confisquer les châteaux et les biens de son beau-frère, se bornant à laisser intacte la fortune de sa femme — sa propre sœur — à qui il accorda une rente annuelle de 3000 ducats et qui, en compagnie de la petite Béatrice, vint habiter sur son ordre le château d'Aversa. (2)

Il serait difficile de donner de cet acte une explication qui pût lui servir d'excuse. Le roi

(1) Philippe de Comines (*Les Mémoires de Messire P. d. C.* par Denis Godefroy Paris, 1649) VII. p. 303. prétend qu'à son avènement au trône, Alphonse II fit transporter dans l'île d'Ischia les barons emprisonnés autrefois par son père et parmi lesquels se seraient trouvés les ducs de Sessa et de Rossano (il fait évidemment ici deux personnes d'une seule), à qui il fit subir une mort cruelle. Ceci s'accorde avec l'opinion de Paolo Regio, losqu'il dit *(Della felicità e della miseria*, Dialoghi sette, vico Equense 1597. pp. 88—89.) que Marino Marzano périt à Castello Nuovo «con violenta morte».

(2) Rapports des ambassadeurs de Milan. Bibliothèque nationale de Paris, section citée plus haut. Cod. 1589, fol. 198, voir également Notar Giacomo, op. c. p. 109. Pontano, op. c. p. 129. Angelo de Tummulillis, *Notabilia temporum* (Corvisieri, *Fonti per la Storia d' Italia*, Roma 1890.) pp. 118, 119.



devait avoir des raisons de douter de la bonne foi de son beau-frère, même après le mariage de leurs enfants; mais, d'autre part, les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent l'arrestation, la fausse nouvelle surtout d'un retour offensif de Jean, donnent l'impression très nette d'un plan prémédité, et nous laissent soupçonner que les fiançailles mêmes de Béatrice ne furent qu'un moyen dont le roi se servit pour endormir la méfiance de Marzano.

Lors de son arrestation, le duc éclata en imprécations contre Sforza, dont il se crut la dupe; cependant le duc du Milan se hâta de déclarer qu'il ignorait les desseins du roi, et les rapports de ses ambassadeurs (1) sont là pour témoigner de l'énergie avec laquelle il donna à entendre à Ferdinand que sa conduite exigeait une justification aux yeux du monde; le pape lui adressa des reproches dans le même sens. Pour se disculper à ses yeux, aux yeux des barons terrifiés par l'exemple de Marzano, et surtout aux yeux de Piccinino, le roi ne cessa d'accumuler preuve sur preuve, afin de démontrer l'obligation où il s'était vu de châtier son beau-frère, coupable de trahison après la signature du traité de paix. (2)

Certaines notes historiques qui sont dues peut-être à l'inspiration de Ferdinand rendent compte

(1) Cf. Rapports d'Antonio da Trezzo et d'Otto de Carreto à la date des 14, 16 et 29 juin 1464. (Archives de l'État. Milan. Sezione Storica. Potenze Estere, Napoli.)

(2) Cf. Lettre de Sforza à Ferdinand et rapport de l'ambassadeur Antonio da Frezzo (Paris, Bibliothèque Nationale, Arch. Visc. Sforz. Cod. 1590, fol. 217, 221.)

de la conduite suspecte du duc pendant son séjour au camp royal ; il tenta, paraît-il, de s'enfuir, et les lettres échangées entre lui et Jean d'Anjou et dont on put se saisir, prouvent sa duplicité. Ferdinand aimait aussi à rappeler, pour excuser sa conduite, que la prise de possession des fiefs de son beau-frère avait eu lieu avec l'assentiment de la duchesse, que les serfs opprimés attendaient avec impatience de changer de maître, et qu'après le décès de la femme de Marzano, quelques années plus tard, il avait accueilli ses nièces dans sa propre famille et les avait mariées. Ferdinand se vantait hautement d'avoir su résister à l'idée de faire tuer son adversaire qui était au cachot ; on va même jusqu'à dire que c'est en mémoire de cette louable résolution qu'il fonda l'ordre de l'Hermine, avec cette devise: *Malo mori, quam fœdari.* (1)

Il semble, toutefois, que ce châtiment n'ait pas encore satisfait la rancune de Ferdinand. Il fit jeter en prison un peu plus tard que son père, le fils de Marino Marzano, Jean-Baptiste, fiancé de Béatrice ; ce fut sans doute pour se soustraire aux revendications auxquelles aurait pu donner lieu le mariage conclu «per verba». Les notes de l'époque ne mettent pas assez en lumière les circonstances qui accompagnèrent ce fait, mais le fait lui-même est hors de doute, et l'on a peine à s'imaginer une raison suffisante pour justifier l'incarcération d'un enfant de cinq ans. On sait aussi que Jean-Baptiste Marzano ne recouvra la liberté, précocement vieilli par le cachot,

(1) Cf. Nunziante (Arch. Stor. Nap. XXIII.) p. 195, 201. — G. A. Summonte: op. c. p. 449—450.



qu'après la prise de Naples par le roi de France, Charles VII, en 1495.(1)

On s'imagine aisément l'impression que dut produire sur l'âme de Béatrice enfant, puis jeune fille, la pensée que là même où ses jours s'écoulaient dans le bien-être, le luxe et les plaisirs, dans les sombres cachots souterrains du palais royal, celui qu'elle avait autrefois considéré comme le futur compagnon de son existence, souffrait, malgré son innocence, les tortures d'une captivité sans espoir.

Ischia et le Castello dell' Ovo, les derniers refuges des Anjou, s'étant rendus vers la même époque, Naples fut illuminée en signe de joie, et les rues de la ville retentirent de cris de victoire, tandis que, de son côté, la reine allait dans toutes les églises faire des prières d'action de grâces.

La reine Isabella — comme si elle avait senti qu'elle avait rempli sa mission — mourut peu après la fin de la révolte contre son mari. Elle était tombée très gravement malade au mois de septembre de

(1) Cf. *Diaria Neopolitana* (Muratori, Scriptores XXI), p. 1134. Tristano Carracciolo: *De variet. fort.* Muratori, *Scriptores* XXII p. 72. Paolo Regio, loc. cit. Summonte III. p. 449. La preuve que le fils de Marzano ne fut emprisonné qu'après son père, résulte du rapport de l'ambassade de Milan du 14 juin, ainsi que de deux lettres manuscrites conservées à la Bibliothèque nationale de Paris (Cod. 1590. fol. 219 et 270), dans lesquelles le roi lui-même, après l'emprisonnement du duc, parle du fils de ce dernier comme de son gendre, à qui il désire laisser les biens du rebelle vaincu, tandis que les rapports postérieurs de l'ambassadeur (à la date du 7 juillet) montrent que le roi avait déjà disposé des biens ducaux. Il est peu probable, en revanche, que le jeune Marzano n'ait été emprisonné qu'à l'âge de 15 ou 16 ans, ainsi que le rapporte Phil. de Comines (loc. cit.).

l'année 1464, et son état ne donnait pas beaucoup d'espoir; (1) sa maladie, qui la rendait d'une maigreur extrême, empira, parce que, par pudeur, elle ne voulut pas dévoiler son mal devant les médecins. (2) Elle expira le 30 mars 1465 à Naples, au moment où son fils aîné allait se marier et pendant que son second fils, Federigo, était allé à Rome et à Milan pour amener la fiancée de son frère aîné; elle mourut à l'âge de 41 ans, aussi religieusement qu'elle avait vécu, pleurée par tout le monde, car — comme dit Pontano — «tous, mais surtout les bons, lui souhaitaient une longue vie.» On dit qu'on découvrit après sa mort un cilice et une discipline destinés à ses mortifications, dans une petite boîte où l'on croyait trouver ses joyaux. On l'enterra avec grande pompe dans l'église napolitaine du Martyre de Saint Pierre, qu'elle avait fait restaurer pendant ses dernières années pour une somme de 8000 pièces d'or, et où un peintre hollandais a immortalisé la pieuse reine, dans un tableau qui surmonte l'autel de Saint Vincent Ferrier. Il l'a représentée en oraison dans sa chapelle privée avec ses filles, Éléonore et Béatrice. (3) Par suite du délabrement de l'église, ses cendres ont été transportées, en 1561, dans un tombeau qui lui est commun avec son oncle, frère d'Alphonse I, Pierre d'Aragon, mort au champ d'honneur. (4)

(1) Rapport de l'ambassadeur Ant. da Trezzo, dans l'Archiv. de Milan, Pot. Est. Nap.

(2) Philippus Bergom. op. cit. p. 156. — Tummulillis op. cit. pp. 127—128.

(3) Notar Giacomo, op. cit. p. 110—111. et Gius. Cosenza op. cit. Nap. Nob. IX. p. 118.

(4) Summonte op. cit. III. p. 475. Fabriczy, op. cit. p. 28 et Cosenza op. cit. p. 93.

Béatrice conserva pieusement, pendant toute sa vie, la mémoire de sa mère trop tôt disparue ; nous en avons une preuve certaine dans ce fait que lorsqu'elle fut veuve, en Hongrie, elle faisait encore dire des messes hebdomadaires pour le salut de l'âme de sa mère. (1)

L'influence de la reine sur le développement de l'âme de la jeune fille semble s'être manifestée dans deux sens : une dévotion très grande, et une persévérance passionnée et énergique que Béatrice montra toujours (comme nous l'allons voir) dans l'exécution de ses bonnes ou ses mauvaises résolutions.

II.

Après des années d'enfance si mouvementées, Béatrice avait à peine 8 ans, quand elle se trouva privée de sa mère. Les circonstances extérieures peuvent seules nous permettre de conjecturer quelles sont les personnes qui ont exercé une influence sur son développement physique et moral. Elle n'a subi aucune belle-mère, parce que le roi Ferdinand, qui était âgé de 42 ans à la mort de sa première femme, ne se remaria pas avant que ses deux filles fussent mariées. Comme le livre de comptes de la maison royale de cette époque-là mentionne tou-

(1) Archives Nationales Hongroises D. 19999. — Ordre de la reine veuve Béatrice, daté du 13 avril 1493, à Esztergom, par lequel elle oblige les Paulins du comitat de Mármaros à dire des messes expiatoires qui les exempteront de leur redevance en sel.

jours Béatrice avec ses autres sœurs, nous n'avons aucun motif de croire qu'elle soit restée longtemps à Aversa, chez sa tante, qui était la femme du duc de Sessa emprisonné; au contraire, tout semble prouver que son père considérait comme annulées par les faits mêmes ses fiançailles avec le fils du duc révolté et qu'il gardait et élevait cette enfant à sa cour.

De cette éducation et en général des années de jeune fille de Béatrice, Bonfin (¹) fait une peinture si attrayante que nous devons la considérer au moins comme une œuvre qui caractérise la vie de cour, et, — bien qu'elle ne soit pas fondée sur des renseignements directs — comme une peinture idéalisée de l'éducation des jeunes princesses d'alors. «En ce temps-là la vie paraissait délicieuse, dit Béatrice dans le dialogue qui lui est attribué, parce qu'en dehors des soins que je donnais à mon corps, je consacrais tout mon temps aux études utiles. Je me levais à l'aube et je consacrais la première partie de la journée au service de Dieu; pendant mes dévotions fréquentes je ne laissais jamais égarer mon esprit, mon désir ne m'attirait jamais ailleurs. Tout en remplissant mes devoirs envers Dieu, je recevais les leçons des maîtres de plu-

(¹) Ant. Bonfin: *Symposion Trimeron*, de Pudicitia conjugali et Virginitate (Joan. Sambucus, Basileae, 1572.) pp. 395—397. Bonfin a écrit ce livre — comme le sujet même du livre l'indique — après la réoccupation d'Otrante (1480) et du vivant de Jean d'Aragon (avant 1485 par conséquent) et ainsi il est hors de doute que l'ouvrage fut écrit en Italie et que l'exemplaire manuscrit — qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de la cour de Vienne — fut offert par lui, à son arrivée, à Béatrice.

sieurs sciences, en compagnie de mes frères ; la discussion que nous avions ensemble après la leçon développait aussi notre esprit. Puis nous nous empressions de saluer notre bon père qui était égayé par notre présence et par nos paroles. Ensuite, je visitais les ateliers de tissage et de teinturerie, sous la direction sérieuse et compétente de ma gouvernante ; mais dès 9 heures je me remettais avec ardeur à l'étude ou bien je me récréais le corps et l'âme en écoutant des discours savants et religieux. Cette occupation était suivie de nouveaux exercices de dévotion et de la lecture des livres saints qui me prenaient la plus grande partie de la journée ; après cela une petite promenade sous le portique ou dans le jardin charmant, frais et délicieux, où notre père a fait mettre à plusieurs endroits des images de sainteté pour que nous dirigions partout notre esprit vers Dieu. Le soir arrivé, le devoir sacré et incessant de la dévotion nous appelait de nouveau. Après le souper, nous avions toujours une lecture morale et une causerie instructive et je n'avais pas besoin d'appeler le sommeil: il descendait sur moi sans que j'eusse à l'attendre et ainsi j'achevais une journée agréable par une nuit paisible. »

Il est vraisemblable que le roi lui-même n'exerça pas en réalité une influence personnelle et directe sur l'éducation de ses enfants et surtout de ses filles ; quoique les années suivantes aient été plus calmes, ou du moins plus pacifiques et moins critiques que les précédentes, les occupations politiques de Ferdinand, sa passion pour la vie militaire, pour l'élevage des chevaux, pour la chasse, l'empêchaient de consacrer beaucoup de temps et d'attention à ses filles très jeunes, de les voir souvent et de s'occuper

d'elles.[1] Ce qui reste de sa correspondance prouve la fréquence de ses déplacements et combien de temps il passait dans des lieux où sa famille ne pouvait l'accompagner[2]; la surveillance assidue de ses haras et de ses terrains de dressage — qui se trouvaient en treize endroits différents[3] — exigeait à elle seule de fréquents voyages. Mais il est hors de doute que la personnalité énergique de ce roi, fort distingué à plusieurs égards, a exercé une influence morale sur tous ceux qui l'approchaient et particulièrement sur les membres de sa famille.

L'extérieur de Ferdinand, surtout dans les années qui suivirent, ressemble peu à celui d'Alphonse, qui fut toujours très noble ; avec le temps sa taille devint de plus en plus trapue et ramassée ; ses biographes disent qu'il était de taille moyenne, avec une grosse tête, d'une grande force corporelle, et spécialement adroit et expert dans le maniement des armes et le dressage des chevaux. [4] Les premières années de son règne prouvent déjà qu'il réunissait des qualités pré-

(1) «Ad pena ve have praticha», dit de Béatrice Diomede Carafa, au sujet du père de celle-ci, dans un mémoire dont nous ferons le compte-rendu plus tard (Ben. Croce, *Memoriale a Beatr. d'Aragonia*, Napoli 1895. p. 40.)

(2) Francesco Trinchera: *Codice Aragonese* (Napoli, 1866). D'après le témoignage du Ier vol. plusieurs lettres de Ferdinand des années 1467—68 sont datées, même pendant les mois d'hiver, de cinq ou six endroits par mois.

(3) Tommaso Persico: *Diomede Carafa*, Napoli 1899. p. 230.

(4) Tristano Caracciolo: *De var. fort.* p. 75; Bastian Biancardi: *Le Vite de' Re di Napoli*, Venezia 1737. p. 365.



cieuses chez un prince [1] : son énergie infatigable, sa promptitude de décision, son courage, sa tenace persévérance et sa perspicacité politique l'ont tiré des situations les plus désespérées ; Machiavel dit de lui — et non sans raison — qu'on le tenait pour le prince le plus sage de son temps [2]. Il a su s'entourer d'hommes éminents et profiter de leurs conseils ; Gioviano Pontano, qui fut son historiographe et, pendant longtemps, son premier ministre, était l'un des meilleurs écrivains latins et des plus grands savants de son époque ; on comprendra donc aisement pourquoi certaines notes diplomatiques du roi de Naples se faisaient remarquer par la solidité du raisonnement autant que par leur style à une époque même qui poursuivait en tout la perfection de la forme. Quelques historiens vantent la générosité, la bienfaisance du roi, l'intérêt qu'il portait aux maux du peuple [3] et l'on sait que le roi dépensait volontiers pour sa bibliothèque, pour des écrivains, pour des œuvres d'art et même pour des entreprises de commerce maritime.

Mais toutes ses qualités avaient une tendance à dégénérer en défauts : son goût pour la représentation et ses libéralités l'ont entraîné à un gaspillage insensé ; son talent de persuasion, ses manières captivantes n'ont servi qu'à tromper et leurrer les

[1] Camillo Porzio : *La Congiura de' Baroni* (Raccolta di più rinomati scrittori etc. V. Napoli, Gravier 1769.) p. 2.

[2] Niccolo Machiavelli : *Discorsi sopra Tito Livio,* Lib. II. Cap. XII. — Alfr. v. Reumont : *Lorenzo dei Medici, il Magnifico,* Leipzig 1874. II. p. 293.

[3] Biancardi op. cit. p. 357, Tom. Persico : *Diomede Carafa* p. 161.

hommes. (1) Il n'a enrichi ses partisans que pour les rançonner sous couleur d'èmprunt ou de cadeau, ou bien pour s'emparer de leurs biens, en les privant de leur liberté et même en leur ôtant la vie sous un prétexte quelconque (2).

Les guerres que ses ennemis ou sa force d'action débordante le forcèrent à entreprendre l'accoutumèrent à ne connaître ni prudence, ni égards, ni même honnêteté quand il s'agissait de se procurer *de l'argent*. Il pratiquait journellement la vente des emplois et des bénéfices ecclésiastiques, et rançonnait les particuliers et les communautés religieuses sous différents prétextes; il centralisait tout le commerce, comme un monopole, dans les mains d'un seul de ses ministres, Francesco Coppola, comte de Sarno; il tirait profit de la hausse des prix des céréales et de l'huile en causant une disette artificielle et, plus tard, il emprisonna et fit exécuter Coppola, qui avait sa part de ces profits, sous le prétexte qu'il avait participé à la conjuration des «barons». Il ne commit le parjure que comme représailles envers plusieurs de ses victimes, il est vrai, mais dans le parjure il se montra supérieur à tous ses rivaux; il est presque inconcevable qu'après tant d'exemples effroyables toutes ses victimes aient donné quand même dans le piège qui leur était tendu. C'est donc avec raison que les

(1) Pontanus: *De Sermone*, édition de Bâle de l'année 1538. IIme vol. Libre II., chap. 9, 234.

(2) Trist. Caracciolo: op. cit. p. 87—89. Camillo Porzio op. cit. p. 108 et seq. Jacob Burckhardt: *Die Cultur der Renaissance in Italien*, Leipzig, 1896. Ier vol. p. 37., *Chronicon Venetum*. (Muratori, Scriptores XXIV.) p. 15 et *Diario Ferrarese* (ibid.) pp. 294—295.



historiens les plus sérieux et les plus conscients de l'Italie accusent Ferdinand de cruauté, (1) et nous ne pouvons le disculper sous le prétexte que les victimes de sa cruauté étaient quelquefois de plus grands tyrans que lui. Mais, d'autre part, nous ne devons pas ajouter entièrement foi aux récits de quelques contemporains selon lesquels il aurait trouvé un plaisir pervers dans la cruauté ; à les en croire, il jouissait de l'effroi que la mort causait à ses prisonniers, (2) il les aurait empaillés après leur mort, comme des animaux, dans leurs propres vêtements et les aurait mis dans ses salles ; (3) il est très difficile de concilier des perversités aussi folles avec le caractère énergique, le sens pratique et l'esprit utilitaire de Ferdinand.

Celui qui tient des caractères tels que celui du père de Béatrice, pour incapables du sentiment de l'amitié et de la vie de famille, ne connaît pas la bizarre atmosphère morale de l'Italie à l'époque de la Renaissance. La floraison extraordinaire de l'art, au cours de la Renaissance italienne, s'explique précisément par le fait qu'un esprit, une tendance vraiment artistique dominait tous les domaines de l'activité et de la vie humaines, et sur-

(1) Summonte, op. cit. IIIme vol. p. 471. Franc. Guicciardini : *Istorie d'Italia* (Firenze, Conti 1818.) Ier vol. pp. 53—54, 128—129. Pasqu. Villari : *La vita di Gir. Savonarola*, (I vol. 27—28) ; du même : *Machiavelli e i suoi tempi.* Ier vol. Introduction pp. 82—83.

(2) Pontanus : *De Immanitate* (édition de Bâle de 1538, Ier vol.) chap. IX. p. 599.

(3) Jac. Burckhardt op. cit. Ier vol. p. 37, *Diarium Ferrariense* ab 1409—1502, a non uno auctore synchrono (Muratori, *Scriptores*, vol. XXIV.) p. 294.

tout la politique. [1] Atteindre un grand but politique quelconque faisait d'autant plus honneur à leur art, aux yeux des hommes d'État de la Renaissance italienne, que les obstacles étaient plus difficiles à surmonter, les moyens choisis plus hasardeux, que la réussite demandait plus de supériorité non seulement dans le fait de prévoir et dans la décision, mais encore dans la ruse et dans l'inflexibilité. De là vient que toutes les autres considérations sont subordonnées au point de vue, qui vaut seul, de la réussite politique; de là vient le manque absolu de sens moral touchant la politique. Les politiques de la Renaissance italienne choisissaient des moyens nobles ou malhonnêtes — suivant ce que leur conseillait la seule opportunité — avec la même tranquillité d'âme que le peintre choisit des couleurs foncées ou claires sur sa palette, guidé uniquement par les exigences du sujet et par l'effet artistique à atteindre. Il se manifestait dans leurs actes une espèce d'inconscience, et cette déplorable scission entre la politique et la morale ne sauta aux yeux que quand Machiavel résuma sous forme de principes ce que ses modèles avaient commis depuis des années et des années avec un sang-froid inouï.

Les mauvais côtés du caractère de Ferdinand devinrent le plus frappants quand, à un âge avancé, il partagea le pouvoir avec son fils Al-

[1] Jac. Burckhardt op. cit. vol. I. pp. 3—7. Symonds, op. cit. (I. p. 521.) Nic. Machiavelli appelle le stratagème par lequel César Borgia s'empara des capitaines mercenaires et les massacra, un «bellissimo inganno» (très beau stratagème).

phonse, duc de Calabre, et se soumit à son influence; dans les premières années de son règne, il subissait un peu l'influence bienfaisante de sa femme et ensuite, pendant quelque temps, en raison de la jeunesse d'Alphonse, il ne lui laissa pas encore une grande autorité. Le duc de Calabre — frère aîné de Béatrice — ne semblait avoir hérité que les mauvais côtés de son père, sans ses capacités politiques, son courage et sa persévérance. Le peuple l'appelait «il guercio», le louche, à cause d'un défaut à l'œil; ce peuple ne l'aima jamais, même quand les poètes de la cour l'eurent porté aux nues dans leurs éloges. Il commettait ses méchancetés avec une franchise cynique — contrairement à son père — et il était beaucoup plus débauché que Ferdinand. Plus tard, quand il eut mis en feu toute l'Italie à cause de sa passion effrénée pour la guerre, et soulevé le dégoût de tous ses contemporains par ses parjures et ses atrocités, (1) il apparaît vraiment comme «le précurseur de César Borgia». (2)

Plus tard nous observerons dans le caractère de Béatrice un trait qui montre assurément sa parenté d'âme avec Alphonse, mais ce n'est pas un trait antipathique. Les chroniqueurs ont noté que, pen-

(1) Philippe de Comines (op. cit. pp. 303—305.) Camillo Porzio l'appelle, lui aussi (*Congiura de' Baroni*, éd. citée) «giovane feroce», et le tient pour la cause des guerres constantes, fomentées par son ambition effrénée. Quant à sa vie, voir: *Effemeridi delle cose fatte per il Duca di Calabria*, 1484—1491. di Joanpiero Leostello. (Gaetano Filangieri: *Documenti per la Storia, le arti et le industrie delle provincie napoletane*, Napoli, 1883. Ier vol.)

(2) Jac. Burckhardt, op. cit. vol. I. p. 92.

dant ses maladies, il cherchait un soulagement dans la récitation des poètes, dans les représentations des comédiens et dans les plaisanteries des arlequins ; [1] or, nous verrons plus tard que Béatrice devenue reine aimait aussi ce genre de distraction lorsqu'elle se trouvait indisposée. Alphonse avait été encouragé vraisemblablement dans son penchant pour la poésie par un de ses frères aînés, Federigo ; nous savons que ce frère fit connaissance avec le jeune Laurent de Médicis à l'âge de 12 ans, et qu'il fit copier pour lui un volume de poésies auquel il composa lui-même une préface ; plus tard Federigo se montra, aussi lorsqu'il fut roi, un ami enthousiaste des poètes.

Alphonse, le prince héritier, aimait à se donner l'air d'un protecteur des arts et il se disait élève de Florence. [2] Guido Mazzoni, qui devint statuaire après avoir été fabricant de masques, et à qui Alphonse, lorsqu'il était encore prince héritier, donnait déjà volontiers du travail, exécuta un groupe de statues — qui pleurent le Christ mort — dans l'église Montoliveto de Naples. On peut encore voir cette œuvre dont les figures sont probablement des portraits. Les deux hommes âgés agenouillés au premier plan — dont l'un est Nicodème, l'autre Joseph d'Arimathie — sont considérés généralement comme étant les statues de Giovanni Pontano, homme d'État et savant écrivain et du poète Sannazar, auteur d'élégies bucoliques et de

[1] Percopo op. cit. p. 43., Leostello : *Effemeridi* (vol. cit.) LXXII. et p. 251.
[2] Giul. Grimaldi : *Bernardo Dovizi alla corte d'Alphonso II d'Aragona* (Arch. Stor. Napol. XXV.) p. 220.

satires. Nous voyons un beau jeune homme avec de longs cheveux, courbé et priant, à côté de Pontano ; d'après la ressemblance, il semble que ce soit Alphonse, qui avait commandé cette œuvre et qui est représenté plus jeune qu'il n'était lorsqu'elle fut exécutée. S'il s'est fait ainsi représenter dans un groupe de statues à sujet religieux, c'est plutôt à cause de sa prédilection pour les frères olivetains — bénédictins blancs — et pour leur cloître, qu'en raison d'un profond sentiment religieux qu'il ne témoigna tout à fait qu'à la fin de sa vie. (1)

Nous ne croyons pas nous tromper en attribuant, parmi les membres de la famille royale, la plus grande part d'influence sur le développement de l'âme de Béatrice à sa sœur aînée, Éléonore. Cette dernière n'avait alors que 15 ans, il est vrai, mais elle était quand même de 7 ans l'aînée de Béatrice, avec laquelle elle passait tout son temps, et quoiqu'il soit presque impossible de dégager les traits individuels de la jeune Éléonore parmi les éloges conventionnels des chroniques contemporaines, nous savons qu'elle s'est montrée plus tard — lorsqu'elle fut duchesse de Ferrare — une femme très intelligente, réfléchie et une excellente mère ; nous savons encore, d'après la correspondance très suivie des deux sœurs, que Béatrice témoignait à Éléonore non seulement une confiance et un attachement sans bornes, mais cette sorte de respect et de dévouement que nous éprouvons pour des personnes dont nous avons déjà reconnu l'autorité dans notre enfance. Lors-

(1) D'après Philippe de Comines (op. cit.), Alphonse ne se confessa ni ne communia pendant des années.

qu'elle fut plus tard la puissante reine de Hongrie, elle mit en grande partie son influence au service des intérêts de la famille de sa sœur, et quand, après la mort de son mari, elle eut à subir la pénible situation où la réduisit son veuvage, elle adresse à sa sœur aînée, «comme une fille à sa mère», ses plaintes et ses demandes. (1)

La mort de la reine de Naples, qui fut une si grande perte pour sa famille, n'empêcha pas le duc Federigo, qui avait alors 13 ans, de continuer sa route vers Milan avec une suite qui ne comptait pas moins de 600 cavaliers. Il entra à Florence en tenue de deuil, ainsi que toute sa suite, à cause de cette mort qui était survenue sur ces entrefaites. (2) Mais le deuil ne dut pas durer longtemps ; d'après le témoignage du livre de comptes de la maison royale, on a transformé un collier d'or de la reine, deux mois après sa mort, à l'usage de sa fille Béatrice, (3) et pendant l'été et l'automne de la même année on fait différentes robes non seulement de couleur violette, mais de couleur verte et d'autres couleurs ; on fait même des robes de brocart d'or et des diadèmes d'or pour les princesses Éléonore et Béatrice. (4)

Les noces du prince héritier ne furent pas ajournées. La jeune fiancée arriva le 14 septembre en compagnie de son futur beau-frère, Federigo, de ses frères Philippe et Maria Sforza ; une suite brillante

(1) Voir les lettres adressées par Béatrice à la duchesse Eleonore pendant les années 1492—93 et conservées aux Archives d'État de Modène.

(2) Reumont : *Lor. d. Medici* I. p. 212.

(3) *Cedola della Tesoreria Aragonese.* Vol. XLII. fol. 264.

(4) Ibidem. Vol. XLIII. fol. 146., 204., 330.

lui faisait cortège. Le roi, entouré des plus grands seigneurs de la cour, se rendit en personne à sa rencontre jusqu'à un mille dans la direction d'Aversa, et elle fit son entrée au milieu de l'éclat des trompettes, du bruit des pétards, de la musique et des acclamations populaires. Au cours des solennités nuptiales, qui durèrent quinze jours pleins, on organisa des tournois où les dames se mesurèrent avec les chevaliers et où l'on attribua la victoire exclusivement aux dames, selon la décision personnelle du roi.

Entre la maison d'Aragon et son fidèle ami, François Sforza, on avait déjà formé le projet d'une union matrimoniale au temps d'Alphonse Ier : Alphonse, fils aîné de Ferdinand, duc et plus tard roi de Calabre, aurait dû épouser Ippolita, fille de Sforza, et Éléonore, la fille aînée de Ferdinand, aurait dû épouser le fils du duc de Milan, Maria Sforza. Les deux mariages ont eu lieu, mais celui qui unit Alphonse et Ippolita fut seul conclu définitivement ; le mariage entre Maria Sforza et Éléonore ne fut conclu que pour la forme ; probablement à cause de leur jeunesse ; le mariage réel fut ajourné et n'eut jamais lieu. La plus grande partie des cérémonies se passa dans la grande salle du Castello Nuovo, qui fut transformée en chapelle à cette occasion. Les deux jeunes Sforza en rendent compte d'une façon détaillée dans une lettre adressée à leur mère ; (1) ils mentionnent la présence de la princesse Béatrice — âgée de huit ans — qui était agenouillée avec sa tante et avec Ippolita, sa future

(1) Dans les Archives de Milan, Sez. Stor. Pot. Sovrane Sforza Fil. Maria.

belle-sœur, au côté droit de l'autel, et qui baisa la main du roi son père.

L'union de la princesse milanaise avec l'héritier présomptif du trône, parut aux Napolitains un succès d'autant plus éclatant que le roi de France avait tout mis en œuvre pour dissuader Sforza de ses desseins et obtenir la main de sa fille pour Jean, fils du prétendant René d'Anjou. Peu auparavant, un autre prince avait également demandé Ippolita en mariage, c'était Mathias, roi de Hongrie. Devenu veuf et inspiré sans doute par l'analogie frappante entre l'élévation aux honneurs des deux puissantes dynasties militaires, les Sforza et les Hunyadi, il avait songé à chercher sa nouvelle femme à la cour de Milan. Conduites dans le plus grand secret, les négociations échouèrent, par suite des intrigues vénitiennes, et c'est ainsi que celle dont il avait voulu faire sa femme, entra dans la famille princière où, dix ans plus tard, il devait aller prendre sa fiancée. (1)

Ippolita eut à jouer un grand rôle à Naples, parce qu'elle était la seule femme dans la famille royale et qu'elle était issue d'une maison souveraine, connue par son élégance, sa distinction, son luxe, et son goût pour les arts ; Milan entretenait en outre des relations très suivies — au nord de l'Italie — avec les Français et les Allemands, et la princesse apportait sans doute de nouveaux éléments dans la vie et les mœurs de la cour napolitaine.

On s'expliquera aisément que le tremblement de terre de l'année suivante, qui causa plus de terreur

(1) Cf. Guillaume Fraknói : *Le roi Mathias de Hunyad* (en hongrois), pages 156 et 157.



que de dégâts aux environs de Naples, ait été regardé comme le présage d'événements funestes, parce que peu après, au mois de mars 1466, François Sforza mourut à l'âge de 64 ans; sa mort n'était pas seulement un deuil pour la future reine de Naples, mais elle devint encore, par les fautes de ses successeurs, le germe des complications qui devaient entraîner la crise de toute l'Italie et surtout celle du royaume de Naples.

Au mois de septembre de la même année, la cour de Naples eut un hôte illustre. Pierre de Médicis, despote de Florence, y envoya son fils, Laurent, âgé de 18 ans, qui devint plus tard si célèbre, pour fortifier les bonnes dispositions du roi de Naples envers les Médicis, et renforcer l'amitié qui s'était établie l'année précédente entre lui et le prince Federigo. Le jeune homme, intelligent et de manières sympathiques, produisit une excellente impression sur toute la cour où il fit, sans aucun doute, la connaissance de Béatrice, âgée de 9 ans, et à qui il servit, quelques années plus tard, de médiateur dans une circonstance importante.

D'après le livre de comptes de la maison royale, c'est en 1465 que Béatrice commença ses études de grammaire, (1) elle n'avait alors que 8 ans ; mais ce n'est que deux ans après, au printemps de l'année 1467, que nous rencontrons le nom de son gouverneur, qui resta près d'elle jusqu'à ce qu'elle eut 17 ans ; il s'appelait l'abbé Antonio de Sarcellis (2) ; on

(1) Cf. la note de *Cedola d. Tes. Arag.*, datée du 30 mars 1465, sur l'achat d'une grammaire, d'une écritoire et d'un cahier d'études pour Béatrice.

(2) Ailleurs «de Sarcello» ou «de Cercello», «de Cercellis», même «de Xerxellis» (*Cedole d. Tes. Arag.* vol. 45. fol. 464. vol. 46. fol. 174., 236., 343. Vol. 47. fol. 278., 350. Vol. 50,

le nomme au commencement «maestro di grammatica», plus tard «maestro di rettorica» et enfin tout simplement «maestro della illustrissima donna Beatrice» et il reçoit un traitement de 6 ducats par mois. Nous n'avons pas de détails plus circonstanciés touchant la personnalité de l'abbé Antonio; nous tenons seulement pour vraisemblable que c'était le *provincial* de l'ordre des Carmélites à qui appartenait le couvent de Carmine Maggiore à Naples ([1]).

Sur l'enseignement que reçut Béatrice, outre le caractère général de l'éducation des femmes de la renaissance italienne, les titres des livres achetés pour elle jettent une lumière suffisante. Nous voyons qu'on lui donna dès l'âge de 10 ans le *De Senectute* de Cicéron, écrit sur parchemin. ([2]) A cette époque le livre imprimé était encore une chose rare; Béatrice ne reçut le premier qu'à l'âge de 16 ans; les manuscrits sont faits pour la plupart par les copistes du roi employés à ce travail ([3]), et si l'on considère qu'ils servaient de manuels, on trouvera

fol. 333. Vol. 56, fol. 246, 340. Vol. 63, fol. 198. Vol. 66, fol. 158, 335, etc.) Il est certain que ce n'est pas le même que Antonaccio da Sessa, que les *Cedole* mentionnent toujours ainsi, — sans jamais lui donner le titre d'abbé — comme étant le précepteur du prince François.

([1]) Nous lisons à la page 326. du III[e] volume *(Estratti di Schede Notarili)* de l'œuvre de Filangieri, intitulée *Monumenti per la Storia*, etc. que le provincial dudit ordre, en 1471, fut «P. M. Nicola Antonio de Arcellis»; en tenant compte des variations continues de l'orthographe des noms propres dans les actes du XV[e] siècle, nous pensons qu'il s'agit ici d'Antonio de Sarcellis, c'est-à-dire du gouverneur de Béatrice.

([2]) *Cedola d. Tes. Arag.* Vol. 45. fol. 390.

([3]) Nous voyons plusieurs fois le nom de Joan Marcho Lombardo, de même que celui de Sabatino de Nola; celui-ci

qu'ils sont assez chers[1], de même que les cahiers d'études en parchemin de la petite princesse [2]. Cicéron a eu une part très large dans les études de Béatrice ; à côté du *De Senectute*, nous voyons *De Officiis* et *Epistolarum liber* parmi les livres achetés pour elle ; nous y trouvons naturellement Virgile, qui eut un très grand rôle dans toute la Renaissance italienne en général et à Naples en particulier. L'enseignement comprenait donc spécialement les humanités et reposait surtout sur les œuvres des classiques latins ; il était donc conforme aux principes sur l'éducation des femmes que la Renaissance italienne appliquait à l'éducation des filles de familles distinguées ; d'après ces principes, il fallait élever les femmes — pour ce qui concerne la culture intellectuelle — au niveau de leurs maris, de sorte que nous ne devons pas nous étonner qu'elles aient été quelquefois plus avancées dans la connaissance des classiques anciens et dans la stylistique latine que les hommes de leurs temps, car ceux-ci étaient éloignés plus tôt de leurs livres par les nécessités de l'éducation militaire. [3] Causer avec esprit tout en montrant une connaissance aussi complète que possible des auteurs classiques, voilà ce qu'on regardait comme

était, sans aucun doute, le mari de la nourrice de Béatrice, qui vint plus tard en Hongrie (*Cedole* vol. 50, fol. 231 et vol. 56, fol. 95.)

(1) Leur prix varie entre 3 et 20 ducats (cf. *Cedole*, loc. cit.)

(2) Leur prix est de 1 ducat 10 grains (*Cedole* vol. 53, fol. 186 et vol. 55, fol. 138.

(3) Baldassare Castiglione : *Il libro del Cortegiano,* Milano, 1803. II. p. 17. — I. Burckhardt, op. cit. IIe vol. pp. 122—127.

l'idéal de la culture féminine, idéal auquel répondait Béatrice — comme nous le verrons — d'après le témoignage de ses contemporains. On citait surtout avec louange les femmes qui étaient capables de prononcer à l'occasion un discours en latin classique; ainsi l'on note qu'Ippolita Sforza, belle-sœur de Béatrice, à l'occasion du congrès de Mantoue, adressa — à l'âge de 14 ans — un beau discours latin au pape Pie II; un cardinal présent remarqua, à propos de ce discours, qu' «une déesse même n'aurait pu mieux parler». (¹) A Florence, au temps de Laurent, beaucoup de femmes étaient connues comme auteurs de bons poèmes latins et grecs. Nous savons que Béatrice brilla plus tard en Hongrie, parce qu'elle causait couramment en latin et faisait des citations latines (²); pour elle, la connaissance de la langue latine, qu'elle devait à ses études de jeune fille, prit une importance pratique de premier ordre, parce qu'elle vint comme reine

(¹) Pastor op. cit. IIe vol. p. 43.

(²) Galeotti Martii narniensis: *De egregie, sapienter, jocose dictis ac factis S. Regis Mathiae,* ad incl. Ducem Joannem ej. filium (J. G. Schwandtner: *Scriptores Rerum hungaricarum,* Vindob. 1766. Pars II, et plusieurs éditions hongroises) Cap. XXV. Bonfin *(Symposion Trimeron* p. 11.) dit de Béatrice: «Danubium barbara verba redolentem latine loqui coegisti». *Peter Eschenloer's Geschichten der Stadt Breslau od. Denkwürdigkeiten seiner Zeit,* Breslau 1828, IIe vol. p. 342.; «Sie ist wol gelä t und in Latein sehr gespräche und behende». Dubravius (*Historia Bohemica,* Frankfurt 1687, p. 805) met en relief «sermonis Latini elegantia» de Béatrice. Jacob Fugger: *Spiegel der Ehren des Erzhauses Österreich,* Nürnberg, 1668, p. 831. Gerardus de Roo: *Annales Rerum belli domique ab Austriacis Habspurgicae gentis Princ. gestorum,* Veniponti, 1592. p. 310.

4*

dans un pays où, tant qu'elle n'eut pas appris le hongrois, elle ne put guère converser qu'en latin même avec son mari.

Béatrice a donc pu lire Virgile, dont Naples gardait le tombeau légendaire et, en le lisant, son imagination juvénile a peuplé des figures les plus merveilleuses et les plus sympathiques de la mythologie, la *dulcissima Partenope*, ce monde qui s'étendait devant ses yeux, égayés par tous les charmes de la nature. A Castel Nuovo, quoique ce château soit dépourvu d'agréments et ressemble à une caserne, nous retrouvons encore — du côté de la mer — les baies des balcons, d'où l'on a une vue enchanteresse sur le Vésuve qui se dresse en face, sur les contours effacés de la péninsule de Sorrente, du Pausilippe, de Capri et sur la mer azurée où courent des voiles blanches ; c'est ici que Béatrice a fait ses rêves de jeunesse. Le beau Vésuve était alors une montagne très calme, car ces années-là font partie de la période de cinq siècles pendant laquelle le volcan s'est reposé ; les Napolitains ne connaissaient les ravages qu'il a causés autrefois que par les récits de Sénèque et de Pline, puisque les ruines de Pompéi et d'Herculanum n'avaient pas encore été découvertes ; cependant des tremblements de terre fréquents troublèrent en ce temps-là ce paradis terrestre.

Une des nouveautés intellectuelles de la Renaissance italienne, c'est le sens de la nature, le réveil du sentiment des beautés naturelles, que nous observons déjà chez Pétrarque et chez Aeneas Sylvius, même chez saint François d'Assise. La littérature antique a influé aussi sur ce renouvellement ; c'est ce que montrent les écrits de

Pontano qui, en décrivant Naples et ses environs, insiste sur les lieux que les anciens préférèrent et nommèrent dans leurs mythes, comme si le charme s'en trouvait augmenté par le fait que Lucullus, Cicéron, Pline et Virgile s'y étaient déjà plu (1). Pontano, comme Sannazar, ne peut chanter les beautés de Naples, de Sorrente, de Baïes, de Cumes et de Salerne que dans la langue et sur le ton des bucoliques et des églogues romaines. Et ce sens ne se manifestait pas seulement dans la littérature, mais dans la vie. La maison d'Aragon s'entend particulièrement à rendre l'habitation et la vie plus agréables par la jouissance de la nature. Ferdinand entretient de magnifiques jardins dans le voisinage de Castel Nuovo et sur la partie de la côte occupée aujourd'hui par le palais et les jardins royaux ; il séjourne assez souvent à Pouzzoles, prend des bains à Bagnolo ; parmi les lieux où il séjourne, Casale di Principe, Casale di Arnone, Nola, Calvi, Teano, Aversa se trouvent dans les luxuriantes forêts des environs de Naples, de la «Campagna felice» ; Astroni et probablement Tripergole — disparu depuis — étaient situés dans les Champs Phlégréens de la fable, (2) dans un cratère éteint au milieu des montagnes boisées qui dominent Pouzzoles ; Castel di Sangro est situé au sein des Abruzzes ; Venafro dans la vallée romantique du Volturne. Le jeune Alphonse est encore plus raffiné dans l'art de jouir de la nature et de ce qui

(1) Pontanus : *Historiae Neapolitanae* etc. pp. 147—148.
(2) Nicola del Pezzo : *Siti reali, i campi flegrei e gli Astroni* Nap. Nobil. VI. pp. 119 et 149.

l'entoure ; lorsqu'il est encore duc de Calabre, il construit des palais l'un après l'autre et les agrandit, il dessine et plante des jardins de myrtes et de citronniers, avec des sources et des bains, des pistes réservées aux cavaliers et aux voitures ; il change suivant son humeur le lieu de son repas, il mange souvent en plein air avec sa famille et sa cour, sur l'herbe, près de l'eau murmurante, tandis qu'une conversation animée relève et fait prolonger ce repas champêtre. (1) Toutes ces circonstances ont pu développer en Béatrice des goûts qui se rencontrèrent heureusement avec ceux de Mathias, et qui nous expliqueront ainsi les nombreuses créations monumentales admirées de tout le monde que le couple royal fit en Hongrie.

Béatrice put voir souvent dans ses années de jeunesse, du haut des larges escaliers ou du balcon de la salle des fêtes, son père ou son frère passer leurs soldats en revue ; elle vit l'étincellement des cuirasses et des hallebardes, entendit le bruit du défilé et de la formation des rangs, et l'appel des clairons. Car il ne se passa guère d'année qui ne retentit du bruit des armes. Tantôt c'est à cause de l'île voisine d'Ischia qu'il y avait des escarmouches sur mer, contre les Torella, (2) tantôt il fallait aider le pape à anéantir la puissance des Aguillara, qui étaient aussi des ennemis de Naples ; tantôt il fallait revendiquer du pape la possession du

(1) Leostello : *Effemeridi* etc. pp. 173, 241, 259, 289, 323, 326, 343, 347. Summonte, op. cit. IIIe vol. p. 502. Alfred v. Reumont : *Die Carafa von Maddaloni*, II. p. 33.

(2) Passero op. cit. p. 28, Notar Giacomo op. cit. p. 112.

duché de Sora, [1] soutenir les Malatesta contre la puissance pontificale avec l'aide de Venise, de Milan et de Florence, jusqu'à ce qu'enfin des luttes plus sérieuses que celles-ci nécessitèrent la coopération armée du royaume de Naples, que menaçait de plus en plus l'extension de la puissance du Croissant.

Les rapports du roi Ferdinand avec le pape Paul II — successeur de Pie II — restaient toujours hostiles; quoiqu'ils ne se fussent jamais déclaré une guerre ouverte, le pape voyait cependant la main du roi de Naples dans toutes les attaques dirigées contre lui, et il donnait libre cours à son exaspération. [2] Un changement ne se produisit de ce côté que par la nécessité urgente de se défendre contre les Turcs, et encore par suite du changement qui survint sur le trône pontifical.

Pendant l'été de l'année 1470, la nouvelle se répandit que les troupes de Mahomet II avaient occupé par trahison Négroponte, la plus grande île de l'Archipel grec, l'ancienne Eubée, défendue alors par les Vénitiens. C'était un succès éclatant pour l'expansion de l'empire ottoman, et un danger très sérieux pour l'Europe chrétienne.

Depuis l'occupation de Byzance, la peur des Turcs hantait comme un cauchemar l'Europe centrale et méridionale, et surtout l'Italie. La péninsule Apennine étant exposée à toutes les agres-

(1) Pastor op. cit. pp. 366, 372, Muratori, *Annali* pp. 72—73, 87.

(2) Notar Giacomo op. cit. pp. 115—117., 122. Pastor vol. cit. pp. 297., 303., 373., 380—381.

sions venant du côté de la mer, on y sentait le danger plus menaçant et plus imminent qu'ailleurs, d'autant plus que les Vénitiens et les Génois — qui fréquentaient le Levant — y avaient des intérêts plus considérables que toute autre ville et étaient les mieux renseignés sur les événements de ce pays ; les réfugiés de Byzance qui envahirent la Péninsule racontaient des détails d'autant plus épouvantables qu'ils voulaient inspirer plus de compassion sur les traitements affreux auxquels les chrétiens pouvaient s'attendre de la part des Turcs, gens sauvages, fanatiques et impitoyables. Il est donc très compréhensible que, sous l'impression de ces nouvelles alarmantes, les puissances italiennes aient vite oublié leurs querelles et qu'elles se soient toutes montrées prêtes à s'allier pour la défense commune.

Mais le pape Paul II ne put voir cet accord se traduire par des faits ; il mourut subitement pendant l'été de 1471, quoiqu'il fût en pleine force, et ce fut le cardinal Francesco della Rovere qui occupa le trône pontifical sous le nom de Sixte IV. Il était général de l'ordre de Saint-François et personne n'aurait pensé que son pontificat serait pour l'Italie une époque de guerres incessantes. Les expériences faites par son prédécesseur et les nécessités de la guerre contre les Turcs le rendirent très prévenant pour le roi de Naples. Celui-ci, se voyant délivré d'un autre de ses ennemis par la mort prématurée de Jean d'Anjou, promit complaisamment tout ce qu'on exigeait de lui au nom de la défense de la chrétienté, et il permit en outre à une de ses filles naturelles d'épouser le neveu du pape, Léonard della Rovere, préfet de Rome.

En échange, le pape renonça jusqu'à la fin de la vie de Ferdinand à la somme que celui-ci devait payer en signe de vassalité, et il se contenta d'un cheval blanc, offert pour symboliser la reconnaissance du droit. (1) Pour obliger plus encore le roi, il donna même au fils de Ferdinand, âgé de 15 ans, Jean d'Aragon, qui devint plus tard archevêque d'Esztergom (en Hongrie), et qui était déjà protonotaire pontifical, l'abbaye du Mont-Cassin et, un an plus tard, l'archevêché de Salerne. (2)

Donc, tout étant arrangé, les alliés partirent en guerre contre les Turcs : Naples avait équipé 24 vaisseaux, les autres étaient fournis par Venise et par le pape. La flotte italienne partit pour Rhodes et occupa le port de Satalia, mais les dissensions sans cesse renaissantes entre Venise et Naples paralysèrent son action.

La souche vivace de la maison royale porta de nouvelles branches pendant ces années-là : l'héritier présomptif eut une fille en 1470, et un second fils en 1472 ; la fille reçut au baptême le nom d'Isabelle, et plus tard devint l'épouse infortunée de Jean Galéas, duc légitime de Milan.

Mais les préparatifs d'un événement, qui intéresse Béatrice de plus près, avaient été commencés en même temps : le mariage de son unique sœur Éléonore avec le duc de Ferrare était en train de s'accomplir.

(1) Muratori, *Annali*, op. cit. p. 107. Gregorovius: *Geschichte der St. Rom.* t. VII. p. 232.

(2) Pastor vol. cit. p. 412. Caputo op. cit. pp. 66—67.

III.

Les relations entre la maison d'Aragon et les Este, qui régnaient sur Modène et Ferrare, remontent au temps d'Alphonse IV, qui avait marié une de ses filles naturelles, Marie, avec Leonello d'Este, fils naturel de Niccolo III ; ce mariage resta stérile. Leonello et son frère, Bosso — lui aussi fils naturel — qui était son successeur au trône, d'après le désir de leur père, mais aussi par le droit du plus fort, précédèrent dans l'héritage paternel Hercule, fils aîné et légitime de leur père commun. Hercule ne put monter sur le trône qu'après la mort de Bosso, en 1471, à l'âge de 40 ans. (1)

Hercule était lui-même un personnage très connu à Naples. Il y avait été envoyé dès 1444 pour y faire son éducation, pour ainsi dire, à la cour splendide d'Alphonse Ier. Il fut donc élevé presque avec Ferdinand, bien que ce dernier fût son aîné de quelques années, et eut ainsi l'occasion de faire la connaissance de sa future épouse. A Naples, on aimait Hercule, et on l'estimait pour le courage chevaleresque qu'il avait montré dans son duel — causé par une affaire d'amour — avec Galéas Pandone, comte de Venafro ; son attitude chevaleresque lui valut le titre très honorable de «chevalier sans peur», et il fut chanté

(1) Vecchioni: *Notizie* etc. pp. 24—27. Muratori: *Annali* vol. cit. p. 102. Foucard: *Fonti di Storia Napoletana nell' Archivio di Stato di Modena* (Arch. Stor. p. l. Prov. Napol. II.) pp. 5—6.

par Bojardo comme un héros. (1) Nous avons vu qu'en dépit de ces antécédents, Ferdinand avait eu tort de mettre une grande confiance en Hercule ; celui-ci, par dépit peut-être, ou parce qu'il croyait la cause du roi perdue, avait pris parti pour Jean d'Anjou, et peu s'en fallut qu'à la bataille de Sarno il ne fît lui-même prisonnier le roi pressé par l'ennemi. Mais Ferdinand pardonnait volontiers quand il y allait de son intérêt. Hercule alla se battre ailleurs après la répression de la révolte napolitaine, et quand il fut devenu, en 1471, prince régnant, Ferdinand chercha, probablement de lui-même, l'occasion de se réconcilier avec lui en promettant la main de sa fille aînée à son ancien compagnon d'armes, devenu plus tard son ennemi, qui occupait l'un des trônes les plus puissants de l'Italie.

Éléonore, dont le mariage avec Maria Sforza (2) fut annulé — probablement avec la permission du pape — était restée bien longtemps fille en égard aux coutumes d'alors et surtout à celles d'Italie ; elle avait 23 ans, quand on célébra, en 1473, avec un éclat extraordinaire, — que nous pourrons même qualifier d'excessif, — ses noces qui purent donner à Béatrice un avant-goût de son futur mariage.

Le 16 mai, Sigismond d'Este, neveu et représentant du prince Hercule, arriva à Naples, avec une nombreuse et brillante suite, dans laquelle se trouvaient Albert

(1) Luigi Olivi : *Delle Nozze di Ercole I d'Este con Eleonora d'Aragona* (Modena, 1887.) pp. 22—23.

(2) Maria Sforza était encore vivant lors du mariage d'Éléonore et possédait le duché de Bari ; il mourut en 1479. (*Arch. Stor. Nap.* XXVI. p. 103. dans le compte-rendu du livre de Lod. Pepe.) Litta, op. cit. cahier XV. table V.



d'Este, frère naturel du prince, l'ambassadeur Ugoletto Facino, Lodovico Carbo, Tito di Strozza, écrivains ; et Matteo Maria, chevalier Bojardo, poète de l'*Orlando Innamorato*, précurseur de l'Arioste, ainsi que plusieurs célèbres musiciens italiens et allemands. Après la réception au château royal, toute cette splendide société monta à cheval, y compris les dames, dont le nombre dépassait cinquante, et sortirent sur la Piazza dell' Incoronata qui s'étendait devant le Castello (1) ; on dit qu'il y avait place sur la Piazza pour 20.000 spectateurs, de sorte qu'une très grande foule pouvait se complaire aux solennités publiques des noces. Ici, les notes contemporaines parlent aussi de Béatrice : elle était assise à la droite du roi avec Éléonore et Ippolita, duchesse de Calabre, dans une loge élevée et ornée d'un Hercule pour rappeler le nom du fiancé ; Béatrice prit probablement aussi part à la danse, accompagnée par les flûtes, et qui fut comme l'ouverture de la fête. Vint ensuite la bénédiction ecclésiastique de la fiancée, puis la publication des actes matrimoniaux et la remise des cadeaux de noces par le représentant du fiancé et la députation de Ferrare. Le lendemain eut lieu le tournoi, puis un festin chez le duc de Calabre en l'honneur des hôtes. Les fêtes durèrent dix jours et finirent par les adieux touchants de la jeune princesse qui allait se séparer de sa famille. (2)

Ce qui contribua à rendre ce mariage fameux, ce furent les réceptions solennelles que trouva

(1) Elle devait correspondre à peu près à la «Piazza del Municipio» actuelle, mais devait avoir une plus grande surface ; elle pouvait s'étendre dans la direction nord-est jusqu'à la petite église Maria Coronata, qui existe encore.
(2) Olivi, op. cit. 13, 17—22 ; voir Tumulillis, loc. cit.

le cortège nuptial dans sa marche à travers Rome, Sienne et Florence, pour se rendre à Ferrare. La politique y fut sans doute pour quelque chose, le Pape Sixte IV ayant voulu profiter de l'occasion pour manifester ses bons rapports avec le roi de Naples, son allié et ami ; mais les fêtes dont furent témoins les habitants de la Ville Éternelle et le monde civilisé tout entier, caractérisent bien celui qui les organisa, le cardinal Pietro Riario, neveu du pontife, célèbre pour ses prodigalités et ses débauches et qui fut, au cours de sa brève existence, le conseiller politique tout-puissant de la cour romaine. Corio et Infessera, et Éléonore elle-même, dans une de ses lettres, nous ont laissé des descriptions du faste avec lequel le favori du pape accueillit ses invités et tout particulièrement la fille du roi de Naples ; on nous parle du palais en bois doré avec lequel il agrandit à cette occasion et à leur intention son hôtel de la Piazza dei Santi Apostoli, et qu'il orna des tapis les plus précieux du trésor pontifical, de tentures de velours et de soie, de figures vivantes dorées, de fontaines et de jets d'eaux, de meubles rares et de vaisselle d'or et d'argent. On nous a décrit le festin qui dura six heures ; les valets étaient tous en livrée de soie et chaque rôti, jusqu'au sanglier, fut servi en entier sur la table ; d'une pyramide, apportée sur un plat, sortit un homme qui vint souhaiter la bienvenue aux invités ; du haut de tours et de vaisseaux mobiles tout en sucre, on distribuait à pleines mains les mets les plus fins à la populace qui poussait des cris d'allégresse, cependant que, pour distraire les invités, les plus fameux acteurs de toute l'Italie jouaient à tour de rôle des scènes mythologiques et des mystères empruntés aux Saintes Écritures.

Nous sommes autorisés à croire que cette hospitalité excessive, qui étonna les contemporains les plus sérieux, fit sur la cour de Naples, et surtout sur Béatrice, une impression très vive, d'autant plus que Bonfin, dans son *Histoire de Hongrie*, mentionne le séjour à Rome de la duchesse de Ferrare. (1)

Éléonore envoya à ses parents des nouvelles détaillées de son voyage de Naples à Ferrare, qui dura un mois et neuf jours (2), et surtout des fêtes organisées à Florence en son honneur (3) ; elle mentionnait aussi le nom de Béatrice, et elle ne tarda pas à les renseigner sur la réception si enthousiaste qui lui fut faite dans le pays et dans la capitale de son époux : dans chaque village, on fêta par des bals les noces royales et à Ferrare même, des cortèges, des divertissements, des tournois, des jeux d'armes et des festins se succédèrent. (4)

Béatrice avait alors seize ans et c'est probablement cette circonstance qui lui valut de recevoir, vers l'époque du mariage de sa sœur, une cour complètement indépendante. Dès les mois d'avril et de juin 1472, des sommes furent attribuées, en commun, sur la caisse royale, à l'achat des trousseaux destinés aux princesses Éléonore et Béatrice ; c'est un indice évident que toutes deux reçurent pour le moins une garde-robe complète en même temps, ce que

(1) Antonii Bonfinii *Historia Pannonica*, sive Hungaricarum rerum *Decades* (Joann. Sambucus, Coloniae Agrippinae, 1690.) Dec. IV. lib. III. p. 419.

(2) Olivi op. cit. p. 31.

(3) Cf. sa lettre chez Corvisieri-Tummulillis p. 203. Reumont, *Lor. d. Medici* I. pp. 344—345.

(4) *Diarium Ferrariense* (Muratori, *Scriptores* vol. XXIV.) pp. 248—249. Muratori : *Antichità Estensi*, p. 233.

justifiaient les pourparlers sérieux qui avaient été engagés de divers côtés pour le mariage de Béatrice.

L'un des prétendants était le jeune Philibert, souverain de la Savoie, principauté montagneuse qui s'étendait du lac de Genève au cours supérieur du Pô ; Philibert venait précisément d'être couronné — à l'âge de sept ans — après la mort de son père Amédée VIII. La direction effective des affaires de cette province, qui avait été agrandie peu auparavant et élevée au rang de duché par Amédée VII, fut confiée à la reine-mère Yolande, fille de Charles VII, roi de France et sœur de Louis XI, qui régnait à cette époque. En dépit de la différence d'âge assez considérable des deux prétendus, les négociations en étaient arrivées à ce point, en 1473, qu'il était déjà question de la somme que l'on donnerait en dot à Béatrice, tant à la cour du roi de France qu'à celle du duc de Ferrare, bien que les avis fussent partagés à ce sujet.(1)

Tout à coup, et sans qu'on s'y attendît, le roi de France, oncle du jeune duc de Savoie, se mit en travers du projet, désirant obtenir pour son propre fils, qui venait de naître, la main de Béatrice. Louis écrivait le 19 juin 1473, du château d'Amboise, à son allié Laurent de Médicis, seigneur de Florence, une

(1) Il n'est resté, à notre connaissance, que deux preuves écrites de ce projet de mariage, l'une est la lettre de Louis XI dont nous allons parler en détail, et la réponse qui y fut faite, publiée par Abel Desjardins parmi les documents rassemblés par Giuseppe Canestrini (*Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, Paris, 1859. vol. I. pages 161 et suivantes) ; l'autre se trouve dans l'ouvrage cité de Luigi Olivi. (*Delle Nozze di Ercole I, d' Este con Eleonore d' Aragona*, pages 11, 12 et 13.)

lettre dans laquelle, après l'avoir assuré de son entière amitié, il lui annonçait en toute confiance qu'il avait reçu des informations touchant le projet d'union entre la fille [1] du roi de Naples et le duc de Savoie, sans que toutefois rien de définitif eût été arrêté. Il en était arrivé, après de mûres réflexions, à la conviction qu'une union matrimoniale entre les deux familles servirait beaucoup mieux ses propres intérêts, non moins que ceux du roi de Naples, et qu'il serait à souhaiter que le dauphin, son fils, épousât la jeune princesse. Il désirait que Laurent fît part de ce projet à Ferdinand, tout en sondant son opinion et ses desseins et en se renseignant, si possible, sur l'importance de la dot qu'il destinait à sa fille, quoique personnellement il tînt plutôt à s'assurer l'amitié et l'alliance durable du roi de Naples qu'à obtenir une forte dot. Cette amitié et cette alliance, en même temps qu'elles assureraient une protection à Ferdinand contre les Anjou dont lui-même, Louis, connaissait bien la perfidie, rendraient le roi de France plus fort en regard de ses adversaires et particulièrement du roi d'Aragon; les amis et ennemis de l'un deviendraient également ceux de l'autre. Il priait Laurent d'intervenir dans cette affaire et de lui faire connaître le résultat de ses démarches,

[1] La lettre citée plus haut parle de la «filia primogenita» du roi de Naples ; c'est une erreur à laquelle les éditeurs se sont laissé prendre, en ajoutant dans une note : «La fille aînée de Ferdinand, Béatrice, mariée à Mathias Corvin». La meilleure preuve que Louis XI ne songeait qu'à Béatrice, c'est que la véritable «filia primogenita», Éléonore, était depuis un mois la femme d'Ercole d'Este et qu'il est question, dans la lettre, de rompre le mariage projeté avec la maison ducale de Savoie.

afin de pouvoir de son côté, selon la tournure que prendraient les choses, envoyer des ambassadeurs avec mission de poursuivre les négociations ; il demandait cependant qu'ordre fût donné aux délégués florentins de n'avoir à parler de cette affaire à d'autre qu'à lui-même et de n'en rien trahir à qui que ce fût, pas même aux plus proches parents du roi.

Le premier-né du roi de France, qu'il voulait ainsi marier à Béatrice, était, comme on sait, Charles, prince héritier, âgé de trois ans seulement, de treize ans plus jeune par conséquent que Béatrice. C'est le même prince qui, devenu plus tard roi sous le nom de Charles VIII, devait, lors de sa campagne d'Italie, porter un coup mortel à la dynastie des Aragon. Louis XI montra bien, en faisant cette proposition, qu'il connaissait les points vulnérables du roi de Naples ; il n'ignorait pas que les Anjou, appuyés à l'occasion par la France, n'étaient pas sans lui inspirer des craintes, et il savait aussi que Ferdinand en voulait encore à son oncle, le roi d'Aragon, de n'avoir pas reconnu la légitimité de ses droits au trône de Naples.

La différence d'âge, plus grande encore que pour le mariage projeté avec le prince de Savoie, ne fut pas le motif déterminant de la conduite de Ferdinand ; bien plus, ce fait n'eut aucune influence marquée sur la réponse que nous savons et qu'il adressa, le 9 août, à Laurent de Médicis. (1) Il importait à ce roi, dont la politique a un caractère si profondément cynique, de jouer cette fois l'honneur et les sentiments chevaleresques. Sa réponse à l'offre qui lui a été faite, est

(1) Cf. Desjardins-Canestrini, *op. cit.* pp. 163—165.



polie, bien qu'elle exprime un refus net ; il apprécie, dit-il, le mérite des arguments donnés par Laurent en faveur d'une union avec la maison du puissant roi de France, mais les conditions mises à cette offre l'atteindraient dans son honneur; il lui faudrait, pour entrer dans les liens avantageux de parenté qu'on lui propose, rompre des alliances, ce que son honneur lui interdisait. Il mourrait plutôt que de manquer à la fidélité qu'il doit à son oncle, le roi d'Aragon : il serait préférable que Louis se liât d'amitié avec ce souverain. Le roi peut en agir avec les Anjou comme ils le méritent, mais Charles le Téméraire, duc de Bourgogne — avec qui Louis est en lutte acharnée — est l'allié, l'ami de Ferdinand, et il lui est impossible de rompre ces liens ; le roi de France ferait bien de se réconcilier avec lui, s'il désire l'alliance de Naples. Fidélité et honneur, voilà ce qui le guide avant tout dans sa conduite ; ces vertus priment à ses yeux tous les autres avantages, et il est prêt à leur sacrifier ses États et son existence. Que Louis cesse les hostilités contre le roi d'Espagne et le duc de Bourgogne, qu'il tourne ses armes contre les Turcs infidèles, et non seulement Ferdinand recherchera sa parenté et son alliance, mais il sera tout à son service. Après avoir ajouté qu'il accepterait de grand cœur la demande en mariage à des conditions plus honorables, il termine en remerciant Laurent de ses bons services et en l'assurant de son affection et de son dévoûment.

Ne doit-on pas rechercher, parmi les raisons cachées de ce refus, une preuve de considération pour un autre prétendant, le roi de Hongrie, avec qui des pourparlers avaient déjà été engagés en vue du mariage, ainsi que nous le verrons plus

loin ? Question difficile à résoudre. On a d'ailleurs des preuves que, en dépit de ce refus, les négociations au sujet de cette union se poursuivirent secrètement entre Louis et Ferdinand ; (1) l'affaire n'eut toutefois pas de suite, comme on sait, et l'on est autorisé à croire que ces deux grands maîtres simulateurs se jouèrent l'un l'autre à qui mieux mieux, en mettant mutuellement à l'épreuve leur crédulité, et que ce fut Béatrice qui fit les frais de ce jeu.

Peu après, le projet de mariage avec la maison de Savoie fut rompu également ; en raison des événements survenus entre-temps, il n'y allait plus de l'intérêt de Ferdinand d'attendre, pour établir sa seconde fille, que le duc de Savoie fût en âge de se marier. (2)

Après le départ d'Éléonore, la cour de Béatrice fut organisée provisoirement à Naples, pendant l'été de 1473, comme celle d'une jeune princesse. A dater de ce moment, les frais de cette cour figurent comme une rubrique constante dans les Cedole di Tesoreria : «la spesa della casa della ill. Donna Beatrice». (3) On y voit encore des ordres de payement continuels pour l'approvisionnement de la maison : pour acheter un buffet, des cuvettes, des chandeliers à branches, des services de table, des bahuts, de la literie, des ornements pour les

(1) Cf. François Delaborde : *L'expédition de Charles VIII en Italie.* Paris 1888. p. 97.

(2) Le prince devait mourir en 1482, à l'âge de 17 ans.

(3) La première fois le 6 juin. 1473. (*Cedole*, vol. LXIII. fol. 148.)



chapelles, des harnachements pour les chevaux et des selles, des ustensiles de cuisine, et en outre nous rencontrons souvent des donations spéciales de vêtements et de parures. Les dépenses annuelles de la maison de Béatrice furent fixées à 1000 ducats; (1) cette somme ne paraît pas considérable, mais les sommes ordonnancées, spécialement pour les objets d'habillement et de toilette, dépassaient toujours ce crédit; et les appointements de son énorme personnel figurent aussi à part. Nous savons par des détails de comptes de l'année 1474, quel personnel considérable elle avait à sa disposition: son intendant de la cour était Lucido di Sangro, son précepteur Antonio de Sarcellis; son médecin messer Christofano Dartaldo, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Naples, son secrétaire-comptable Bartolommeo Loret; (2) elle a un cuisinier en chef, un homme pour les achats, un sommelier, un maître d'hôtel, un maître de chambre, (3) un maître boulanger, un portier, un cuisinier, un maître d'écuries, un aide-cuisinier, un échanson, deux blanchisseuses, un muletier, et encore une foule de domestiques dont les services ne sont pas désignés. (4) Nous ignorons le nombre de ses dames d'honneur, nous savons seulement qu'on a commandé des selles pour

(1) *Cedole d. T. Ar.* Vol. LXIII. fol. 329.

(2) La famille Loret figure déjà parmi les hommes de la cour d'Alphonse Ier, v. Filangieri op. cit. VI. p. 72.

(3) «Maestro di sala», une sorte de premier valet de chambre.

(4) Tous mentionnés par leurs noms dans le vol. LXVI. de *Cedole*, fol. 165.

elles, (1) que les chevaux de la princesse ont consommé, au cours de l'année 1474, 573 tomoles d'avoine. (2)

Quoique ne manquant de rien, Béatrice a des dettes à l'âge de 17 ans; le trésor de la cour doit payer à plusieurs reprises d'assez grosses sommes pour amortir les dettes, voire les «anciennes dettes» de la princesse; la somme qu'on emploie à cet effet, se monte à 2128 ducats par an, elle est donc le double de sa pension annuelle. (3) Il est évident par là que Béatrice ne savait pas manier l'argent, et qu'elle s'était trop tôt habituée à dépenser à la légère, et même à s'endetter, comme nous le verrons plus tard; on peut d'ailleurs supposer qu'en la rendant si tôt indépendante, on donna à plusieurs l'occasion d'abuser de son inexpérience et peut-être même de son bon cœur.

La prodigalité était du reste chez elle un défaut héréditaire: son grand-père, Alphonse, avait besoin, dit-on, de 1000 ducats par jour et à Naples, hors de Naples de 1500; son père, Ferdinand, était prodigue surtout pour ses écuries et aimait à faire des cadeaux de chevaux; on dit qu'il en donna 300 d'un coup à un de ses amis (4) et qu'il dépensait

(1) *Cedole* Vol. LXIII. fol. 321.

(2) Une tomole contient un peu plus de 50 litres. Cf. *Cedole*, vol. LXV, où il s'agit des fournitures de céréales et d'autres produits de la terre, num. 266—306.

(3) Ibid. vol. LXVI. fol. 239., 322., 392., 431., 515., 537., 550.

(4) Nunziante, op. cit. Arch. Stor. XVII. p. 300. Bast. Biancardi op. cit. p. 358. Les fréquents dons de chevaux de Ferdinand sont relatés dans des lettres du *Codice*



pour l'entretien de ses chevaux 7500 pièces d'or par an. (1) Son frère, Alphonse, aimait aussi beaucoup le luxe, et était fort endetté. (2) L'exemple de la princesse Ippolita, femme du prince héritier, montre que faire des dettes n'était pas chose inaccoutumée parmi les femmes à la cour napolitaine; en 1474, elle emprunta à Laurent de Médicis 2000 ducats sur sa «parole d'honneur de femme», en promettant de les rembourser ponctuellement et offrant des bijoux en gage. (3)

D'ailleurs le luxe dont Béatrice fut l'esclave dès sa jeunesse, tenait en grande partie aux mœurs et coutumes de la cour royale de Naples, connue pour être la plus fastueuse de toute d'Europe: cette cour manifestait ainsi son goût pour la gloriole et la joie de vivre, qui caractérisent si bien la Renaissance italienne, son amour des belles formes et des belles couleurs dans les objets qui l'entouraient, et ses aspirations à ce qu'il y avait d'artistique et de raffiné en toute chose. A Naples, la noblesse avait un goût marqué pour la somptuosité du costume et de l'ameublement; on exigeait donc le même luxe de la plus haute classe; l'industrie de la soie, par exemple — très développée — permettait à presque tout le monde

Aragonese; Laurent de Médicis parut aussi monté sur un cheval qu'il avait reçu en cadeau de lui, dans une fête florentine en 1467. Paul Müller Walde: *Leonardo da Vinci*, p. 57.

(1) Passero, op. cit., supplément p. 340.

(2) Cf. Tom. Persico: *Diom. Carafa*, pp. 92—94.

(3) «A fede de la leale Madama», Reumont, *Lor. d. Med.* I. p. 310.

de s'habiller de soie ; (1) on ne pouvait donc se faire remarquer que par des étoffes précieuses de peluche ou de brocart, par des parures coûteuses ou d'autres ornements. C'est à Naples que les contemporains se plaignaient surtout des changements trop fréquents de la mode, et des infiltrations des modes étrangères, spécialement des modes françaises et espagnoles, ces dernières venues avec les Aragon. (2) Si nous considérons qu'au XVe siècle, et même plus tard, c'était une habitude générale de léguer de génération en génération des vêtements faits d'étoffes précieuses ou richement ornés, exactement comme on faisait pour les parures, (3) nous sommes surpris de la mention très fréquente de nouveaux vêtements — pour la plupart très richement ornés — dans le livre de comptes de la maison royale de Naples, sous la rubrique des dépenses pour Éléonore ou pour Béatrice.

Ici encore nous voyons s'infiltrer les modes étrangères, spécialement la française ; nous rencontrons souvent, lorsqu'il s'agit de l'étoffe ou de la coupe des costumes, des renvois à l'origine ou à la manière française. (4) Enfin, l'une des causes

(1) G. Weber : *Allgemeine Weltgeschichte*, Vol. IX. p. 710. Reumont : *Carafa v. Mad.* II. p. 45. Le nom italien «veste d'oro secondo il costume napoletano» d'un vêtement de tissu d'or de femme montre aussi le luxe de l'habillement napolitain.

(2) J. Burckhardt : op. cit. II. p. 98.

(3) Ben. Croce : *Isab. del Balzo*, p. 17.

(4) *Cedole*. Vol. LI. fol. 346. et vol. XLVII, fol. 434. Cf. encore l'œuvre citée de Ben. Croce ; le recueil de données de Riccardo Bevere (*Vestimenti e gioielli in uso nelle*

du luxe de l'habillement résidait alors dans les nombreuses espèces de deuils, — spécialement dans les cours — qui s'étendaient à tout le personnel et au harnachement toujours très riche des chevaux; outre le deuil noir — très grand deuil — on portait dans quelques cas un deuil brun ou bleu foncé, et la nature du deuil influait aussi en partie sur la coupe des vêtements; (1) on peut aisément s'imaginer ce que coûtait à un grand personnage de paraître en deuil avec toute sa «famiglia», c'est-à-dire avec toute sa famille et toute sa domesticité réunies, qui comptait plusieurs centaines de personnes, ce que coûtait le changement des caparaçons, des couvertures et des croupières des chevaux de selle selon les exigences du deuil.

En général, pour conformer son habillement aux circonstances, il fallait faire d'énormes sacrifices d'argent; on faisait souvent faire des costumes spéciaux pour une chasse; car les chasses ont joué un grand rôle et même un rôle important dans la vie des Napolitains et surtout dans celle de la cour napolitaine; nous savons que Béatrice a pris part, dès l'âge de 11 ans, à des chasses de la cour

province Napoletane dal XII. al XVI secolo), à la page 317. vol. XXII. de l'Arch. Stor. Napol. et l'article de Giulio de Montemayor *(Nap. Nobil.* vol. V. p. 21 et 19.) La coupe française se manifestait surtout dans la largeur des manches pendantes et dans des robes si longues, qu'elles s'écartaient au-dessous de la ceinture et laissaient voir la jupe.

(1) Pour le deuil brun, cfr. Pasqu. Villari: *Storia di Savonarola* I. p. 382., pour le bleu foncé: *Cedole* vol. XLIV. flo. 179., étoffe foncée comme deuil, ibid. vol. XLVII. fol. 445. Pour les divers deuils de la cour royale de France cf. Paul Lacroix: *Vie militaire et religieuse au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance,* Paris, 1877, pp. 548—554.

organisées à Astroni, avec une amazone couleur de fleur d'amandier.

Summonte trace un tableau très vivant de ces chasses royales d'Astroni, qui se répétèrent souvent ; il en décrit une qui fut organisée par Alphonse Ier en l'honneur de l'empereur d'Allemagne Frédéric III ; dans ce lieu « unique pour sa beauté dans toute l'Italie ». (1)

Astroni est resté jusqu'à nos jours un château de chasse royal ; il est situé au-dessus de Bagnoli et de la Solfatara, à proximité des Champs Phlégréens et de l'ancien lac d'Agnano, dans un cratère éteint, dont les pentes étaient couvertes de forêts riches en sources fraîches et abondantes ; les forêts avaient été complètement transformées en un parc à gibier et gardées avec soin. A l'occasion des chasses, plusieurs milliers de traqueurs cernaient la partie supérieure de la forêt, qui a la forme d'un chaudron, et chassaient toute sorte de gibier vers la plaine (qui avait été primitivement le fond du cratère) ; là, les chasseurs du roi l'attendaient avec leurs meutes, leurs lances et leurs couteaux de chasse, et on tuait le gibier devant les courtisans qui avaient pris place dans les tentes disposées comme des loges autour de la forêt et devant une foule de curieux.

Dans des chasses de ce genre, les femmes d'ordinaire se contentaient d'être spectatrices ; cependant elles aimaient non seulement le sanglant spectacle de la scène finale, mais tout ce qui faisait

(1) Summonte, op. cit. III. p. 132—135. Cf. les articles cités de Nic. del Pezzo *(Nap. Nob.* vol. VI. p. 119 et sq., et p. 151 et sq.



partie de la chasse : aller à cheval, passer des soirées dans la société des hommes en se laissant faire la cour ; elles aimaient les jours de repos des grandes parties de chasse, la vie libre à la campagne ; elles se plaisaient à jouir des heures fraîches de la matinée au grand air, loin de la vie des cités et à se dispenser des accablants devoirs de représentation que la vie de cour impose. (1) C'est pourquoi les femmes de la Renaissance furent partout des imitatrices de Diane, surtout en Italie ; Hercule Strozzi a dédié à Lucrèce Borgia son poème *Sur la Chasse ;* elles étaient élevées dans l'amour de la chasse, et c'est surtout vrai de cette princesse napolitaine dont le grand-père fit frapper une médaille en souvenir de ses aventures cynégétiques, (2) et dont le père était connu comme un des plus intrépides chasseurs de son temps.

Ferdinand faisait de la chasse, que la Renaissance italienne considérait comme le plus élégant des passe-temps, (3) une affaire d'État de premier ordre. Dans les missives les plus importantes qu'il envoie à son ambassadeur à Milan, il aborde aussi la question de ses chasses et lui en raconte le brillant résultat ; il lui demande des nouvelles des chasses de là-bas et le prie de rapporter tout ce qu'il lui raconte sur la chasse à Galeozzo Maria,

(1) R. de Maulde la Clavière : *Les femmes de la Renaissance* (Paris, 1904.) pp. 345—346.

(2) Voir le facsimile et la description de la médaille (qui montre un chasseur tuant un sanglier avec une inscription qui se rapporte à Alphonse Ier comme «venator intrepidus»), dans l'ouvrage d'Alois Heyss : *Les médailles de la Renaissance* (partie : Nic. Pisano).

(3) Castiglione : *Libro del Cortegiano* (I. p. 37.)

duc de Milan (Ferdinand était très lié avec le duc, entre autres raisons, parce que celui-ci s'occupait avec passion de l'élevage des chiens de chasse et avait, comme tel, une grande renommée de chasseur. (1) Sa correspondance avec le duc de Modène traite d'une façon plus détaillée encore de la question des chiens de chasse et des concours de chiens qu'il organise de temps à autre ; ces notes diplomatiques, rédigées en un latin classique et irréprochable, traitent sur un ton si élevé des qualités des chiens de chasse qu'on croirait que les deux souverains vantent l'un à l'autre l'héroïsme de leurs armées. (2)

Le sport favori de Béatrice — comme celui des autres femmes du moyen âge et de la Renaissance qui aimaient la chasse — ne pouvait être, tout naturellement, que la chasse au gibier à plumes au moyen des faucons. Lorsqu'elle fut reine de Hongrie, elle demanda des faucons bien dressés à son beau-frère, le prince Hercule, car elle voulait chasser à l'italienne. (3) Ce genre de chasse, un des plus anciens, puisqu'on le pratiquait déjà, comme en témoignent les bas-reliefs de Khorsabad, à Ninive et à Babylone, — est encore en usage non seulement chez les Arabes, mais dans certaines parties de l'Angleterre et de l'Allemagne ; il était considéré à cette époque comme le divertissement par excellence du monde élégant de Naples : plusieurs tombeaux du XIVe

(1) *Codice Arag.* I. pp. 6—7.
(2) Ibid. pp. 85—86.
(3) *Magyar diplomáciai emlékek Mátyás király korából.* Monumenta Hungarica Historica, Edition de l'Acad, Hongr. 1877. III. p. 378.



et du XVe siècles représentent les morts et leurs parents — hommes et femmes — avec des faucons au poing, et le biographe d'Hippolita Sforza, héritière du trône de Naples, a cru nécessaire de mentionner que la princesse montrait beaucoup de savoir en parlant de faucons. (1) A ce point de vue, Naples avait l'avantage d'être près de la Sicile dont les montagnes fournissaient les meilleurs faucons; c'est de là que Ferdinand faisait venir les siens, et ses fauconniers furent souvent demandés par le duc de Milan et par Laurent de Médicis. (2) Ferdinand — à l'occasion de sa visite à Rome en 1475 — y emporta tant de faucons que toutes les espèces de hiboux furent détruites dans cette ville, dit-on, pour quelque temps. (3) La chasse au moyen des faucons — dont on peut regarder le dressage comme la plus barbare des tortures infligées aux animaux — est un des divertissements les plus agréables à l'œil et les plus pittoresques, surtout lorsque des femmes y prennent part. Elle prouve que l'on est solide à cheval, et exige une ferme tenue et en même temps gracieuse; elle était si appréciée par les contemporains et les compatriotes de Béatrice que Laurent de Médicis a décrit dans un poème ses aventures de fauconnerie. (4)

(1) Sabadino op. cit. p. 345.

(2) *Codice Aragonese* I. p. 373, 406 et 413. Cf. Reumont, *Lor. de' Medici* I. p. 346.

(3) Infessura op. cit. (Muratori, *Scriptores* III. 2.) p. 1144. — Notar Giacomo (op. cit. p. 129.) mentionne «circha tricento falconeri».

(4) «La caccia col falcone». (*Poesie* di Lorenzo de' Medici, Firenze, 1859. p. 278.)

Il est probable que les jeux de hasard jouaient un grand rôle dans une cour résidant à Naples, où les impôts ou plutôt les amendes sur les jeux de hasard étaient une source de revenus très importante pour le trésor royal, depuis Alphonse Ier qui faisait de l'argent de tout. (1) Les femmes de la maison d'Anjou étaient déjà connues comme des joueuses passionnées ; on ne peut cependant savoir, dans quelle mesure Béatrice s'adonna au jeu, et si cette passion fut une des causes de ses dettes ; nous ne connaissons qu'un fait de nature à jeter quelque lumière sur ce sujet : il s'agit de l'achat de certaines cartes dont l'usage n'était pas interdit par la police. (2)

Mais les divertissements plus nobles trouvèrent aussi de zélés partisans parmi les femmes de la maison d'Aragon, par exemple les représentations comiques et tragiques et la musique. En parlant des représentations théâtrales, il ne faut pas oublier qu'elles avaient pour la plupart un but d'édification ; de pareils «ludi sacri» ou «sacre rappresentazioni» étaient fréquents pendant les années de jeunesse de Béatrice, surtout le vendredi saint, et avec leur mise en scène, avec leurs décors, leurs personnages masqués ou sans masques,

(1) Giuseppe Ceci : *Il giuoco a Napoli durante il medio evo*, (Arch. Stor. Napol. XXI. pp. 290—310.) Vesp. Bisticci (op. cit.58.) dit qu'Alphonse Ier fut très joueur dans sa jeunesse et que ce n'est que plus tard qu'il cessa de jouer en suite d'un vœu solennel.

(2) Sur la page 208. vol. LXVI. de *Cedole d. T. Ar.* nous lisons une commande de cartes à jouer pour Béatrice : «hun joch de cartes dit trihumfes» ; quant à ce jeu «Trionfi», cf. l'étude de Ceci citée plus haut.



ils occupaient non seulement un grand nombre d'acteurs, mais beaucoup d'artistes peintres et d'artisans. (1) Outre ces représentations, il y en avait d'autres, nommées «farse allegoriche», consistant en récitations, dialogues, ou même en scènes entières et qu'on donnait à certaines occasions pour fêter un grand personnage. Les «Spettacoli drammatici» sont tout à fait du domaine de l'art théâtral dont le développement si varié à Naples est dû aux Aragon seuls, car Ferdinand, à Castelnuovo, comme Alphonse, le prince héritier, à Castel Capuano, ont souvent fait donner de ces représentations spirituelles et amusantes, la plupart du temps avec le concours de l'auteur. Elles avaient lieu à l'occasion des fêtes solennelles, ou bien pour l'amusement du prince lui-même, d'Alphonse en particulier. La musique allait sans doute avec ces représentations: c'était chose naturelle, car l'amour de la maison royale de Naples pour cet art était universellement connu et ses musiciens avaient un grand renom. Le fait que le chef de l'orchestre royal — composé de Flamands — le fameux Giovanni Tinctor qui, selon toute vraisemblance, appartint plus tard à la cour de Béatrice elle-même, (2) dédia son ouvrage intitulé: *Diffinitorium musicae,* imprimé à Naples, en 1474, à la princesse Béatrice, prouve qu'étant jeune fille elle aimait déjà la musique. (3)

(1) Benedetto Croce: *I Teatri di Napoli,* Secolo XV—XVIII. (Arch. Stor. Napol. XIV. pp. 556.)

(2) Nous développerons cette hypothèse en son lieu, IIIe livre, chap. 4.

(3) Ben. Croce, ouvr. que nous venons de citer, p. 577.

Ces sortes de représentations contribuèrent le plus efficacement à répandre le goût des lettres dans les plus hautes sphères de la société napolitaine. Dès l'époque d'Alphonse Ier — grâce à la protection de la cour royale — Naples était devenue un des centres littéraires de la Renaissance italienne. Béatrice ne put connaître pendant sa jeunesse les deux écrivains, qui ont été particulièrement dignes du nom de poète à l'époque de Ferdinand et de ses successeurs, Jacques Sannazar et Chariteo: de son véritable nom Benedetto Gareth. Mais le vieil Antonio Beccadelli jouissait au plus haut point de la faveur de la cour depuis le règne d'Alphonse; Beccadelli — plus connu sous le pseudonyme de Panormita — est l'auteur du fameux *Hermaphroditus*, qui fut brûlé par décision synodale, et il est le représentant le plus impudique du libertinage littéraire de la Renaissance, mais cela ne l'empêcha pas de devenir, — après une conversion éclatante — le premier organisateur de l'Académie napolitaine, nommée plus tard, «Académie Pontano», et de finir sa vie, objet de l'estime générale, dans son luxueux palais, sur la côte de Naples. (1)

Pontano lui-même — dont nous avons parlé comme homme d'État, et que quelques historiens tiennent pour le précepteur d'Alphonse, le prince héritier (2) — ne dut pas recevoir un accueil très favorable à la cour et parmi les dames de Naples

(1) Symonds op. cit. II. pp. 254—258. Girol. Tiraboschi: *Storia della Letteratura Italiana,* Milano, 1834, XVI. pp. 170—178.

(2) Guicciardini, op. cit. I. pp. 182—183.

pour son *Urania,* qui n'était qu'un traité de l'astronomie du moyen âge mis en hexamètres, ni pour ses discours moraux. On fit un meilleur accueil à ses chansons lyriques écrites en latin, pleines de couleur et d'une sensualité vibrante, qui personnifiaient tous les charmes des environs de la villa Parthénope en des figures enchanteresses ; ses dialogues, qui caractérisaient la vie napolitaine avec une vivacité étonnante et beaucoup d'ironie, jouissaient aussi de la faveur du public. [1]

En même temps que Pontano, Naples avait encore à cette époque un auteur de nouvelles, dont les œuvres révèlent une connaissance très exacte du milieu de la cour, et qui, imitateur avoué de Juvénal et de Boccace pour le ton comme pour le sujet de ses nouvelles, satisfaisait sans doute les goûts de ce milieu. Pour se faire un jugement non seulement sur les mœurs, mais aussi sur la sincérité des croyances religieuses de ce monde, il est intéressant de noter que Masuccio de Salerne, fit hommage de son recueil, [2] qui contient des histoires fort lestes et toujours mêlées de la façon la plus cynique à des sujets religieux, à la princesse Ippolita, femme du prince héritier, et que chacune des nouvelles est dédiée à un membre de la maison souveraine. Les nouvelles, qui sont dédiées au roi et au prince héritier, racontent des aventures galantes, mais piteuses de moines ;

(1) Symonds op. cit. II. pp. 465—468. Tiraboschi op. cit. IX. 1427. et sq. Outre les œuvres de Pontano déjà citées cf. Joan. Javiani Pontani *Carmina.* Firenze, 1902. 2 vol.

(2) Édité en langue toscane sous le titre : *Il Novellino di Masuccio Salernitano.* Genève, 1765.

celle qui est dédiée au prince Federigo, encore adolescent et à Francesco, n'est pas moins obscène. Il eut égard à l'état ecclésiastique du prince Jean, à la jeunesse d'Éléonore et de Béatrice quand il modéra son penchant pour le grivois dans les nouvelles qu'il leur dédia et il écrivit à leur intention des histoires plutôt sentimentales et tristes. (1) Il est peu probable qu'un autre nouvelliste contemporain ait été en relations personnelles avec la cour de Naples : nous voulons parler de Giovanni Sabadino degli Arienti, de Bologne, (2) qui écrivit aussi les biographies des femmes de la maison d'Aragon, dans son recueil intitulé *Ginevera delle clare donne.* (3)

L'influence intellectuelle qu'un autre personnage, particulièrement grave et important de la cour royale et de Naples, a exercée sur Éléonore et Béatrice jusqu'à leur mariage, fut tout autre. Il s'agit de Diomède Carafa, comte de Maddaloni. (4)

Le rôle que cet homme très connu joua auprès des rois Alphonse Ier et Ferdinand Ier est tout à fait spécial. Issu d'une des familles les plus anciennes et les plus considérées de Naples (son père, Antonio

(1) La préface de la nouvelle dédiée à Béatrice est écrite sur un ton humble et élogieux ; la nouvelle raconte l'histoire de deux amants que la destinée sépare l'un de l'autre ; l'homme devient prisonnier, la femme veut le sauver en s'habillant en homme et elle réussit à le sauver une fois, mais ils retombent tous deux en prison ; l'amant est tué, la femme se suicide.

(2) Tiraboschi op. cit. IX. pp. 1293—1294.

(3) Nous l'avons déjà cité plusieurs fois.

(4) Cf. Tommaso Persico (*Diom. Carafa,* uomo di stato e scrittore del sec. XV.) Napoli, 1899. p. 2.

Malizia Carafa, avait joué un rôle important lors de l'appel d'Alphonse au trône de Naples. (1) Diomède s'était fait connaître par des faits d'armes.

Il resta toujours soldat, et c'est à lui qu'est due l'instruction militaire du prince de Calabre ; il fut longtemps le commandant du Castello dell' Ovo. Mais le roi Ferdinand lui confia aussi dès le premier abord d'importants services civils ; il devint son secrétaire-trésorier, puis son conseiller le plus intime, ministre de sa maison, son envoyé dans des missions délicates ; il était avec lui «nuit et jour», il avait la clef du cœur du roi (2) et il lui venait en aide de temps à autre par des prêts d'argent ou par l'achat des domaines de la couronne mis en vente, car son souverain manquait souvent d'argent. Ferdinand le combla de distinctions ; il lui donna le comté de Maddaloni et d'autres fiefs. Certains historiens disent qu'il fut précepteur des filles du roi ; (3) mais c'est à tort : Diomède n'était pas plus un pédagogue qu'un écrivain de métier, quoique son amour pour les arts contemporains et ceux de l'antiquité trahisse une culture raffinée. Il a cependant exercé une influence sur l'éducation des enfants royaux — même sur celle des filles — et il avait sur eux une autorité presque paternelle: la preuve en est

(1) A. Reumont : *Die Carafa v. Maddaloni.* I. p. 194. et sq.

(2) T. Persico op. cit. p. 74.

(3) Dans la lettre de donation du roi, tous les mérites de Diomède sont énumérés, mais Ferdinand ne le nomme nulle part précepteur de ses filles ; Carafa lui-même ne se donne pas ce titre dans la préface qu'il adresse à Éléonore et à Béatrice.

que Carafa a rédigé pour plusieurs enfants de Ferdinand, quand ils entrèrent dans la vie ou à l'occasion d'une mission importante, des manuels ou des mémoires contenant les règles de la philosophie pratique, de l'art de vivre et de la sagesse en politique. Il écrivit un ouvrage de ce genre pour Éléonore à l'occasion de son mariage, en y traitant de tous les devoirs du souverain ; d'autres mémoires qu'il a composés pour Alphonse, duc de Calabre, lors de son départ pour la marche d'Ancône et à d'autres occasions, sont des ouvrages stratégiques. Il rédigea un mémoire pour le prince François quand il partit pour la Hongrie, et un autre pour le prince Frédéric quand on l'envoya en France, un autre — comme nous le verrons plus tard — pour Béatrice, sur sa demande, à l'occasion de son mariage ; et il fit encore hommage à la reine de Hongrie d'un de ses nouveaux livres. Les originaux de tous ces ouvrages étaient écrits dans la langue italienne de Naples, très peu développée encore à cette époque, mais on en a traduit plusieurs en latin au cours du XVe siècle et des siècles suivants, où l'on en a adapté quelques-uns en italien littéraire.

Tous ces ouvrages nous font connaître Diomède Carafa comme un homme d'esprit pratique, qui n'est pas guidé par l'ambition littéraire, qui ne se réfère pas, en écrivant, aux modèles de l'antiquité classique comme les auteurs de profession ses contemporains ; s'il a besoin de citations, il les prend plutôt dans la Bible ; il condamne le luxe et le sybaritisme, si répandus à son époque, et il exhorte aux bonnes mœurs et à une vie rationnelle avec sincérité et non pas sur un ton de pédagogue.

Béatrice s'occupa, dès ses années de jeune fille, non seulement de la littérature de son époque et de sa nation, mais aussi des beaux-arts.

Dans la collection artistique de M. Gustave Dreyfus, à Paris, il y a un buste qui porte la marque indiscutable du *quattrocento* italien et qui, selon l'inscription contemporaine «Diva Beatrix Aragona», est le portrait de notre Béatrice; il la représente à l'âge de 16 ou 17 ans, ses traits sont agréables sans être particulièrement beaux; le visage de cette femme, pendant sa formation, a une expression de préciosité qui était probablement à la mode à cette époque, mais il annonce que les traits deviendront plus beaux avec le temps, et il nous laisse deviner le développement futur du double menton qui nous frappe dans les portraits et les statues de Béatrice devenue femme. Quant à l'auteur de ce buste, on ne sait rien de lui jusqu'à ce jour.

Le musée de la cour de Vienne possède un buste de marbre colorié qui représente aussi — nous pouvons l'affirmer presque sûrement — Béatrice d'Aragon, un peu plus âgée, pleinement développée, et avec une expression du visage plus vive, plus attrayante; l'auteur en est également inconnu jusqu'ici.

Enfin, au musée de l'«Empereur Frédéric» à Berlin, on voit un buste d'un travail très soigné et très ornementé qui, au dire du directeur, représente une princesse de Naples et a été fait par Francesco Laurana. (1) On sait que ce Laurana travailla, de 1472 à 1474, à Naples pour la cour

(1) Cf. Wilhelm Bode: *Die italienische Plastik*, Berlin, 1893. p. 142.

royale, et qu'il tailla en marbre un groupe où se trouve une Vierge, dans l'arc du portail de la chapelle de Sainte-Barbe, à Castel Nuovo ; le groupe s'y trouve encore. Plus tard, Cornélius de Fabriczy a démontré que Laurana ne fait qu'un avec Francesco Azzara dont la collaboration aux ornements sculpturaux du portail de Castel Nuovo est prouvée par les livres de comptes de la cour royale ; ainsi, dans la personne de cet excellent sculpteur, nous avons affaire à un Dalmate, originaire d'Aurana (Laurana, Vrána, Zara Vecchia), près de Zara, ou peut-être de Zara même. (1)

Nos connaissances sur l'état des arts à cette époque ont été notablement augmentées par un ouvrage récent de M. Wilhelm Rolfs, (2) dans lequel — après des recherches très étendues et très approfondies — il aboutit à cette conclusion que non seulement ces trois bustes sont des œuvres de Laurana et que tous trois représentent Béatrice, mais encore que la fameuse *Inconnue* du Louvre, attribuée par plusieurs savants à Desiderio da Settignano, (3) représente, elle aussi, Béatrice, et qu'elle est l'œuvre du même Laurana. Il a démontré encore qu'en dehors des statues citées ici, nous trouvons des bustes ou des masques de marbre au Musée national de Palerme, dans la collection de Mme Edouard André à Paris, dans celle de M. Stefano Bardini à Florence, enfin dans les musées de Berlin, d'Aix, de Chambéry, de Bourges, du

(1) Cornélius de Fabriczy : op. cit. pp. 39—40.
(2) *Franz Laurana.* Berlin, 1907.
(3) Marcel Reymond : *La sculpture florentine,* Florence, 1899. II. 72—73.



Puy-au-Velay et de Villeneuve; tous ces bustes et masques représentent notre Béatrice qui, par conséquent, a servi treize fois de sujet à l'art de Laurana.

L'hypothèse de M. Rolfs est confirmée non seulement par la ressemblance frappante de presque toutes ces statues entre elles, mais par le fait qu'au temps du séjour de Laurana à Naples, Éléonore n'était probablement plus là; d'ailleurs ses portraits en médaille n'ont aucune ressemblance avec ces statues de Laurana. Il est possible toutefois que quelques-uns de ces portraits datent seuls de l'époque où Béatrice était jeune fille, et que quelques-unes des statues qui montrent un visage plus développé, plus plein — comme les deux statues de Berlin, celles de Florence, d'Aix et de Chambéry — aient été faites sur le sol hongrois, dans les premiers temps de son mariage; dans ce cas, il faudrait compter Laurana parmi les artistes étrangers appelés par Mathias Ier en Hongrie.

Ainsi, nous pouvons nous représenter l'extérieur de Béatrice, jeune fille, avec une sûreté suffisante, tandis que, parmi les quelques données que nous avons sur cette époque de sa vie, nous ne trouvons que très peu de traits psychologiques qui puissent motiver ou expliquer les innombrables éloges dont les poètes et les historiens de cour ont comblé la puissante reine, en parlant souvent de ses années de jeunesse qui leur étaient presque totalement inconnues.

Quoique la Renaissance italienne donnât aux jeunes filles une éducation presque semblable à celle des garçons, elle n'ouvrait, à l'imitation du moyen âge, qu'un champ restreint au libre développe-

ment de leur individualité tant qu'elles étaient jeunes filles. Nous connaissons, par exemple, une lettre de Béatrice, écrite alors qu'elle était déjà la fiancée de Mathias, et se croyait autorisée par là à ajouter à son nom le titre de reine de Hongrie. (1) Cette lettre, qui fut écrite peut-être sous l'influence ecclésiastique, était inspirée de l'idée que son auteur avait le droit de faire valoir son nouveau titre dans une affaire d'importance ; elle est adressée au pape et nous montre Béatrice comme une ardente solliciteuse, animée d'une fervente piété et d'une foi mystique. Elle y appuie une proposition de son père, et demande qu'un moine de l'ordre des Mineurs, nommé Bonaventura, connu pour sa vie pieuse et sa science, et mort depuis longtemps, soit mis au rang des saints ; pour appuyer sa requête, elle dit qu'un miracle s'est passé sur le cadavre, qu'on gardait probablement à Naples ou aux environs : tandis que toutes les parties du corps sont tombées en poussière, sa langue, qui avait prêché avec tant de force et de succès la vérité divine, est restée intacte. Nous ne savons pas si cette première intervention de Béatrice eut du succès, mais la lettre caractérise parfaitement sa mentalité de jeune fille.

Si, pour connaître la personnalité de la jeune Béatrice, nous ne pouvons accepter comme documents de grande valeur les éloges des flatteurs écrits plus tard, nous ne pouvons accepter non plus comme données historiques les assertions aventurées

(1) L'original de cette lettre, datée de Naples, le 30 juillet 1475, et écrite en latin, est à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise (classe X. Cod. CLXXV. fol. 91.

de quelques historiens inconnus et de valeur douteuse ; ces affirmations sont prises dans la chronique scandaleuse de Naples de ce temps-là.(1) Elles prouvent tout au plus que la jeune fille n'a pu préserver sa vertu des soupçons de ses contemporains ; Béatrice manqua de direction maternelle dès son enfance et fut même privée plus tard des conseils de sa sœur plus expérimentée ; d'autre part, elle vivait, dans une ville et à une époque licencieuses, au milieu d'une cour qui, sous un vernis brillant, cachait de grands vices ; aussi usa-t-elle de son indépendance trop tôt acquise pour mener une vie dépensière et toute de plaisirs.

(1) Les chroniques manuscrites qui se trouvent dans plusieurs bibliothèques et qui datent du XVIIe siècle, ont pour titres : *La Verità svelata, Fatti tragici, Amorosi succesi in Napoli e altrove a Napoletani,* et elles sont cataloguées sous le nom des auteurs : Silvio et Ascanio Corona ou bien Francesco Confuorto. Nous avons connaissance de quatre exemplaires à Naples même, qui diffèrent peu, dans la bibliothèque nationale et d'autres bibliothèques ; on nous a appris qu'on pouvait la trouver parmi les manuscrits italiens de la Bibliothèque Nationale de Paris. Une de ces notes parle de Béatrice ; après avoir fait l'éloge de son intelligence, de sa vaste culture et d'autres éminentes qualités, elle raconte — en l'entremêlant à des données bibliographiques exactes — qu'elle s'éprit d'un amour passionné, étant encore jeune fille, pour un de ses pages nobles, Don Ramiro Villaracuta ; d'après la note, le soupçon qu'avait fait naître la conduite bizarre de la princesse, serait pleinement vérifié par ce fait qu'on trouva un jour Don Ramiro dans la chambre de la princesse («e nel suo letto medesimo»), étranglé avec une corde. Ce sanglant épisode a dû se passer en 1475, quand Béatrice était déjà la fiancée de Mathias Ier. — Dom. Morellini démontre aussi le peu d'authenticité des manuscrits de ce genre dans son article *La fonte di alcuni successi de' mss. Corona,* paru dans Nap. Nobil. vol. XIV. p. 77.

Pendant les trois ans qui s'écoulèrent entre le mariage d'Éléonore et celui de Béatrice, il se passa peu d'événements qui aient eu quelque influence notable sur la vie de la princesse restée seule. Sa sœur Éléonore donnait chaque année à son père et à ses frères et sœurs la nouvelle de la naissance d'un enfant ; la première année de son mariage, naquit sa fille aînée Isabelle, qui devint plus tard la femme de Gonzague, marquis de Mantoue ; l'année suivante une fille, qui reçut au baptême — sans doute en l'honneur de sa tante — le nom de Béatrice et épousa plus tard le duc de Milan ; (1) peu avant le mariage de Béatrice, naquit le fils si attendu, Alphonse, prince héritier, dont la naissance fut suivie de grandes fêtes à Ferrare.

En ce temps deux voyages occupèrent fort l'attention des Napolitains. Au mois d'octobre, Don Federigo, le frère aîné de Béatrice, quittait Naples pour aller en Bourgogne chercher femme ; mais il n'y réussit pas, quoique, dès cette époque, le roi Mathias Ier de Hongrie favorisât les vues des Napolitains. (2) L'autre voyage est celui que fit le roi Ferdinand lui-même, au commencement de l'année 1475 ; il allait offrir ses hommages au pape à l'occasion de l'année jubilaire revenant

(1) Litta (*Famiglie celebri*, cah. 15, table 5) dit que Béatrice d'Este est née à *Naples*, le 29 juin 1475 ; il semble que ce soit une erreur, car ni dans les chroniques contemporaines de Naples ni dans celles de Ferrare il n'y a aucune trace qu'Éléonore, après son mariage et pendant le séjour de Béatrice à Naples, ait été là, et qu'elle y ait mis un enfant au monde.

(2) Cf. Joh. Gust. Droysen : *Geschichte der preussischen Politik*, Leipzig, 1868. II. p. 301.

alors tous les vingt-cinq ans. Tout en échangeant des politesses et de riches cadeaux, le roi et le pape eurent des entretiens en vue d'arrêter leur ligne de conduite au sujet de l'alliance avec Venise et Milan et de la guerre contre les Turcs.

A l'automne de la même année, le duc de Calabre et le roi tombèrent en même temps gravement malades ; celui-ci dut être emmené de Carinola à Naples et son état fut longtemps si désespéré que des prières publiques furent dites dans les églises pour le rétablissement de sa santé ; on attribua sa guérison à l'intervention du pieux moine Fra Giacomo della Marca (1).

Le prince Alphonse informa de ces maladies l'ambassadeur du roi de Naples en Hongrie, (2) parce qu'à cette époque Mathias était déjà fiancé avec Béatrice, les pourparlers pour les fiançailles ayant commencé en 1474 ; nous trouvons même avant cette date des faits qui se rapportent à ces fiançailles ; cependant le mariage fut ajourné jusqu'à l'automne de 1476.

L'idée d'une union matrimoniale entre la maison d'Aragon et le roi de Hongrie devait en effet remonter à une époque antérieure. Peu de temps après que Mathias Ier fut devenu veuf, au printemps de 1464, par la mort prématurée de sa première femme, Catherine Podjebrad, Ferdinand, voyant croître sa puissance et sa renommée, lui offrit, en 1465, par l'inter-

(1) Passero op. cit. p. 30—31. Tummulillis, op. cit. p. 218. Summonte op. cit. vol. III.

(2) *Monum. Hung. Hist.* (Máty. k. k. Dipl. Eml.) II. p. 292—293.

médiaire de Venise, la main de sa fille (1). Il ne pouvait être question d'une autre que d'Éléonore, âgée de 15 ans, tandis que Béatrice, qui n'avait encore que 8 ans, était fiancée au jeune fils du duc de Sessa, réconcilié avec le roi ; il est d'ailleurs peu probable, en raison de la jeunesse de Béatrice, que Mathias, veuf, consentît à attendre qu'elle fût en âge de se marier. Malgré l'empressement qu'y mit Venise, et qu'elle manifesta à plusieurs reprises, (2) les négociations traînèrent en longueur et l'accord ne se fit pas.

Mathias était alors en quelque sorte le point où convergeaient les combinaisons matrimoniales de presque toutes les cours de l'Europe centrale; et, à la suite de l'échec des deux projets relatifs à la fille du marquis de Brandenbourg et à Ippolita Sforza, les négociations engagées pour son mariage avec la nièce de l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, et fille du prince-électeur de Saxe, semblaient avoir les plus grandes chances d'aboutir. Cependant Mathias était également en pourparlers avec le roi de Naples ; leurs ambassadeurs s'étaient rencontrés à Rome, mais les négociations subirent un temps d'arrêt, parce qu'on avait dépeint la princesse comme dénuée de toute beauté, assure-t-on. Or Mathias Ier tenait beaucoup à la beauté. (3) Ce bruit, si l'on peut y

(1) Cf. Missive remise à Joanno Aimo, ambassadeur en Hongrie, par les autorités vénitiennes le 17 février 1465 (1464 d'après le calendrier vénitien) Archives de l'État de Venise ; Senato, Secreta Deliberazioni, reg. 22 c. 65 v.

(2) Cf. Décision du Conseil, de Venise, à la date du 25 mai 1465 (id. c. 87.)

(3) Cf. Rapport de l'ambassadeur Gerardo Colli. De Venise à Milan à la date du 21 novembre 1465. (Archives de Milan : Pot. Est. Ven.)



ajouter foi, serait une preuve de plus qu'il s'agissait bien alors d'Éléonore, que ses portraits montrent en effet comme moins belle que Béatrice.

Si l'on voit les négociations matrimoniales se renouer plus tard entre les deux cours, on ne peut expliquer ce fait que par un changement de personne, et il est évident que Béatrice avait remplacé Éléonore. Il est vrai qu'à cette époque elle n'avait encore que onze ans, mais par bonheur les projets de Mathias Ier avaient tous échoué l'un après l'autre, soit par suite d'influences extérieures et intérieures, soit par la volonté personnelle de Mathias ; il en fut ainsi, en dehors de ceux dont nous avons déjà parlé, pour le projet relatif à la fille de l'empereur d'Allemagne, et pour un autre, auquel Mathias paraissait tenir davantage, et où il s'agissait de la fille du roi de Pologne. Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquelles Béatrice était devenue une jeune fille.

On a tout lieu de supposer que les négociations furent reprises dès le mois de septembre 1468, lors de l'arrivée de l'ambassadeur de Ferdinand à la cour de Mathias et qu'elles se poursuivirent au printemps de 1469, lorsque le roi de Hongrie envoya à Naples Georges Handó, prieur de Pécs, et Nicolas Bánfi de Lindva, grand-échanson et comte suprême (préfet) de Pozsony (Presbourg). Vers le même temps, le Conseil de Venise eut vent de certaines conventions passées entre Mathias et le roi de Naples. Le mariage de Béatrice avec le fils emprisonné du rebelle Marzano avait été annulé par le pape. Que, d'autre part, des négociations eussent été engagées un ou deux ans plus tard en vue d'une union avec l'héritier du trône de France, ce fait ne

doit pas nous étonner, car il s'explique par un usage, répandu à cette époque, selon lequel les souverains, pour des raisons politiques, promettaient leurs enfants en mariage à plusieurs cours à la fois (1).

Bien que les négociations avec l'empereur d'Allemagne et le roi de Bohême fussent déjà fort avancées, Mathias Ier était revenu en 1474 au projet de mariage avec la maison de Naples, sur l'intervention de Laurent Roverella, évêque de Ferrare et légat pontifical, frère cadet du cardinal dont j'ai parlé plus haut, envoyé en 1469 pour réconcilier l'empereur et le roi de Hongrie et pour régler la question des Calixtins de Bohême. L'autre personnage, qui devait jouer un rôle important dans cette affaire, fut Antoine d'Ayello, évêque de Tarente. Ferdinand lui avait confié de fréquentes missions au cours desquelles il était également venu en Hongrie, et il avait accompagné Mathias dans sa campagne de Silésie ; il était donc des plus autorisés à fournir des renseignements exacts, à la cour de Naples, sur la personne et la situation du roi de Hongrie.

C'est sans doute à leur intervention qu'il faut attribuer la décision prise, au printemps de 1474, par Mathias, d'envoyer à Naples ses ambassadeurs, Nicolas Bánfi et Georges Handó avec mission de demander solennellement la main de Béatrice. Le roi Ferdinand, de son côté, par sa lettre du 5 septembre, envoyait son consentement et lui accordait sa fille en mariage. Toujours vigilant, le Conseil de Venise

(1) Cf. Delaborde : op. cit. p. 98. — B. Buser : *Die Beziehungen der Medicier zu Frankreich,* Leipzig, 1879. P. **162, 171.**



apprenait la nouvelle dès le 17 du même mois ; c'est de ce jour, en effet, qu'est datée la lettre dans laquelle, après avoir rappelé l'affection mutuelle qui l'attache au roi de Naples — avec qui Venise était cependant alors en grave désaccord — le Conseil lui présente ses salutations à l'occasion des fiançailles de sa fille ; il fait allusion aux *liens anciens et constants d'amitié* qui unissent la République au roi de Hongrie, assure de sa bienveillance particulière la princesse Béatrice que ses perfections et ses vertus bien connues ont depuis longtemps rendue digne, «quittant un palais royal pour un autre palais royal, d'échanger sa dignité de princesse royale contre celle de reine auguste». (1)

Le 30 octobre de la même année, assiégé dans Breslau par les troupes réunies des rois de Pologne et de Bohême, Mathias faisait allumer des feux de joie et sonner les cloches pour célébrer la réponse favorable du roi et le consentement de Béatrice que venaient d'apporter les messagers napolitains. Mathias se hâta de faire parvenir la nouvelle à l'orgueilleux roi de Pologne qui lui avait à plusieurs reprises refusé la main de sa propre fille. Ce fut quelques jours après cet événement que les succès remportés par le roi de Hongrie et par ses troupes, malgré le grand avantage numérique des ennemis, obligèrent ceux-ci à engager des préliminaires de paix, qui aboutirent à la signature d'une trêve de trois ans et demi.

Au début de l'année suivante, en 1475, le dimanche après la Purification, Mathias reçut à Breslau

(1) *Monum. Hung. Hist,* (Mâty. k. Dipl. Emlékek.) T. II. p. 305.

les ambassadeurs du roi de Naples et de la République de Venise qui, sous la conduite de l'archevêque de Bari, lui remettaient de la part de sa fiancée de riches présents, parmi lesquels des costumes princièrement ornés, que le roi revêtit pour la première fois à l'église Saint-Étienne; après quoi il organisa en l'honneur de ses hôtes des fêtes accompagnées de courses et de danses.

En juin, les ambassadeurs du roi Mathias se présentaient de nouveau à Naples ; c'étaient cette fois Albert Vetési, évêque de Veszprém, Jean Laki Thuz, bán d'Esclavonie et François Fontana, diplomate italien au service de la Hongrie ; tous trois avaient été envoyés précédemment à Venise et avaient été également chargés de missions diplomatiques importantes auprès du Saint-Siège, leur tâche consistait maintenant à conclure le mariage «per verba de futuro» ; [1] le contrat dressé un an plus tard nous renseigne sur les négociations engagées au sujet du montant de la dot, et de la façon dont elle serait remise. Les comptes de la cour royale de Naples portent mention de Béatrice comme reine de Hongrie dès l'été de 1475 et elle-même use de ce titre dans sa correspondance. Le duc de Calabre, de son côté, dans ses lettres à l'archevêque de Bari, ambassadeur de Naples en Hongrie, datées de la fin de la même année et par lesquelles il exprime la joie que lui cause cette union, ne se contente pas d'y parler de sa sœur comme de la reine de Hongrie, mais

[1] Cf. Rapport de l'ambassadeur Florio Roverella, de Bude à Ferrare, à la date du 19 mai ; Archives de Milan, Pot. Est. Ungheria ; mandat d'ambassade de la république de Venise remis à Sébastien Baduario (Archives de Venise.)



il y traite encore Mathias de «beau-frère» et l'assure en même temps de son «respect filial.»

Il semble qu'en cette occasion la joie ait été sincère des deux côtés.

Mathias qui, pendant les douze années de son veuvage, avait à maintes reprises songé à consolider son pouvoir par une union avec une des maisons princières voisines — effort dans lequel il n'avait essuyé que des refus blessants, — en était arrivé, après un règne de 18 ans, à affermir sa puissance et son trône au point de pouvoir s'appuyer sur son prestige et sur ses propres forces ; il crut donc le temps venu de réaliser le désir qu'il nourrissait de longue date, de créer dans ses États, en qualité de souverain appelé à jouer un rôle éminent dans la chrétienté de l'Europe occidentale, une brillante cour royale qui deviendrait un centre de la civilisation nouvelle, des sciences et des arts, admiré de tous et recherché par les plus grands esprits de l'époque. Or, où donc eût-il pu prendre, pour accomplir cette tâche, des auxiliaires plus précieux que dans les cours princières de l'Italie telle qu'elle était alors, et particulièrement à la cour dont le fondateur, Alphonse Ier semblait à Mathias digne, à plus d'un titre, de servir de modèle ?

En bon politique qu'il était, il n'oubliait pas non plus que son futur beau-père était un des princes les plus respectés et les plus puissants de l'Italie, ayant non seulement des liens de parenté très avantageux, mais jouissant encore de l'amitié et de la confiance du pape. Malgré l'état de démembrement dont souffrait l'Italie, ce roi pouvait devenir le point d'appui le plus sûr pour sa politique contre l'empereur d'Allemagne, politique qu'il poursuivait

précisément alors en s'efforçant de créer, sous la direction du pape, une coalition destinée à contre-balancer l'alliance projetée entre l'empereur, le roi de France et le duc de Bourgogne.

Dans le chapitre suivant, nous verrons quels sentiments et quelles espérances l'union qui allait se réaliser, suscita à la cour de Naples et dans l'âme de Béatrice elle-même.

DEUXIÈME LIVRE.

Les noces.

I.

Le sort des épousées, dans les mariages princiers du moyen âge, était très curieux. D'ordinaire, elles étaient fiancées dès leur enfance à un prince, — enfant lui aussi — héritier du trône d'un pays lointain, et dont les parents étaient guidé par un intérêt politique. Plusieurs années après, une mission se présentait chez les parents de la fiancée princière : c'étaient des gens qu'on n'avait jamais vus, avec des costumes inconnus, étrangers par leurs manières, étrangers par leur langue. Cette mission apportait de riches cadeaux, en échantillon des richesses de leur pays, et ensuite ils emmenaient leur future souveraine, avec une petite suite formée de ses compatriotes, bien loin, dans un monde étranger, par des chemins dangereux, pour qu'elle devînt la compagne d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, dont elle ne connaissait même la figure que vaguement, par des tableaux ou des médailles peu fidèles, et avec qui, bien souvent, elle ne devait pas parler la même langue.

Le sort et la situation de Béatrice furent plus favorables à plusieurs égards. Elle avait 17 ans quand elle se fiança avec Mathias, et 19 ans, quand eut lieu son mariage — ajourné à cause de la guerre contre les Turcs, — elle avait donc la possibilité de réfléchir pour savoir si elle accepterait cette union. Quoiqu'elle n'eût pas vu son mari avant leur mariage, elle avait dû entendre raconter beaucoup de choses sur sa personnalité, ses actions et ses qualités extraordinaires. Elle n'avait eu, sans doute, aucune inquiétude sur la façon dont son mari satisferait ses besoins intellectuels, puisque la haute culture de Mathias était très connue, et que Béatrice — comme nous l'avons vu — savait le latin et connaissait la littérature classique qui dominait toute la vie intellectuelle du monde civilisé. Le pays pour lequel elle allait partir ne lui était pas tout à fait inconnu, non plus qu'à ses compatriotes, ce pays qui, pendant le siècle précédent, avait été si souvent en relations avec l'Italie et surtout avec Naples, ce pays dont les nombreuses traces qu'il avait laissées dans l'histoire de sa ville natale évoquaient en elle le souvenir..

A l'église Santa Maria di Donna Regina, « Reine du ciel », Béatrice avait pu voir le tombeau, — qui existe toujours — orné de riches peintures et sculptures, de cette reine de Naples qui fut tant aimée et estimée de son peuple et qui était la fille du roi de Hongrie, Étienne V., issue par conséquent du sang des Árpád. Elle avait pu avoir vu aussi le tombeau de Charles Martel, fils de Marie et ami du Dante, au Duomo San Januario ; Martel et Ladislas, ce dernier enseveli dans le splendide tombeau de San Giovanni Carbonara, avaient été tous les deux prétendants au

trône hongrois et se faisaient même appeler sur leurs tombeaux rois de Hongrie. Que la maison d'Anjou, dont la souche fut ainsi hongroise et dont deux membres avaient occupé le trône de Hongrie, maintînt toujours ses prétentions sur le trône hongrois, c'est donc fort compréhensible; mais le titre de roi de Hongrie était d'autant plus connu de Béatrice que les rois de la maison d'Aragon — par un raisonnement de droit public quelque peu bizarre — l'avaient emprunté et porté eux aussi: Alphonse Ier, Ferdinand, père de Béatrice l'avaient porté et leurs successeurs l'ont porté aussi, en expliquant les bandes horizontales de leur blason par les quatre rivières des armes de Hongrie. (1) Ferdinand faisait même graver ces armes sur ses monnaies, (2) de sorte que Béatrice avait pu se considérer comme une princesse hongroise avant même de devenir reine de Hongrie.

Béatrice séjourna quelque temps dans la forteresse d'Aversa, chez sa tante, la duchesse de Sessa; après qu'on eut emprisonné son mari et, avec lui, son fils, qui avait été le fiancé de jeunesse de Béatrice. Les voûtes de cette forteresse purent lui parler longuement d'un prince hongrois, nommé André, qui était venu là avec l'espoir d'obtenir la couronne et qui fut lâchement assassiné avec la complicité de sa propre femme, comme le raconte l'inscription du sépulcre dans le Duomo de Naples. En apprenant cette nouvelle, un roi de Hongrie,

(1) Summonte, op. cit. vol. III. p. 5. Biancardi, op. cit. p. 371, et p. 385. et Cf. Ces. Antonio Vergara : *Monete del Regno di Napoli*, p. 66.

(2) Cf. *Monnaies en or*. Vienne, Trattner. 1759. p. 113 ; l'inscription est la suivante : Ferdinandus D. G. R. Si. Je. U. (Dei Gratia Rex Siciliae, Jerosolimae, Ungariae.)

issu du même sang angevin dont sont originaires les prédécesseurs des Aragon, vint de son pays lointain, situé par delà les mers et les montagnes, à la tête d'une puissante armée, pour tenir un tribunal de sang dans le royaume de Naples. Il se vengea des meurtriers de son frère cadet et ressuscita des guerres sanglantes dans le sud de l'Italie. Ces événements trouvèrent un écho même dans les poèmes de Pétrarque et de Boccace.

Peu après l'assassinat d'André et les deux guerres de Louis Ier, roi de Hongrie, les Napolitains eurent de nouvelles raisons de rappeler avec effroi le nom des Hongrois. On apprit que Charles Durazzo, dit le Petit — qui était allé en Hongrie pour défendre ses prétendus droits au trône, et dont le couronnement comme roi de Hongrie avait été célébré par Naples, à sa façon bruyante, — venait d'être frappé par le sort qui persécutait cette dynastie et avait été victime d'un assassinat perpétré par sa propre famille: la veuve du roi Louis Ier, dit le Grand, et sa fille l'avaient fait tuer par leurs partisans. A la famille napolitaine de Charles il ne restait que l'espoir de la vengeance ; et il ne fut pas déçu. Quand la révolte eut anéanti le parti des reines et que ses chefs eurent été tués en Croatie, les têtes des deux Garai et de Blaise Forgách furent portées à Naples et exposées en public sur une charrette à âne. (1)

Ces événements, au cours du XIVe siècle, avaient fait à Naples au nom hongrois une réputation sinistre qui resta longtemps attachée dans la mémoire du peuple au souvenir de crimes inexo-

(1) G. de Blasiis: *Le Case dei Principi Angioini nella Piazza di Castelnuovo* (Arch. Stor. Nap. XII.) pp. 410—412.



rablement châtiés et de prétentions au trône étouffées dans le sang.

Mais, c'est précisément ce qui avait valu à la Hongrie une effrayante réputation, qui la fit admirer et aimer plus tard. Ces sympathies nouvelles avaient leur source dans un espoir naissant. L'héroïsme guerrier et même une férocité imaginaire étaient considérés par l'opinion publique de l'Occident comme des qualités inséparables des Hongrois ; jointes à leur fidélité inébranlable à la foi chrétienne, elles semblaient montrer que le peuple d'Arpád était pleinement digne et capable de devenir le boulevard de l'Europe, surtout depuis la prise de Constantinople — contre le Turc toujours plus puissant.

En Italie, au XV[e] siècle sans doute, on considérait les Hongrois comme des barbares, mais, dans ce pays, on avait la même opinion sur les Allemands, les Français, les Espagnols et, au XVI[e] siècle, un pape belliqueux a voulu les chasser d'Italie en se servant de ce mot d'ordre. Cette conception, qui est d'origine grecque, était la seule chose que les Italiens eussent reçue en héritage de l'empire Romain ; mais chez les Italiens elle ne signifiait plus l'orgueil de ceux qui se croyaient nés pour régner en regard de ceux qui étaient condamnés à l'esclavage. Quoique les Italiens sentissent et fissent sentir leur supériorité sur les autres nations, ils appréciaient avec une impartialité louable les qualités des autres, et même leur supériorité pour l'accomplissement de certaines tâches. Ils ont pleinement reconnu, par exemple, que les Hongrois étaient plus aptes qu'aucune autre nation à repousser les Turcs ; du reste,

les batailles que les Hongrois avaient été contraints de livrer — par leur situation géographique entre autres raisons — contre la puissance ottomane (un cardinal italien était aussi tombé dans l'une d'elles, à Varna), furent autrement sérieuses que les expéditions et les escarmouches souvent théâtrales auxquelles les condottieri italiens, ces capitaines qui eurent toujours le souci de ménager leurs hommes et leurs munitions, employaient leur temps et dépensaient l'argent de leurs maîtres.

Dès le XIVe siècle, Matteo Villani décrit l'organisation militaire des Hongrois et, plus tard, les ambassadeurs des princes italiens louent avec admiration les Hongrois, ces soldats, disent-ils, «qui semblent être nés sous les armes, et qui sont poussés par un penchant naturel à la guerre contre les Turcs». (1) A Naples même, les hommes les plus respectables portaient une reconnaissance spéciale aux Hongrois, pour leur fidélité à la foi, à la chrétienté et au pape. (2) Le pape Pie II ne tarissait pas en allusions au dévouement avec lequel les Hongrois servent de «boulevard et de bouclier» à la chrétienté dans la guerre contre les païens, et donnent

(1) Cf. Missive de Florio Roverella, ambassadeur de Ferrare, datée de 1475: *Mon. Hung. Hist.* (Mátyás k. k. D. E.) II, p. 273. Le florentin Pandulphus exprime la même opinion sur les Hongrois en 1481 : «Io ho gran speranza a loro (Hungari) per lo ferocità naturale et per la experienza che hanno con Turchi». (Johannis Albini : *Lettere, istruzioni ed altre memorie dei Re' Aragonesi*, p. 23.

(2) Diomede Carafa dit des Hongrois dans son mémoire adressé à Béatrice : «in Ungaria, che fanno più extima de la seda apostolica, che altri christiani».

aux autres nations un exemple digne d'être suivi ; (1) au milieu du XVe siècle dans l'Europe occidentale, on considérait la Hongrie — et non plus l'empire byzantin, — comme le boulevard de l'Europe contre la puissance turque.

Enfin, l'enthousiasme excité chez les Italiens par les vertus guerrières des Hongrois et leur attachement à la foi chrétienne fut à son comble quand on apprit les victoires de Jean Hunyadi, puis de son fils, Mathias et l'intérêt général se concentra sur eux.

Hunyadi, qui avait été lui-même en Italie dans sa jeunesse avec l'empereur Sigismond, fut appelé le Machabée de son siècle par le cardinal Carvajal, et «chevalier puissant, noble et très vertueux» par Philippe de Comines ; (2) une légende le faisait descendre des tyrans italiens par voie de naissance illégitime. Par son amitié intime avec Jean Chioli de Capistrano, il devint un héros très sympathique dans le sud de l'Italie, et était même en relations avec Alphonse, roi de Naples, grand-père de Béatrice ; il voulut confier à ce dernier l'éducation de son fils aîné, Ladislas, plus tard décapité. (3)

(1) Nic. Reusnerus, *Selectissimarum orationum et consultationum de bello turcico* etc. 1569. I. p. 9. Voigt op. cit. III. p. 62, 963.

(2) Op. cit. VI. p. 268. Les Français, mais surtout les Italiens, l'appellent d'une façon constante : «Huniade» et les écrivains contemporains font généralement de même.

(3) Cf. Louis de Thallóczy : *Bosnyák és szerb élet- és nemzedékrajzi tanulmányok* (Études biographiques et généalogiques, bosniaques et serbes.) Budapest, 1909. pp. 260 et 429.

Lorsque grâce à l'appui du nonce, le fils de Hunyadi, Mathias, fut devenu roi et se fut montré digne de son père par sa sagesse ainsi que par la continuation victorieuse de la guerre contre les Turcs, ce fut en Italie que ses victoires trouvèrent l'écho le plus vif et le plus sympathique.

A l'occasion des victoires de Sabác, et plus tard de Kenyérmező, comme précédemment, après celle de Belgrade, on organisa des fêtes à Rome et dans plusieurs villes d'Italie, et Calixte III salua Mathias du nom de «présent du Ciel»; le pape Pie II envoie en 1459 un drapeau bénit au défenseur de la chrétienté, et un de ses neveux ira chez Mathias pour y faire son éducation militaire. Paul II voyait en Mathias son plus fidèle représentant et son meilleur champion; c'est pourquoi «il ne donnait jamais son consentement aux projets auxquels Mathias faisait opposition», et il lui envoya une fois une croix d'or ornée de perles. (1) Son autorité aux yeux des représentants des sciences et de la littérature italiennes n'était pas moindre. Pomponius Laetus lui dédie un livre, Lodovico Carbo loue en vers son héroïsme, Laurent de Médicis lui envoie des lions, comme un hommage symbolique. L'opinion de la cour de Naples à son sujet se trahit assez par la décision qu'elle avait déjà prise antérieurement, de s'allier à Mathias par une union matrimoniale; ses ambassadeurs parlent toujours avec admiration de ce qu'ils ont vu dans le camp de Mathias. Diomède Carafa donne Mathias en exemple au prince royal de

(1) Pastor op. cit. II. p. 378 ; comte J. Teleki : *Hunyadiak története* (Histoire des Hunyadi). XI, p. 122.



Naples, (1) et les chroniqueurs napolitains le nomment «un homme éminent, très courageux, qui a défendu contre les Turcs non seulement la Hongrie, mais l'Allemagne et l'Italie» (2). Béatrice a donc pu se représenter son futur mari comme un héros universellement connu, puissant défenseur de la chrétienté, rival dangereux de l'empereur germano-romain, mécène généreux des sciences et des arts qu'il répandait dans la Pannonie, considérée comme «barbare», et «épris de la nouvelle civilisation de l'Italie, qu'il favorisait et propageait en Hongrie». (3)

Connaissant les idées de la cour de Naples, nous ne saurions douter un instant que lorsqu'il fut question d'un mariage avec le roi de Hongrie, en dehors de la valeur morale, de la renommée et des grandes qualités de Mathias, ses ressources matérielles — financières aussi bien que gouvernementales — n'aient été prises en sérieuse considération : on s'efforça — peut-être par l'intermédiaire de l'archevêque de Bari, envoyé comme ambassadeur — de recueillir à ce sujet les informations les plus précises. (4)

(1) Quand François d'Aragon est allé en Hongrie ; cf. Ben. Croce : *Memoriale*, etc. pp. 9—10.

(2) Notar Giacomo, op. cit. p. 106.

(3) Droysen, op. cit. II. p. 319.

(4) Dans un code manuscrit de la Bibliothèque Ambrosiana de Milan on peut lire une *Relation del Regno d'Ungaria al tempo di Re Mattia*, qui fut écrite, sans doute, avant le mariage de Béatrice et qui d'ailleurs bien qu'assez superficielle, tâche de donner un tableau passablement détaillé des revenus de Mathias. Il est possible qu'elle ait été faite par l'ordre de la cour de Naples.

On sait que l'armée de Mathias avait tenu tête jusque-là à tous les ennemis, et qu'elle était très supérieure, tant par le nombre que par la discipline, non seulement à des armées de condottieri, — auxquelles on ne pouvait se fier — mais à celles des États italiens. Une œuvre qui caractérise l'opinion des Italiens sur la Hongrie, c'est le tableau de l'état de l'Europe en 1450, par Marino Sanuto, lequel affirme que la cavalerie du roi de Hongrie est la plus nombreuse de toute la chrétienté. (1) Le trésor de Mathias n'était pas moins considérable. Sa richesse était connue, il avait hérité de son père des biens immenses ; il possédait dans tout le pays des propriétés qui renfermaient des mines d'or et d'autres métaux. Les historiens hongrois évaluent à 7 ou 800.000 florins d'or hongrois (2) son revenu annuel moyen, qui s'éleva parfois à des sommes plus considérables.

Toutes ces circonstances purent rendre plus séduisante l'idée d'avoir Mathias pour beau-fils, mais sur la décision de Béatrice, accoutumée aux jouissances, au luxe, à de très fortes dépenses, elles ont été sûrement d'un grand poids.

Nous avons dit qu'une ambassade hongroise était allée à Naples au mois de juin 1475, pour

(1) Cf. Cesare Cantù : *Storia degli Italiani*, édit. de 1858. II. Appendice IX. pp. 1136 et sq.

(2) Le florin d'or hongrois ou ducat se divisait au temps du roi Albert en 100 deniers et correspondait à un quart de marc d'argent lourd ; sous Mathias, il se divisait en 300 deniers et il en fallait à peu près 7 pour faire un marc ; aujourd'hui on l'évalue d'habitude à 21 francs ou 20 couronnes austro-hongroises.



les préliminaires du mariage. Ses membres eurent, sans doute, pour mission de fixer aussi la dot de la fiancée royale ; quoique le versement n'ait dû être effectué que pendant le séjour à Naples de la grande ambassade des noces, au mois de septembre de 1476, le montant de la dot (200.000 pièces d'or, dont 170.000 devaient être versées en argent comptant, et 30.000 en bijoux, d'après le témoignage d'une missive milanaise) fut connu dès le printemps de cette année-là. (1)

Pour évaluer l'importance de la dot de Béatrice, il faut considérer que le roi Ferdinand n'avait donné à sa fille aînée — qui épousait un simple prince, il est vrai — qu'une dot de 80.000 ducats, nominalement, et en fait, 60.000 et que sa petite-fille, Isabelle d'Aragon, fille du prince héritier Alphonse, ne reçut que 100.000 ducats, quand Jean Galéas Sforza, duc de Milan, l'épousa ; qu'Éléonore, infante de Portugal, fiancée de l'empereur Frédéric III, ne reçut que 60.000 ducats, (2) que Lucrèce Borgia, quand elle épousa un prince napolitain, ne reçut que 40.000 pièces d'or et que, lorsqu'elle devint plus tard duchesse de Ferrare, elle reçut une dot d'une valeur de 300.000 pièces d'or, (3) enfin que Bianca Maria Sforza, qui aurait dû épouser Jean de Corvin avec une dot de 150.000 pièces d'or, apporta plus tard à l'empe-

(1) La missive est datée du 19 mai 1476 ; cf. *Mátyás korabeli diplomáciai emlékek* (Notes diplomatiques de l'époque de Mathias.) II. pp. 307—310.

(2) Summonte, op. cit. III. p. 499. Voigt : *Enea Silv. Piccolomini* II. p. 17.

(3) Cf. Gregorovius : *Lucrezia Borgia,* III. p. 210.

reur Maximilien la valeur de 500.000 ducats, en argent comptant et en parures. (1)

C'était pour le roi de Naples un gros souci que de réunir une somme si considérable. Dès l'automne de 1475, il commença à imposer ses vassaux, les villes, les corporations, les biens ecclésiastiques pour les frais du mariage de Béatrice. A Naples comme ailleurs, la contribution des sujets à la dot des princesses royales figurait parmi les devoirs de vassalité. (2) Les livres de comptes de la cour nous donnent des détails très intéressants et nous apprennent comment furent réunis la dot et les frais des noces de Béatrice ; parmi les contributions figurent des sommes versées plus ou moins spontanément qui dépassent certainement les sommes fixées, mais on y voit que quelques-uns durent se défendre contre une double imposition (3) et que le peuple fut très mécontent et se plaignit de ces très lourds impôts. (4)

L'argent ainsi extorqué par le roi atteignit la somme de 13.000 ducats et nous ne sommes

(1) Jules Schönherr : *Hunyadi Corvin János* (Biographies Historiques, 1894.) p. 49.

(2) De Maulde la Clavière op. cit. p. 166.

(3) Cf. l'édit du trésor ayant trait aux contributions des juifs de Fondi, aux Grandes Archives de Naples : *Partium Summarie,* Vol. II fol. 175.

(4) «Pro cuius (Beatricis) dote imposuit (rex) subditis et vassallis suis regni unum tertium extraordinarium ultra aliud tertium solitum, utrumque persolvendem per totum mensem augusti subsequentem, et sic secutum extitit cum maxima difficultate et exasperatione ac penuria subditorum murmurantium, ululantium et se reclamantium ad Deum.» Tummulillis, op. cit. p. 218.

pas médiocrement surpris de trouver parmi les donateurs le nom d'Antonio Petrucci, secrétaire particulier du roi, qui fut emprisonné et exécuté plus tard pour participation au complot des grands. (1)

Pendant ce temps, Mathias faisait aussi ses préparatifs pour la réception de sa fiancée et les fêtes du mariage ; il voulait que leur éclat éblouît et étonnât le monde entier, mais peut-être surtout la fiancée elle-même. On l'accusait même de se laisser détourner de ses préparatifs de guerre contre les Turcs à cause de l'approche de ses noces.

Dès le mois de mai commencèrent à s'assembler à Bude les grands du royaume qui devaient aller en députation à Naples, ou qui étaient chargés de porter des invitations au mariage à des cours princières, comme envoyés du roi.

Le nombre des évêques et archevêques, seigneurs, nobles et de leur suite, qui furent mobilisés par Mathias à cette occasion, peut être estimé à un millier, et les frais nécessités par cette ambassade à plus de 20.000 florins. (2)

Comme chef et orateur de la députation, et pour accompagner la fiancée royale, Mathias nomma Rodolphe de Rudesheim, évêque de Breslau, dont le diocèse appartenait alors à son empire. Cet évêque figurait parmi les plus hauts dignitaires ecclésiastiques ; il faisait fonction de légat

(1) Cf. différentes pages des volumes LXVIII. et LXIX. des *Cedole*.

(2) Eschenloer op. cit. II. p. 340.



pontifical en Bohême, en 1465, et c'est lui qui prononça contre Georges Podjebrád l'interdiction ecclésiastique et releva ses sujets de leur serment de fidélité. (1)

Aux côtés de l'évêque de Breslau figurait, comme second chef de la députation, Jean Filipec, autrement dit Pruisz, évêque de Nagyvárad, d'origine morave, assisté de plusieurs savants ecclésiastiques ; le père de cet évêque avait été un forgeron hussite, et l'évêque lui-même était tout à fait une créature de Mathias qui, connaissant son intelligence et ses capacités pour la diplomatie, le chargeait d'importantes missions diplomatiques ; il en fit plus tard son chancelier. (2) Comme seigneurs laïques, les suivants prirent part à la députation : Jean Pongrácz de Dengeleg, voïvode de Transylvanie, cousin du roi et son représentant à la cérémonie nuptiale à Naples, Jean de Szentgyörgyi, comte de Bazin, général de Mathias, et son frère, Pierre de Szentgyörgyi ; puis Pierre de Geréb, lieutenant-général de la Haute-Silésie, autre cousin de Mathias ; Bernardin Frangepán, comte de Modrus, le plus puissant et le plus riche des seigneurs de la Croatie, qui était parent des Este par sa mère, et de la maison royale de Naples par sa femme ; Louise d'Aragon, puis Ladislas de Rozgonyi et Georges de Drágfy et plusieurs autres nobles hongrois. Parmi les seigneurs de Bohême se joignirent à la députation : Jean, duc de Ratibor, Nicolas, duc d'Oppeln, Henri, duc de Munsterberg, fils de

(1) Pastor op. cit. II. pp. 356, 358.

(2) Cf. Petri Ranzani : *Epitome Rerum Hungaricarum* (Schwandtner, *Script.* I.) p. 420.

l'ancien roi Georges Podjebrad, et qui était ainsi le beau-frère de Mathias. (1)

Les envoyés hongrois quittèrent Bude au milieu du mois de juin et, ayant rejoint à la frontière italienne les envoyés de la Moravie, de la Bohême et de la Silésie, ils arrivèrent tous à Venise au commencement d'août ; là, les membres de la députation et leur suite formaient un total de 756 personnes. (2) Étant donné que Frédéric, empereur d'Allemagne, avait une suite de 700 cavaliers en 1468, dans le voyage qu'il fit à Rome pour accomplir un vœu, (3) il faut reconnaître que la mission hongroise de Naples était des plus respectables pour ce qui concerne le nombre des participants.

Elle eut un succès prodigieux par la variété et l'éclat de la pompe qu'elle déploya.

Le costume hongrois lui-même dut être un spectacle insolite pour les Italiens. Ce costume différait sans doute de ce que les Italiens avait l'habitude de considérer comme élégant, surtout par les fourrures, les passementeries, les agrafes ornées de pierres précieuses et les manteaux qui tombaient souvent jusqu'à la cheville. Les seigneurs laïques et ecclésiastiques, qui composaient la mission

(1) La liste la plus complète des membres de la députation se trouve — avec l'indication du nombre des cavaliers — dans les Archives d'État à Modène, sous le titre «Oratores» (Canc. Duc. Doc. d. Stat. Est. Ungh.) et elle est datée du temps où la députation, rentrant de Naples, fit un séjour à Ferrare avec Béatrice et sa suite.

(2) Cf. Lettre de l'ambassadeur milanais Leonardo Botta, datée du 16 août, Venise. (Archives d'État à Milan, Sezione Storica, Potenze Estere, Ungheria.)

(3) Pastor op. cit. II. p. 373.

royale, avaient sans aucun doute déployé tout l'éclat et la pompe possibles, avec l'aide généreuse du roi.

La mission se composait non seulement de Hongrois, mais encore de Moraves, de Tchèques, d'Allemands et de Dalmates, auxquels étaient attachés nombre d'écuyers en robes rouges, de serviteurs, de bouffons fantaisistes et bizarres, et un grand nombre de musiciens dont la musique — tout à fait inconnue dans ce pays étranger — accompagnait dans sa marche cette brillante troupe et amusait les seigneurs pendant les haltes. (1)

Les 20 prisonniers de guerre turcs — qui étaient tombés au pouvoir de Mathias à la prise de Sabác probablement (2) et qu'il attacha à la suite de la mission — vêtus d'habits magnifiques, durent en rehausser encore l'éclat. Ce spectacle n'était pas seulement rare à cette époque, mais, avant la reprise d'Otrante, il était entièrement nouveau en Italie, et rendu encore plus intéressant par la

(1) Bonfin (op. cit.) dit de la mission de noces: «omnia nostri temporis spectacula superarunt». Leon. Botta dit dans son rapport déjà cité: «tutti ben forniti de arzenteri et assay ben vestiti». Dans un manuscrit contemporain des archives de Dresde qui décrit les noces: (Langenn, *Herzog Albrecht d. Beherzte* p. 518.) «all obgenannt gereisige pfärd wol gerüsst und den hern von gulden Rittern und Samet knechten von Tamascht und Atlas Iren dienern allen Rott pernischen stukhen» etc.

(2) Archives d'État à Modène, Bibl. Manoscritti *(Cronaca Estense di Fr. Paolo d. L.* a Ce 135. vol.) «Et venti Turchi vestiti alla Turchesca.» La missive de l'ambassadeur saxon (chez Langen, loc. cit.) parle de 16 Turcs.

peur que les nouvelles de l'expansion de la puissance ottomane donnaient aux Italiens.

D'après la chronique contemporaine de Naples, «les envoyés de Sa Majesté Mathias, roi de Hongrie, entrèrent dans la ville le samedi 7 septembre, à 17 heures (11½ du matin)». (1) Les livres de comptes du trésor royal contiennent les dépenses, pour les frais d'entretien des Hongrois, depuis le 13 août. (2)

Ainsi, dès la seconde semaine de septembre, Naples ressembla à une ruche où non seulement la troupe hongroise, mais les ambassadeurs, les hôtes de différents pays et le peuple curieux et turbulent attendaient avec impatience l'aube de la double fête du couronnement et des noces.

II.

Le nouveau château — Castello Nuovo — de Naples, dont les remparts avaient résisté à tant et à de si furieux assauts, et dont les prisons profondes entendirent les gémissements de tant d'infortunés, vit des journées mouvementées et joyeuses au mois de septembre 1476. Des gens en fête remplissaient les salles. Les envoyés du roi de Hongrie y furent reçus magnifiquement et invités pour les repas, tandis qu'ils étaient logés les uns chez les seigneurs et chez les riches bourgeois, les autres dans des auberges;

(1) Notar Giacomo, op. cit. p. 130.
(2) *Cedole*, vol. LXV. fol. 458. etc.

la Calabre, la Sicile, l'Espagne et la Grèce envoyèrent leurs vins pour les tables richement servies. (1)

Tous les membres de la famille royale se réunirent pour la fête de Béatrice; Éléonore seule manqua, ainsi que le prince Federigo qui ne put rentrer de son voyage de Bourgogne que le mois suivant. (2) Les filles du duc de Sessa et Rossano — qui venaient de perdre leur mère — se trouvaient aussi parmi les gens de la noce, (3) le roi était leur oncle, il est vrai, mais elles ne devaient pas ignorer que leur père et leur frère languissaient dans les prisons du Castello qui retentissait des joyeux éclats de fête. (4)

Les écrits contemporains citent, parmi les fêtes, des «farse allegoriche», c'est-à-dire des pièces de circonstance représentées au Castello Nuovo. Nous connaissons le texte de l'une de ces œuvres. On y voit un envoyé de Dieu, qui est venu annoncer que la puissance divine, ayant eu connaissance des vertus de Béatrice, lui a donné trois compagnons pour lui faciliter son passage sur cette terre; ce sont: la Beauté, l'Honnêteté et Apollon; ces personnages entrent l'un après l'autre pour faire l'éloge des charmes et des qualités de la princesse. La Beauté loue ses cheveux blonds, son front découvert, son regard qui reflète le paradis et resplendit d'un éclat amoureux, son nez princier, ses sourcils, ses joues, roses comme l'aurore, sa bouche qui laisse voir des dents blanches comme la neige, et dont la parole est une musique, son cou et sa

(1) *Cedole*, LXV. pp. 391. et suiv., 461., 552.
(2) Notar Giacomo, op. cit. p. 132.
(3) *Cedole*, vol. LXV. p. 465.
(4) Tummulillis, op. cit. p. 183.

blanche poitrine, tout son être, qui joint si heureusement les charmes du corps à ceux de l'esprit que tous ceux qui peuvent la servir sont heureux. (1) Sa naissance — continue-t-elle — a rempli de satisfaction le soleil, la lune, les étoiles et les éléments; c'est d'elle qu'on parle parmi les belles, il n'y a personne sur la terre qui puisse lui ressembler, et c'est un bonheur suprême pour la Beauté que de lui baiser la main.

Après cet éloge hyperbolique, l'Honnêteté parle à son tour; elle met les vertus de Béatrice au-dessus de celles de Lucrèce, de Judith et de Virginie. Diane ne peut plus chasser, parce que la

(1) «Mira le trezze bionde et quello ameno
Fronte bello et sereno che dimonstra
Tanta bellezza vostra, mira il viso
Specchio del paradiso, che riluce
De una amerosa luce, et mira quello
Naso regale et bello, et quelle ciglie
Con le guantie vermiglie, et amerose
Ad guisa de doe rose ne l'aurora,
Mira la boccha ancora e i bianchi denti
Che fan si dolci accenti, che par sia
Soave melodia in ogni suo decto,
Mira la gola el pecto bianchegiante,
Il comparer constante in ogni cosa
Prudente et gratiosa, che beato
Qualuncha é destinato al tuo servitio.»

Voir: Franc. Torraca: *Studi di Storia letteraria Napoletana,* Livorno, 1884, pp. 292—298. La «farsa» ci-dessus analysée fut conservée dans un manuscrit de la première moitié du XVIe siècle, qui est actuellement à la Bibliothèque de Munich. Ben. Croce, dans son étude déjà mentionnée (*I Teatri di Napoli*, etc. pp. 566, 580. et suiv.) est de l'avis que cette pièce ne fut représentée qu'après le retour de Béatrice, en 1501, mais l'énumération des charmes de la jeune fille, l'allusion à «l'éclat de la couronne» rendent certainement plus vraisemblable l'hypothèse de Torraca, qui prétend que cette «farsa» vient de la fête des noces de la reine.

montagne, le vallon, la forêt, la source, tout est plein de la gloire de Béatrice. Elle-même — l'Honnêteté — n'est pas digne de porter sa couronne virginale en présence de Béatrice, et elle l'offre à celle qu'on fête en ce moment. (¹)

Apollon descend du ciel à son tour; il était curieux de voir si la princesse était vraiment aussi glorieuse qu'on le disait et il la trouve plus glorieuse encore. Le Ciel, la Terre et la Mer retentissent de son éloge et proclament l'éclat de sa couronne; Apollon, en signe d'hommage, lui donne sa lyre, et lui prédit une vie et un règne heureux — que son nom présage d'ailleurs — pendant que ses compagnons célestes charment par leurs chants l'oreille de la fiancée royale et lui donnent un avant-goût des joies de l'harmonie qui l'attendent un jour au ciel.

Au milieu de ces fêtes continuelles, l'aube du grand jour arriva enfin; on fixa au 15 septembre, qui était un dimanche, la bénédiction religieuse du mariage qui devait être contracté par procuration, et le couronnement de Béatrice comme reine de Hongrie. On éleva une estrade de dimensions gigantesques devant le Castello Nuovo, sur la grande Piazza dell' Incoronata, située devant l'église qui porte le nom de la Sainte Vierge couronnée. Pendant que la foule en fête se pressait sur les places et dans les rues de Naples, que la musique se faisait entendre et que les tournois et d'autres divertissements pour le peuple commençaient, le roi partait

(¹) La «ghirlanda» dans les mains d'«Onestà» signifiait sans doute la couronne virginale, et non pas simplement une guirlande de fleurs.



du Castello, à cheval, avec tous les insignes princiers, couronne en tête, suivi des grands du pays et d'autres personnages qui jetaient parmi la foule pendant le trajet des pièces de monnaies frappées spécialement pour cette occasion. (¹) Après lui, parut bientôt la princesse Béatrice que conduisait par la main le cardinal Oliviero Carafa, nommé légat pontifical exprès pour cette occasion, escorté par les évêques du royaume.

Le brillant cortège monta sur l'estrade richement décorée, au milieu des acclamations de la foule innombrable ; puis on célébra la messe et les cérémonies religieuses du mariage où Mathias fut représenté par son cousin, Jean Pongrácz de Dengeleg, voïvode de Transylvanie ; enfin le cardinal Carafa accomplit les cérémonies du couronnement. Les seigneurs hongrois qui assistaient à cet acte durent faire de curieuses réflexions en voyant l'épouse de leur roi couronnée reine de Hongrie sur la grande place de Naples, par l'archevêque de Naples, avec une couronne qui était, disait-on, le cadeau du pape. (²) Le couronnement ultérieur de Béatrice à Székesfejérvár, conformément aux règles du droit public hongrois, montra quelle était aux yeux de Mathias la valeur de cette cérémonie, qui trouve probablement son explication dans le fait que les rois de Naples portaient arbitrairement le titre de roi de Hongrie. (³)

(¹) C. A. Vergara : *Monete del Regno di Napoli*, p. 80. et table 23.

(²) Manuscrit de Dresde chez Langenn, p. 523.

(³) Sur les cérémonies du couronnement, cf. Notar Giacomo (op. cit. pp. 130—131), Passero (op. cit. p. 31), Summonte (op. cit. III, p. 491).

Mais les fêtes publiques ne prirent pas fin avec le couronnement. Elles furent suivies du festin de noces et d'un grand banquet populaire, puis de tournois et de cortèges allégoriques ; dans la série de ces cortèges, les Florentins — connus pour leur habileté dans ce genre de spectacles dans toute l'Italie — jouèrent les «sept triomphes» de Pétrarque ; puis des feux d'artifice éclairèrent le crépuscule.

Les tournois étaient au temps de Béatrice, à Naples comme ailleurs, les spectacles les plus populaires ; car ils satisfaisaient non seulement la vanité de la cour et des seigneurs, mais encore la curiosité et le désir que le peuple avait de s'amuser. A Naples les tournois individuels étaient seuls en usage, on n'y pratiquait point les tournois par troupes ; trois ou quatre chevaliers y figuraient revêtus d'armures et de costumes éclatants ; leur habileté et leur adresse excluaient tout danger, d'ailleurs leurs armes n'étaient pas celles qu'on emploie dans une lutte sérieuse ; on n'y faisait donc pas couler le sang, et le spectacle était à cette époque plutôt bouffon qu'effrayant. Naples faisait autorité en cette matière, et l'on y prenait modèle pour les tournois comme pour le dressage des chevaux. On proclamait les prix au son des tambours et de la musique ; ils étaient décernés non seulement à celui qui était premier dans la lutte, mais aussi à celui dont le maintien était le plus élégant ; le vainqueur était mis à la place d'honneur pendant le festin qui suivait et il avait le droit d'embrasser les plus belles femmes.

Les frères de Béatrice, Alphonse, le prince-héritier, et son autre frère cadet, Federigo, prenaient part quelquefois à de semblables joutes, et l'éclat de leurs costumes de fantaisie, de leur armure, du



harnachement de leurs chevaux et de leur suite éclipsait tout le reste; ils étaient resplendissants d'or, et brisaient l'une après l'autre les lances de leurs adversaires. Ces tournois — que les Italiens appelaient *giostra* — avaient lieu sur la Piazza dell' Incoronata, où l'on dressait pour ces occasions une tente flottante d'étoffe bleue, semée d'étoiles d'or, puis le festin avait lieu sur la terrasse pendant qu'on jetait des gâteaux dans la foule. (1)

Le jour qui suivit le couronnement, Diomède Carafa remit à Béatrice, pour qui il restait toujours un vieil ami, le mémoire qu'il avait écrit sur sa demande. (2) Un exemplaire manuscrit contemporain de ce mémoire, qui est actuellement à la bibliothèque de Parme, et en renferme une traduction latine, faite par Colantonius Lentulus, a probablement appartenu à Béatrice. Joannes Marcus Cynicus a fait sur le frontispice du manuscrit un dessin primitif en minitaure, représentant comment il fut remis à Béatrice. On y voit la jeune reine assise sur une sorte de trône, et l'auteur respectueusement agenouillé devant elle; les armes de l'auteur, à côté des armes de la maison d'Aragon et de celles de Mathias et de Béatrice réunies, ornent le frontispice, tandis que sur la première page on voit le portrait de la jeune reine en médaillon.

Le contenu du mémoire n'est pas seulement caractéristique de la philosophie pratique que l'auteur avait acquise par beaucoup d'expériences ainsi

(1) Cf. G. de Montemayor: *Una Giostra a Napoli ai tempi di Alfonso d'Aragona*, *Napoli Nobilissima*, année V. p. 17. et sq., et p. 57 et sq.

(2) Ben. Croce: *Memoriale a Beatr. d'Arag.* pp. 23 et 47.

que des circonstances de l'époque ; il nous renseigne aussi sur les idées qu'on avait à la cour de Naples touchant la personne de Béatrice, son mariage et le rôle qu'elle était appelée à jouer en Hongrie. Si la jeune reine avait mis en pratique les conseils du vieux Carafa, son sort aurait peut-être pris, à beaucoup d'égards, un autre cours.

La première chose que l'auteur du mémoire conseille très sérieusement à la reine de Hongrie, c'est la crainte de Dieu : elle ne doit jamais oublier que toute cette vie terrestre n'est que « vanité des vanités », c'est pourquoi, pendant cette vie, nous devons travailler à notre salut spirituel par une crainte du Seigneur qui se manifeste dans la pratique fervente des commandements de la religion ; cette piété s'impose surtout aux rois et aux reines, car beaucoup de gens suivent leur exemple, bon ou mauvais, et tandis que leur vie, si elle est pieuse, contribue par la force de l'exemple à faire le salut d'autrui, leur négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs nuit au salut des autres âmes, en sorte que les princes portent de ce fait une très grande responsabilité.

Il recommande à Béatrice de parler à son père avant de partir, de le remercier de toutes ses bontés et de garder son souvenir quand elle sera loin ; il l'exhorte à lui demander pardon de tout le chagrin qu'elle a pu lui causer et à solliciter à genoux sa bénédiction en lui recommandant ceux qui l'ont servie. Il l'engage encore à essayer de baiser les mains et les pieds de son père au congé final.

A son frère, le prince, elle ne demandera pas seulement de garder son souvenir, mais encore d'être son protecteur, son avocat auprès de leur père, et elle exhortera ses autres frères et sœurs à l'obéis-

sance envers leur père comme envers leur frère aîné.

Qu'elle remercie les seigneurs du pays, les courtisans et les dames de la cour des honneurs qu'ils lui ont rendus, qu'elle les prie de lui écrire de temps à autre ; qu'elle reçoive les cadeaux qu'on lui donnera sans doute, avec la même amabilité, sans égard à leur valeur, et qu'elle ne soit pas avare de bonnes paroles, parce qu'elle ne peut pas donner de l'or ou de l'argent à tout le monde, tandis que les bonnes paroles font toujours plaisir.

Qu'elle n'oublie pas de visiter les églises principales pendant le voyage, ce qui fera une excellente impression sur les Hongrois de sa suite. Qu'elle s'efforce de faire ample connaissance avec sa suite ; elle aura l'occasion de causer avec l'un ou l'autre et elle pourra avoir des attentions pour tout le monde sans diminuer son autorité ; mais elle doit surtout avoir des égards pour ceux que le roi lui a attachés comme conseillers, en leur faisant comprendre qu'elle ne veut rien faire sans écouter leur avis. Elle devra tâcher de montrer de la bonne humeur à son entourage ; le devoir des supérieurs est d'être vraiment supérieurs à ceux qui les entourent et de refréner leurs caprices.

Elle aura des attentions, selon leur mérite, pour ceux qui la salueront aux différentes étapes de son voyage; elle n'oubliera pas que l'honneur qui lui est fait, elle le doit en majeure partie à son père et à son mari, et que nous devons être plutôt trop courtois que trop peu. Elle maintiendra l'ordre dans sa suite, ne tolérera pas qu'on importune d'exigences inutiles ceux qui lui donneront l'hospitalité en cours de route et que sa suite laisse quelque part

la moindre dette. Elle imposera une discipline à ses dames d'honneur : qu'elles soient réservées et prudentes dans leurs relations avec les hommes, puisque «les Hongrois sont de naturel très jaloux».

Arrivée à Ferrare, elle ne doit pas montrer dans sa conversation avec sa sœur Éléonore que, comme reine, elle est supérieure à la duchesse ; elle estimera sa sœur aînée à l'égal de sa mère, et le fera comprendre aussi à sa suite hongroise.

Elle fixera le départ des étapes de façon à être effectivement prête pour ce moment, et c'est elle qui attendra plutôt que de faire attendre les autres, car l'attente forcée cause des mécontentements et des murmures ; elle doit toujours partager avec ses Hongrois les cadeaux qu'elle recevra pendant la route, et s'il arrive un accident à l'un d'eux, qu'elle lui vienne en aide ou, si elle n'y peut rien, qu'elle lui montre au moins de la compassion ; si quelqu'un de sa suite tombe malade, elle le visitera, ou du moins se renseignera sur son état. Elle doit charger son secrétaire d'écrire souvent à son mari et au roi son père, pour les informer de sa marche.

En sortant d'Italie, elle arrivera sur le territoire de l'empire d'Allemagne, où elle doit se rappeler que l'empereur est son parent (1) et exprimer sa satisfaction sur tout ce qu'elle aura l'occasion de voir et de connaître pendant sa route.

Il peut arriver que son mari vienne au-devant d'elle, sans se faire connaître, déguisé : qu'elle fasse donc attention à toutes les rencontres et se montre spirituelle ; et si elle reconnaît le roi, qu'elle dissi-

(1) Frédéric III avait épousé Éléonore de Portugal, cousine du père de Béatrice.

mule tant qu'il ne voudra pas se découvrir ; alors elle descendra aussitôt de cheval, et lui rendra les honneurs qui lui sont dus, mais elle ne lui permettra de toucher que sa main.

Béatrice écrira souvent à sa belle-mère sur son voyage, exprimant le désir de la voir et si elle vient à sa rencontre — ce qui est vraisemblable — elle lui montrera beaucoup d'égards, car elle aura besoin de sa belle-mère comme de médiatrice entre elle et son mari ; il y a plusieurs choses qu'elle ne pourra pas raconter au roi et la confiance qu'elle témoignera à sa mère, plaira aussi au roi, surtout si elle demande à sa belle-mère d'être sa véritable mère et sa conseillère en tout ce qui peut plaire à son mari. Car la chose principale est de s'attirer la sympathie de son époux, et il n'est pas toujours aussi facile de satisfaire à ses devoirs envers un mari qu'envers des parents. Qu'elle s'efforce donc de pénétrer le naturel du roi et se renseigne à ce sujet déjà auprès de ses compagnons de voyage.

A la première rencontre avec le roi elle éprouvera sans doute de l'embarras, ce qu'elle ne doit pas cacher, d'ailleurs ; elle devra être plutôt silencieuse, et ne répondra que quand son mari lui adressera la parole, «parce que nous aimons partout la femme bavarde, sauf dans notre maison». Elle témoignera le plus grand respect au roi ; même s'il proteste, cette attitude lui plaira ; elle ne sera jamais assise en sa présence, sauf quand il sera assis ou lui offrira un siège ; elle ne causera pas beaucoup en sa présence et ne se montrera pas familière avec lui devant d'autres personnes.

Elle priera son mari de choisir lui-même les seigneurs et les dames qui seront attachés à sa



personne, et elle ne suivra pas le mauvais exemple des femmes qui montrent de l'aversion pour ceux qui ont la confiance et les sympathies de leur mari ; tout au contraire, elle sera aimable et confiante envers ces personnes pour plaire à son époux, parce que la femme doit adapter son naturel à celui de son mari. Elle demandera des conseils à sa belle-mère pour savoir comment elle doit se comporter à l'égard des grands et des sujets qui présentent des requêtes en l'absence du roi ; elle priera le roi de lui pardonner les fautes qu'elle pourra commettre par inexpérience dans les premiers temps et elle lui sera très reconnaissante de lui avoir permis de garder à son service les gens qu'elle a amenés de son pays ; elle aura besoin d'eux, car, de même que les relations sont tout autres entre le père et la fille, et entre le mari et la femme, de même la fidélité de ceux qui se considèrent comme des serviteurs de son père sera tout autre que celle de ceux qui se considèrent comme des serviteurs de son mari.

Elle sera très économe de la somme que son marie lui alloue pour son entretien, afin de ne jamais manquer de rien, et de n'avoir pas d'embarras d'argent ; elle proportionnera ses dépenses à ses revenus et se souviendra que «nous devons plutôt laisser nos biens à nos ennemis après notre mort que de leur demander quoi que ce soit dans notre vie», et que «le roi qui s'habille de drap, est plus estimé que celui qui se vêt de costumes dorés, mais qui ne peut payer ses dettes».

«En outre — continue le bon Diomède — j'assure Votre Majesté que, jusqu'à ce qu'elle ait appris la langue des Hongrois, elle aura beaucoup de désagréments ; c'est pourquoi, par égard pour son mari,

mais aussi afin de pouvoir parler avec le peuple et surtout avec les dames qui viendront lui présenter leurs hommages, elle devra s'efforcer de l'apprendre au plus tôt ; elle peut commencer l'étude du hongrois pendant le voyage même, mais elle l'apprendra le mieux des dames que le roi attachera à son service. »

Plus loin, le mémoire exhorte Béatrice à offrir toujours au roi les cadeaux qu'elle recevra ; il les acceptera, ou bien les lui rendra ; dans le dernier cas, elle aura et le cadeau et la satisfaction d'avoir fait plaisir à son mari ; dans le premier, elle se privera de quelque chose dont la possession exciterait la convoitise de son époux. Mais puisqu'elle doit vivre et mourir avec lui, la base solide de leur bonheur ne peut être que l'amour de son mari pour son âme, car il aimera sans doute son corps. Elle doit donc se montrer satisfaite de ce mariage et ne pas oublier que, de même qu'elle aurait pu trouver, peut-être, un autre roi pour époux, son mari aurait pu trouver aussi une autre reine. Elle doit entendre tout le bien qu'on dit de son mari, et rien de ce que les malveillants rapportent sur son compte, et se rappeler qu'on conquiert l'homme, comme l'animal, plus facilement par la ruse que par la force. Le vieux soldat ne veut pas la flatter, mais il doit cependant dire à la reine que la divine Providence l'a comblée des trésors du cœur et de l'intelligence qui ne s'épuisent pas ; en les employant bien, et en vivant avec piété, amour et obéissance envers son mari, elle sera heureuse elle-même, autant qu'on peut l'être sur cette terre. Qu'elle n'aille pas croire qu'il y ait au monde un homme qui possède tout ce qu'il désire ; mais la réalisation de tous nos désirs n'est pas non plus le

but de notre vie terrestre : ici nous devons acquérir des mérites pour le salut de notre âme par nos bonnes actions.

Le départ de Naples de Béatrice et de sa suite fut fixé au 18 septembre. (1) Auparavant elle dut certainement faire une fervente prière dans l'église Sainte-Barbara de la forteresse Castello Nuovo, c'est là qu'elle priait étant jeune fille, ainsi qu'au Dôme de San Gennaro où Diomède Carafa lui conseilla d'aller ; elle prit un congé touchant — si nous en croyons l'historien contemporain de Mathias — des murs, des portes du château royal, des portraits de ses ancêtres et fit des adieux plus touchants encore à son père que «son grand amour pour celle qui partait, faillit tuer», car il allait être sevré «de la plus grande joie de sa vie.»(2) Béatrice prit aussi congé du peuple de Naples : la tête couronnée, accompagnée de son père et des seigneurs du pays, elle visita les places principales de tous les quartiers de Naples, (3) promenant encore une fois ses yeux sur cette belle ville, sur ses environs fleuris, sur son peuple vif et gai, avant de partir pour ce monde étranger et lointain : un grand espoir l'y attirait, mais bien des dangers l'y menaçaient aussi, et elle ne savait pas si elle en reviendrait un jour, ni comment elle en reviendrait.

(1) Ainsi l'affirment : Notar Giacomo (op, cit. p. 132.) et Passero (op. cit. p. 31) ; Fuscolillo (en qui on ne peut avoir moins de confiance) le place au 19 (op. cit. Arch. Stor. Nap. I, 51). D'après Tummulillis (loc. cit.) Béatrice ne partit de Naples que le 28 septembre.

(2) Bonfin : *Symposion Trimeron* p. 7. Tummulillis (loc. cit.) dit : «discessit de Neapoli cum maximo triumpho, iucunditate et gaudio cum lacrimis et luctu mixto».

(3) Notar Giacomo, loc. cit.



Il avait été décidé que Béatrice serait accompagnée en Hongrie par son frère cadet François; cette décision fut prise, à ce qu'on prétend, sur le désir nettement exprimé par Mathias.(1) Le prince, âgé de 15 ans, avait une ardente affection pour sa sœur aînée, qui remplaçait sa mère; (2) son séjour en Hongrie devait en quelque sorte achever son éducation, car, aux côtés de Mathias, il aurait une excellente occasion de se perfectionner dans l'art de la guerre et de s'accoutumer à la vie militaire; c'est du moins ce que Diomède Carafa lui conseillait dans un mémoire rédigé spécialement pour lui. (3) En outre, la reine fut accompagnée depuis le départ de Naples, au moins pendant une partie de son voyage, par le duc d'Andria, la duchesse de Sora, le comte et la comtesse de Terranuova, le comte et la comtesse de Montorio, Tommaso Filomarino, une certaine Madonna Laura di Messer Antonio da Bologna et par de nombreux seigneurs et dames nobles avec 250 chevaux; la suite hongroise se joignit à eux.

Son frère aîné, le duc de Calabre, l'accompagna jusqu'à Manfredonia, à travers Bénévent, par conséquent jusqu'à la mer; c'est là qu'il prit congé d'elle et envoya par des ambassadeurs ses meilleurs vœux à Mathias et à Béatrice et ses recommandations à des archevêques et seigneurs hongrois. (4) Sa femme, Ippolita, son fils Fernandino, et son frère cadet Gio-

(1) Archives d'État de Modène: Cam. Duc. propr. Herc. I. Epist. Reg. 1476 Ca 94. V. daté du 11 octobre, ad comitem Magdaloni.

(2) Bonfin: *Symposion*, pp. 19, 31.

(3) Ben. Croce: *Memoriale* etc. pp. 8—10., pp. 17—18.

(4) *Monum. Hung. Hist.* (M. k. Dipl. Eml.) II. pp. 331—333.

vanni étaient avec lui ; un autre Alphonse, fils naturel du roi et frère illégitime de Béatrice, l'accompagna probablement aussi jusqu'à Manfredonia. (1)

Manfredonia était alors un port important du royaume de Naples ; c'est encore le point le mieux situé du golfe qui porte son nom et que la mer Adriatique forme dans la partie supérieure de l'Apulie, non loin de Foggia et au sud du cap de Monte Gargano, mais en dépit de ces avantages elle est aujourd'hui dans un état complet d'abandon et de décadence.. La ville fut fondée par le roi Manfred de Hohenstaufen au XIII[e] siècle, non loin du lieu où se trouvait, à l'époque gréco-romaine, Sipontum, d'abord florissante, mais détruite plus tard par un tremblement de terre. La forteresse carrée qui va jusqu'à la mer et qui est défendue par des bastions ronds, fut bâtie par les Anjou, mais les Aragon l'ont fortifiée et ils ont laissé leurs armes sur les murs. Les talus des fossés sont recouverts de buissons, de figuiers et d'oponce. (2) C'est dans cette forteresse que Béatrice s'arrêta quelques jours avec sa suite italienne et hongroise avant de laisser derrière elle le royaume paternel, et elle put se rappeler que, dans ce port, Marie, la glorieuse reine de Naples, qui venait de ce pays où elle devait aller, avait touché le sol italien pour la première fois.

La route de Naples à la mer et le séjour dans ce port délicieusement situé, durèrent sans doute assez longtemps, car Béatrice ne s'embarqua avec sa suite

(1) Missive de Perotto de Vesach de Naples à Ferrare, écrite en septembre 1479. (Archives d'État de Modène, Canc. Duc. Cart. d. Ambass. Napoli.)

(2) Cf. Gius. Abatino : *Il Castello di Manfredonia,* Napoli nobilissima, année XI, pp. 44—45.



que le 2 octobre ; elle fit la traversée avec quatre galères du roi de Naples et d'autres bateaux plus petits. (1)

La traversée ne fut pas agréable ; la flotte dispersée par les vents fut ballottée pendant deux semaines sur les flots ; (2) enfin les voyageurs purent descendre à terre, pendant la nuit du 13 au 14 octobre, près de Chioggia, à Corbola, sur le Pô ; ils s'installèrent dans des appartements préparés à leur intention par la cour de Ferrare, puis, après s'être reposés de leurs fatigues et de leurs émotions, ils purent se rendre à Ferrare. Hercule et Éléonore les y attendaient depuis le 5 octobre avec des chevaux sellés nuit et jour et des bateaux richement décorés ; assaillis de mauvais pressentiments, ils avaient fait rechercher les galères napolitaines aux environs de l'embouchure du Pô et quand ils apprirent la nouvelle du débarquement, la duchesse elle-même partit en toute hâte pour saluer sa sœur cadette avant qu'elle arrivât dans leur capitale. (3)

L'entrée solennelle des gens de la noce eut lieu le 16 octobre, un mercredi, après les vêpres, vers 4 heures de l'après-midi par la porte de San Biagio. Le duc, entouré de toute sa cour et de ses nobles, tous à cheval, reçut la reine hors de la ville et l'amena, sous un baldaquin de brocart d'or, au son des trompettes et des tambours, dans leur palais

(1) Notar Giacomo et Passero, loc. cit.

(2) Tummulillis op. cit. p. 227.

(3) Rapports et notes des Archives de l'État de Modène. (Canc. Duc. Arch. Propr. Herc. I. Epist. Reg. 1476. Ce, 91, 92, 93, 94 et 95. Guardaroba Reg. Debit. e Cred. dell' Off. del Camerlengo Ca 45 ; Jornale dell' officio de la tapezeria 1475—1476 A.)

splendidement orné. (1) La suite hongroise et napolitaine de Béatrice, au moment d'arriver à Ferrare, dépassait sans aucun doute le chiffre de 800 personnes. (2)

La famille ducale reçut la royale voyageuse au Palazzo de Cortile, — où Hercule habita plus tard, — situé vis-à-vis de la façade du Duomo, et relié au grand Castello Vecchio. Le plus grand luxe fut déployé dans la grande salle, qui donnait sur le Castello, et les pièces adjacentes furent aménagées pour loger la reine, le prince royal de Naples et leurs intimes. Pour les rideaux et pour les tentures on avait employé de la peluche cramoisie, de la soie nouvelle et de fines étoffes de coton; les «armoiries étrangères» qui servaient d'ornements à côté des armes du prince, furent sans doute les armes du roi et de la reine de Hongrie.

Les tentures étaient recouvertes en de nombreux endroits de guirlandes à blasons ou de tableaux peints ou tissés; on y voyait des femmes et des hommes à pied ou à cheval, des arbres verts ou des arbres fruitiers, puis — par allusion au nom du prince régnant — les travaux d'Hercule et, par endroits, des scènes du *Roman de la Rose,* que les troubadours avaient fait connaître. (3)

(1) *Diarium Ferrarense*, p. 252. *Antichità Estensi* (Muratori) p. 235.

(2) *La Cronaca Estense* de Fra Paolo de Legnago (Manuscrit aux archives de Modène, Ca 136 V) dit 700 cavaliers, mais la note citée donne en total 529 cavaliers hongrois et 350 cavaliers napolitains, donc en tout 879. Cf. encore: Archives de Modène. Canc. Duc. Mandati. Ca III.

(3) Archives d'État de Modène, Jornale de l'Officio de la Tapezeria 1475—1477. V. sous les numéros A et B.

Quoique l'histoire de la maison princière de Ferrare fût ternie par le souvenir de sanglantes discordes et de nombreux crimes, leur cour brillait cependant d'un tel éclat que quelques historiens comparent le règne d'Hercule à celui d'Auguste, de Léon X et de Laurent de Médicis. (1)

Hercule n'avait pas une culture supérieure, mais c'était un souverain expérimenté, intelligent et prudent ; il gouvernait bien et énergiquement, et soit pour suivre la mode du siècle, soit par goût personnel, il encourageait beaucoup les lettres et les arts. Il agrandit sa capitale et l'embellit en l'ornant d'un grand jardin public. Il développa l'agriculture par la régularisation des fleuves et par le draînage des marais ; l'architecture par la construction de palais, d'églises et de monastères. Il aimait les écrivains, et se laissait volontiers glorifier par eux ; les noms de Bojardo, de Collenuccio, de Leoniceno, de Guarino, de Tebaldeo contribuent à la gloire littéraire de l'époque d'Hercule ; ses musiciens n'étaient pas moins excellents, surtout les violons de l'orchestre de la cour. (2) Ferrare a donc surpassé Naples à certains points de vue dans le culte des muses, et pour ce qui concerne le luxe, le raffinement, la joie de vivre et le libertinage, Ferrare ne resta pas non plus en arrière de beaucoup, comme le montrent les comédies de l'Arioste, pleines de vie et de mouvement. (3)

Au milieu des solennités pompeuses et splendides de la cour et de la ville en fête, Béatrice put embrasser

(1) Lamartine et Maulde de Clavière (op. cit. p. 396.)

(2) Muratori, *Antichità Estensi*, p. 277 et sq. Litta op. cit. livr. XXXIX. table XII.

(3) Pasqu. Villari, *Macchiavelli e i. s.*, livre II, chap. 9.

Éléonore, son unique sœur, qu'elle n'avait pas vue depuis son mariage et qui était devenue mère de trois enfants ; l'un d'eux portait le nom de Béatrice. (1) Les devoirs assujettissants des membres des maisons princières, — entre autres celui d'assister aux fêtes et de les organiser — ne laissèrent pas beaucoup de temps aux deux sœurs pour causer dans l'intimité. Les cinq jours que Béatrice passa à Ferrare s'écoulèrent au milieu de fêtes bruyantes et variées, que le duc Hercule aimait aussi et dont le but fut cette fois d'exprimer la joie que la maison souveraine et le peuple de Ferrare éprouvaient du couronnement de la sœur de la duchesse comme reine de Hongrie. Les fêtes comprenaient toutes sortes de représentations et spectacles amusants qui eurent lieu dans le palais ducal et qui témoignent que la cour d'Este à Ferrare avait développé et porté à un niveau très élevé non seulement les concours d'armes et les tournois, mais la musique et l'art dramatique. A Ferrare, à l'époque d'Hercule, on était en train de fonder un théâtre permanent ; c'est là qu'on introduisit le ballet comme accessoire des représentations théâtrales, là qu'on fit les premières tentatives pour mettre en scène les pièces classiques, par exemple les *Ménechmes* de Plaute. (2) Béatrice put donc

(1) Julia Cartwright *(Beatrice d'Este, duchess of Milan*, London, 1899. p. 370) se trompe en affirmant qu'on a donné ce nom à la deuxième fille du couple princier d'Este, à l'occasion du séjour de Béatrice à Ferrare, l'année de sa naissance, puisque Béatrice d'Este est née en 1475, et que notre Béatrice les a visités en 1476.

(2) Loc. cit. du *Diarium Ferrariense* et *Antichità Estensi* ; cf. encore op. cit. de Vecchioni (p. 62.), puis op. cit. de Maulde de Clavière (p. 377.) et Burckhardt : *Cultur der Ren.* II, p. 37

voir et entendre beaucoup de choses qu'elle essaya plus tard d'introduire dans sa propre cour; ce séjour contribua ainsi à établir les relations intellectuelles très suivies qui se sont développées plus tard entre elle et la cour de Ferrare; et tout ce que Béatrice a fait en Hongrie pour la maison d'Este, même au détriment de sa propre popularité, prouve que cette rencontre resserra d'une manière très étroite les liens qui unissaient les deux sœurs.

Quand Béatrice quitta Ferrare le 21 octobre, elle ne devait guère avoir le pressentiment qu'elle disait un dernier adieu à sa sœur. Le duc Hercule, son beau-frère, plaça auprès d'elle le chevalier Christoforo de' Bianchi pour l'accompagner; il nomma en outre ce dernier son ambassadeur en Hongrie et son représentant aux noces. (1) L'étape suivante fut à Rovigo où le duc de Ferrare pourvut encore aux besoins de Béatrice et de sa suite; (2) de là ils prirent la direction de la mer, vers Anguillara, puis vers Chioggia, probablement parce que les bateaux napolitains les y attendaient avec une bonne partie des bagages. Comme l'escorte nuptiale touchait à cet endroit le territoire vénitien, la République envoya vingt nobili pour saluer la reine; à Malamocco — l'étape suivante — une députation de quarante membres reçut Béatrice et, près de San Clemente, ce fut le doge, André Vendramin, qui vint au-devant d'elle, accompagné de dames,

(1) Archives d'État de Modène (Cam. Ducale Mand. Reg. 1476. Ca 110 v. et Canc. Duc. Arch. propr. Herc. I. Ca 98 v.)

(2) Ibid. Canc. Duc. Arch. propr. Ca 97.

sur le Bucentaure doré. (1) Bonfin parle du beau discours par lequel Béatrice — répondant au salut du Conseil de Venise — éblouit les Hongrois et les Italiens (2) et les pages des Archives de la Signoria témoignent de l'hospitalité généreuse, mais à la fois mesurée et sans folles prodigalités, que Venise donne à Béatrice et sa suite, sur son territoire. (3)

Béatrice en repartit le 29 octobre — abandonnant définitivement la flotte napolitaine — pour se diriger vers Trévise, puis vers les montagnes neigeuses du Frioul. (4) D'après les notes contemporaines, au moment où elle arriva à la frontière hongroise, il n'y avait pas de chariots dans sa suite, il n'y avait que des chevaux de selle et des bêtes de somme. (5) Quoique à cette époque on se servît de chariots pour les grands voyages, (6) il est possible que dans les chemins de montagne on ait dû transporter les malles à dos de chevaux et de mulets. Le cortège nuptial arriva à Villach au mois de novembre; là, l'entretien des chevaux causa beaucoup de soucis, et il nous paraît certain que le cortège prit, pour entrer d'Italie dans l'empire d'Allemagne, les défilés que traverse aujourd'hui la ligne de chemin de fer d'Udine à Pontebba, et qu'il ne toucha pas l'Istrie, dont Bonfin fait cepen-

(1) Archives d'État de Venise, Deliberazioni (secreta) Senato I. R. 27.

(2) Decas IV, libr. p. 424. *Antichità Estensi* p. 285.

(3) Notes du Conseil de Venise (Section citée, 17 octobre et sections suivantes.)

(4) *Vite de' duchi di Venezia* (Marino Sanuto) Muratori, Scriptores XXII. p. 1205.

(5) Eschenloer op. cit. II. p. 342: «Wan sie brachten von Neapolis keinen Wagen, denn Seuwmen». (Saumrosse.)

(6) Cf. Reumont, *Lorenzo d. Medici*, I. pp. 315—316.

dant mention. (1) Le choix de ce chemin peut s'expliquer par la crainte des Turcs : à cette époque, ils envoyaient des troupes de partisans dans les pays voisins, par la Dalmatie et la Croatie, et cette fois-ci ce fut avec l'intention de s'emparer d'un butin extraordinaire en faisant prisonnière la fiancée royale avec sa suite. Le cortège vit en Styrie les traces de leur passage. Un triste spectacle s'offrait à la reine tandis qu'elle s'approchait de sa nouvelle patrie sur les traces des brigands turcs : partout où elle portait ses regards, des églises en cendres, des villages détruits, des cadavres non enterrés. Elle était contrainte d'aller plus lentement, de s'arrêter et d'attendre souvent — d'après le conseil des envoyés hongrois — jusqu'à ce que les troupes envoyées à sa rencontre eussent écarté tout obstacle et tout danger sur sa route.

Enfin, à la frontière de Styrie et d'Esclavonie, près du fort de Pettau, bâti sur une colline, elle fit une rencontre qui dut disposer son âme à la joie ; c'était la mère de Mathias, la vieille Elisabeth de Szilágyi, veuve du grand Jean de Hunyadi, qui avait voulu être la première à voir la future femme de son fils. Accompagnée de Nicolas Bánfi d'Alsólendva, comte de Pozsony, grand échanson du roi (que Béatrice connaissait déjà, puisqu'il faisait partie de la députation envoyée à Naples), de ses dames d'honneur et de vingt jeunes filles hongroises nobles, elle était venue saluer sa bru et la conduire à Székes-

(1) Lettre de l'ambassadeur Lucas Lupus aux Archives d'État à Milan (Pot. Estere. Ungheria, 1476.).

(2) Dec. IV, libr. IV, p. 423 : «per Forum Julium, Istriam et Carnos, in Pannoniam descensuros».

(3) Bonfin, ibid. p. 424.

fejérvár, auprès de son fils qui l'y attendait. (1) Cette Hongroise, femme d'un héros et mère d'un autre héros, attira contre sa poitrine la princesse italienne, élevée parmi tous les charmes de la civilisation raffinée de l'Occident, et il sembla que cette étreinte fondait pour un instant en une seule les âmes des deux nations — dont les oppositions persistantes rendirent plus tard si difficile, si orageuse la vie de Béatrice en Hongrie.

III.

Béatrice allait donc fouler le sol de la Hongrie; dans ce climat froid et neigeux qui entourait cette méridionale, des cœurs chauds et amis l'attendaient. Tout indique que la fiancée royale fut accueillie avec une sympathie générale et une attente pleine de joie et d'espoir. (2)

A partir de la frontière, malgré la neige qui s'élevait très haut, et dans laquelle il fallut littéralement creuser un chemin, «des nobles et des paysans accouraient à sa rencontre, le cœur joyeux, comme jadis leurs aïeux, quand de vaillants seigneurs amenèrent d'Apulie Buzilla à Coloman». (3)

(1) Eschenloer op. cit. vol. II. p. 341. Manuscrit de Dresde. (Langenn) p. 519.

(2) Lettre de l'ambassadeur Lucas Lupus à Milan, datée du 27. octobre 1476: «Aspettamo la Regina cum grandi alegrezza et grand parati . . .» *(Monum. Hung. Hist.* II. p. 335.)

(3) L. Szalay, op. cit. vol. III. p. 280; de même Bonfin, *Hist.* p. 429. Buzilla, épouse du roi Coloman, était la fille



Mathias était alors à l'apogée, sinon de sa puissance, du moins de sa popularité ; il ne s'était pas encore enfoncé dans le labyrinthe des aspirations politiques vers l'Europe occidentale ; c'était encore un roi national dans le sens le plus strict du mot, un roi ayant mission de fonder une dynastie nationale ; et le désir de son peuple se rencontrait avec le sien : assurer, par ce mariage, l'avenir de sa dynastie. Selon toutes prévisions, on pouvait s'attendre à ce que cet espoir fût réalisé par la fiancée, dans laquelle la distinction d'une ancienne et fière maison royale s'unissait à tous les charmes d'une florissante jeunesse.

On ne comprend pas qu'on ait fixé les dates du mariage sans tenir compte des saisons. La députation du roi de Hongrie dut aller à Naples au fort de l'été, si bien que plusieurs de ses membres succombèrent à la chaleur et à la peste, (1) et Béatrice dut venir en Hongrie avec sa suite — composée de gens accoutumés au doux climat du Midi — au commencement de l'hiver. Cela tient sans doute à ce que les dates fixées primitivement furent ajournées — peut-être à cause du danger des Turcs — car nous avons les preuves d'une décision antérieure de Mathias, qui avait voulu envoyer la députation à Naples dès le mois de février ; on attendait alors l'arrivée

de Roger, comte de Sicile et frère cadet du normand Robert Guiscard.

(1) Eschenloer, op. cit. II. p. 341. Il nomme le comte Jean de Sternberg parmi les morts, et l'ambassadeur de Dresde (Langenn. p. 518.) nomme Henri Scheller en plus de Sternberg.



de la reine pour la Saint-Luc, c'est-à-dire pour le 18 octobre. (1)

Béatrice et sa suite mirent deux mois et demi pour faire leur voyage de Naples jusqu'à la frontière hongroise; à part le trajet en bateau, la princesse voyagea tout le temps à cheval — elle était rompue à l'équitation —; peut-être se servit-elle quelquefois d'une chaise à porteurs, mais Mathias avait envoyé à Pettau les carrosses splendides destinés à sa mère et à sa femme; le carrosse dans lequel Elisabeth et Béatrice prirent place, était tout doré et recouvert de peluche à filets d'or; les coussins des sièges étaient d'étoffe dorée; les livrées des valets et les housses des chevaux étaient de peluche à boutons d'or. Les sept autres carrosses avaient aussi des ornements en or, et chacun était tiré par six chevaux de même couleur.

La princesse ne vit que des paysages couverts de neige et elle approcha, par un froid glacial, de Székesfejérvár, dont les environs étaient alors marécageux. La rencontre du couple royal eut lieu dans les environs, le 10 décembre, un mardi. (2)

Mathias avait envoyé de nombreuses invitations et oublié à cette occasion tous les griefs qu'il pou-

(1) Lettre citée de l'ambassadeur Luc Lupus, datée du 19 février (*Monum. Hung. Hist.* II. p. 348.), Eschenloer, op. cit. p. 340.

(2) Ludovici Tuberonis, Dalmatae Abbatis *Commentariorum de rebus suo tempore* etc. libri XI. (Édition folio de Schwandtner, Scriptores, vol. II. Ie partie) p. 170. — Ranzanus : *Epitome* (chez Schwandtner) pp. 416—418. — Quant à la date, cf. Teleki : *Hunyadiak kora.* (en hongrois) IV p. 484, la note.

vait avoir contre quelques cours chrétiennes de l'Europe ; mais sa courtoisie ne fut guère payée de retour, ce qui dut le chagriner. (1) L'empereur d'Allemagne, les rois de Pologne et de Bohême ne se firent pas représenter. Les électeurs du Palatinat et de Saxe, les princes Othon et Louis de Bavière et la République de Venise envoyèrent des représentants ; la plupart des envoyés italiens avaient dû venir d'ailleurs avec la suite de la fiancée. Seuls, les souverains qui dépendaient de Mathias vinrent en personne : c'étaient Ujlaky, roi de Bosnie, Christophe, duc de Bavière, Frédéric, duc de Liegnitz ; les ducs de Munsterberg, d'Oppeln et de Ratibor se joignirent aussi au cortège nuptial. Plusieurs seigneurs silésiens, polonais et tchèques assistèrent aux fêtes, et les Polonais «durent regretter que leur seigneur n'eût pas donné sa fille à Mathias, un noble roi, au lieu de la donner à un simple duc». (2)

L'insuccès de la plus grande partie de ses invitations n'empêcha pas Mathias de continuer les préparatifs qu'il faisait pour rendre son palais digne à tous égards de recevoir sa fiancée et il s'efforça de donner des fêtes nuptiales splendides. A l'occasion du couronnement de sa femme, il convoqua les États-Généraux à Székesfejérvár et il y appela, avec les grands et la noblesse, les représentants des villes libres. Il leva sur les villes un impôt

(1) Lettre de l'ambassadeur Heinrich von Milticz aux Archives principales d'État à Dresde : (Wittenb. Arch. Ung. Sachen, fol. 98) : «das nicht alsfel leut hey sein, als der k. (könig) gern hette».

(2) Eschenloer, op. cit. p. 343.

spécial en motivant cette décision par les dépenses causées par les guerres turques, et par le fait qu'il lui fallait donner un grand éclat à son mariage, afin de faire honneur à son pays et à lui-même d'après l'ancienne coutume. (1)

Le jour de la Conception, le 8 décembre, il partit avec tous ses hôtes qui s'étaient déjà rassemblés à Bude, et avec 3000 cavaliers environ, pour Székesfejérvár, où il arriva le lendemain ; le surlendemain il alla au-devant de la reine, escorté par tous ses hôtes, par sa cour et par les membres du Parlement.

A l'endroit fixé pour la rencontre, on dressa trois tentes magnifiques ; celle du milieu — destinée au couple royal — avait des franges de pourpre, et devant elle on étendit 12 pièces de drap couleur d'azur pour les visiteurs qui viendraient saluer le couple royal. A côté des tentes, flambaient d'énormes bûchers, pour réchauffer ceux qui attendaient ; leur attente, d'ailleurs, fut courte : comme on venait de signaler au roi l'arrivée de la reine et de sa suite, Mathias descendit de cheval, plaça à sa droite Nicolas d'Ujlaky, roi de Bosnie, et les représentants des princes électeurs et des ducs bavarois ; à sa gauche prirent place les archevêques, les seigneurs et les envoyés vénitiens ; le fils de Michel d'Országh, le palatin d'alors, tenait devant lui l'épée royale nue.

(1) Cfr. dans Teleki (XI. pp. 565, 569.) les arrêts aux bourgeois de Korpona et de Kassa (Cassovie). Invitation, sur un ton énergique, à la ville d'Eperjes. (Archives de Bártfa.)

Nicolas de Bánffy, l'envoyé de la fiancée, arriva d'abord et tendit au roi, de la part de Béatrice, un magnifique bouquet d'où pendait une bague précieuse, ornée d'un diamant de grande valeur. Mathias fut touché en recevant le cadeau de sa fiancée, mais son attention fut bientôt détournée de cet objet par l'arrivée de celle qui l'envoyait. La princesse si attendue arrivait enfin, suivie de la mère de Mathias, des vingt jeunes filles hongroises, de Jean Pongrácz de Dengeleg et de toute la députation hongroise et italienne; tous ces personnages descendus de voiture ou de cheval, s'avancèrent vers la tente royale, tandis que des milliers d'yeux se fixaient sur la future reine de Hongrie...

Galeotti et Bonfin décrivent Béatrice comme étant beaucoup plus belle que ses portraits ne la représentent. Galeotti la dit d'une «beauté extraordinaire», auprès de qui toutes les autres femmes semblent laides; (1) d'après la description de Bonfin, «son front noble, ses sourcils arqués, ses tempes pleines, ses joues roses unissent tant de charmes à l'agréable gaîté de ses yeux et aux grâces de sa bouche qu'on pouvait la comparer à Vénus pour la beauté, à Diane pour la pudeur, à Pallas pour la sagesse et l'éloquence». Bref, elle était si belle, au dire de Bonfin, qu'elle «aurait pu enflammer d'amour jusqu'au cœur de Socrate». (2) Même en réduisant à leur juste valeur les éloges de ces plumes accoutumées aux louanges, et bien que les portraits contemporains de Béatrice ne

(1) *De Dictis* etc. chap. III.
(2) Dec. IV. lib. IV. p. 424.

nous donnent pas une idée exacte de sa beauté — de même que ceux de Lucrèce Borgia, sa contemporaine, représentent imparfaitement ses charmes — il est hors de doute que Mathias, dès le début, témoigna une affection passionnée pour sa jeune femme, et que Béatrice en fut redevable aussi bien à ses attraits physiques qu'à ses aimables qualités et à l'habileté qu'elle déploya pour gagner le cœur de son mari.

D'autre part, quoique Mathias refusât énergiquement de compter la beauté parmi les avantages que ses courtisans lui attribuaient, (1) et que son historiographe l'ait dépeint comme ayant «beaucoup plus la beauté de Mars que celle de Vénus»,(2) cet homme de trent-six ans était parfaitement capable de faire une impression profonde sur cette princesse napolitaine, passionnée, ambitieuse et pleine d'imagination, par le charme de son héroïsme, de sa puissance, par son esprit étincelant et par la majesté royale de son extérieur et de son maintien que lui reconnaissent tous ses contemporains.

Le roi alla au-devant de sa fiancée, et quand ils se rencontrèrent à mi-chemin, Béatrice voulut s'agenouiller devant lui, mais Mathias la releva avec une tendre affabilité et la conduisit, en lui prenant la main droite, sous la tente, où la mère du roi, les jeunes filles, le roi de Bosnie, les ambassadeurs et les grands les suivirent. Là, au nom du roi, Gabriel de Vérone, évêque d'Eger, compatriote de Béatrice (on l'appelait aussi Gabriel

(1) Galeotti, op. cit. chap. XXIII.
(2) Ibid.



de Rangoni, comme prétendu fils naturel de Guido Rangoni), salua la reine par un court discours en italien, exprimant à la fois la joie que sa venue donnait à Mathias, et les regrets qu'il avait des fatigues de ce long voyage. Ce fut la première rencontre de Béatrice avec l'évêque d'Eger qui joua un rôle si important dans sa vie. C'était un personnage intéressant et important. Il avait commencé sa carrière en Hongrie aux côtés de Jean Capistrano, qui prêchait la guerre sainte; et ce moine, originaire de Modène ou, selon quelques-uns, de Mantoue, devint évêque de Transylvanie, plus tard d'Eger (en Hongrie), chancelier du roi, légat du pape, et le plus intime conseiller de Mathias; il ne quittait presque jamais le roi et, grâce à la protection du prince, fut élevé en peu de temps au cardinalat. (1)

Béatrice «répondit aussitôt aux paroles de l'évêque avec modestie et affabilité, par un discours bref, mais d'une belle ordonnance» — en latin, paraît-il (2) — où elle exprimait au roi sa reconnaissance. Après elle, le représentant du prince-électeur du Palatinat prit la parole; il excusa, au nom des autres envoyés et de leurs représen-

(1) Litta, op. cit. livr. 41. table III. Ciacconius : *Historiae Pontificum* III. 65. et pp. suivantes.

(2) Ni l'envoyé du Palatinat, ni l'auteur du manuscrit saxon, ni Eschenloer ne disent en quelle langue a parlé Béatrice cette première fois, mais nous tenons pour vraisemblable que ce fut en latin, d'un côté, parce que la courtoisie envers Mathias le demandait, de l'autre, parce qu'Eschenloer, après avoir mentionné cette réponse, loue aussitôt la facilité et la souplesse avec lesquelles la reine causait en latin (loc. cit.)

tants, l'absence des souverains invités, exprimant la joie avec laquelle ils accueillaient ce mariage qui — croyaient-ils — servirait «la gloire de Dieu et la cause de la chrétienté». (1) La reine invita une personne de sa suite à remercier en son nom le Palatin de son discours de bienvenue.

Cela fait, les cors et la musique éclatèrent, et le couple royal sortit de la tente pour faire son entrée à cheval dans la ville des couronnements. Pendant qu'il était sous la tente, des scènes tumultueuses se passaient devant: encouragé par l'exemple des Italiens, le peuple déchirait en lambeaux le drap bleu sur lequel marchaient les notabilités, pour en prendre un petit morceau en souvenir. En général, les chroniques mentionnent la turbulence des Italiens et spécialement des Vénitiens; ceux-ci quittaient à chaque instant les places qui leur avaient été assignées, pour s'approcher du couple royal.

La reine montait un cheval blanc, le roi un cheval brun: les harnachements étaient d'or, les couvertures brodées et ornées de pierres précieuses. Comme le brillant cortège approchait de la ville, Christophe, duc de Bavière improvisa en chemin, avec le chevalier Guillaume de Munchingen, un tournoi à la mode allemande, pour amuser la reine; les deux chevaliers s'attaquèrent à coups de lance avec une telle violence que tous les deux tombèrent avec leurs montures et que les chevaux se débattirent sur la terre dans leurs lourdes cuirasses, sans pouvoir se relever.

Devant la porte de la ville, tout le clergé,

(1) Rapport de l'envoyé du Palatinat (Schwandtner, *Scriptores*, II.) p. 144.



évêques et archevêques à sa tête, attendait le cortège avec des reliques ; pour rendre hommage à la sainte droite du roi Saint-Étienne, le roi et la reine descendirent de leurs chevaux et allèrent à pied, sous un baldaquin, dans l'ancienne basilique où le roi est enterré avec ses ancêtres, et dont les murs étaient couverts de drapeaux et de boucliers pris à l'ennemi. (1) Après un *Te Deum,* Mathias accompagna sa fiancée dans ses appartements ; lui-même alla loger chez le prieur.

Le lendemain mercredi fut célébrée en grande pompe une messe où le roi de Bosnie, les envoyés et les notabilités accompagnèrent le couple royal.

Cette journée fut un jour de repos pour la reine et ses compagnons de voyage ; le lendemain, jeudi, on célébra, par une magnifique cérémonie religieuse, le couronnement de Béatrice comme reine de Hongrie ; la princesse, du reste, était déjà mariée au roi par l'intermédiaire de son représentant, et la bénédiction du mariage déjà conclu dans les personnes des mariés fut réservée aux fêtes qu'on voulait donner à Bude.

La messe fut dite à cette occasion par Albert Vetési, évêque de Veszprém, le seul personnage qui eût qualité pour couronner la reine, et qui était déjà connu de Béatrice depuis qu'il avait pris part à la députation d'Italie ; le couple royal, les évêques et archevêques et les seigneurs parurent dans des costumes merveilleux.

Au milieu de la messe, on conduisit à l'autel la reine — qui était restée jusque-là sur une estrade

(1) Csánki : *Géographie historique de la Hongrie* (en hongrois), III. p. 310.



couverte de tapis et élevée de douze marches — où la mère de Mathias l'avait accompagnée. La reine portait une robe rouge, filée d'or, avec un manteau de soie à l'italienne et à manches ouvertes; ses cheveux châtains défaits (1) étaient ornés de deux rangées de grosses perles. Elle changea de robe derrière une tapisserie, et s'habilla de manière à laisser son bras droit et son dos nus pour recevoir l'onction de l'huile sacrée, on les recouvrit provisoirement d'un large manteau de couronnement, rouge et filé d'or.

Alors le roi de Bosnie, à titre de vassal, la pomme d'or et le sceptre dans les mains, alla à Mathias, qui était assis sur son trône avec la couronne et le manteau royal, et l'amena devant l'autel; là le couple royal s'agenouilla, l'évêque bénit les deux époux; la reine, ayant prêté le serment d'usage, fut ointe sur le bras droit et sur l'épaule. Puis Michel Országh de Gúth, palatin, demanda au roi d'une voix sonore s'il voulait que la reine fût couronnée? Mathias ayant répondu: oui, l'évêque de Veszprém, le roi de Bosnie, le palatin et les autres placèrent la couronne sur la tête de Béatrice. Cette couronne, ornée de pierres précieuses, avait une grande valeur et causa une admiration générale dans l'assistance. Les chanteurs et les musiciens — pour exprimer en quelque sorte la joie publique — remplirent à ce moment l'église d'un tel bruit «qu'on ne s'entendait plus». (2)

(1) «Auf welsche gewonheit mit offnem har», dit le manuscrit de Dresde. (Langenn, p. 521.)

(2) Pour exprimer ce bruit, nos trois sources emploient presque mot à mot les mêmes termes.

Le festin qui suivit le couronnement eut lieu dans les appartements que le roi occupait habituellement à son passage et qui étaient occupés alors par la reine, dans la «salle voûtée», ornée de belles tapisseries. La société prit place à deux tables, l'une ronde, l'autre carrée. A la droite du roi était assis le prince napolitain ; le repas se composait de vingt-quatre mets, mais «à cause de la brièveté de la journée on ne put les servir tous».

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les compatriotes de Béatrice qui partagèrent avec elle la joie et l'éclat des premiers jours passés en Hongrie.

Il est hors de doute que le prince Francesco, frère cadet de Béatrice, était présent ; il resta longtemps en Hongrie, si bien que Bonfin l'appelle plus tard le fils élevé par Béatrice et Mathias, et le favori de Mathias, qui avait trouvé ici une «seconde Italie». Bonfin lui donne un rôle dans les discussions morales et philosophiques de Béatrice et de Mathias. (1) Son précepteur, Rutilio Zeno, membre de l'Accademia Pontaniana, était probablement venu avec lui Béatrice avait déjà trouvé ici une de ses parentes : Louise d'Aragon, femme du comte Bernardin de Frangepán, déjà mentionné. La princesse de Sora avait accompagné la jeune reine de Naples en Hongrie, et elles passèrent ensemble les longues fêtes du couronnement avec son père, le duc d'Andria. (2) La présence de l'archevêque de Bari, Antonio Ayello de Tarente ne fait pas de doute ; il était depuis plu-

(1) *Symposion Trimeron*, pp. 8, 15, 18, 131.
(2) Tummulillis, op. cit. p. 227.

sieurs années l'ambassadeur du roi de Naples auprès de Mathias. A cette époque il était sûrement en Hongrie, et déploya comme chef de la mission napolitaine un grand luxe à ce mariage à la conclusion duquel il avait pris une part si importante. (1)

La nourrice de la reine, Nardella et Sabatino Viola, son mari étaient venus, sans aucun doute, en Hongrie avec la reine; tous deux reçurent des donations de biens — comme nous le verrons plus tard — pour les services qu'ils avaient rendus à Béatrice à Naples et qu'ils lui rendirent plus tard en Hongrie.

N'oublions pas enfin que Béatrice trouva à son arrivée un grand nombre d'Italiens en Hongrie. Mathias recourait volontiers aux services des Italiens à cause de ses multiples relations diplomatiques avec l'Italie et de sa prédilection pour la culture intellectuelle de ce pays; dès que son mariage avec Béatrice fut décidé, «il y eut en permanence des conseillers italiens à la cour pour s'occuper des affaires italiennes; ils font partie de sa cour au même titre que les Hongrois.» (2)

Le jour qui suivit le couronnement, le 13 décembre, un vendredi, à l'aube du jour de la Sainte-Lucie, le couple royal quitta Székesfejérvár, avec les invités, et tout le monde partit, en voiture ou à cheval, pour Bude; on dut coucher deux nuits pendant la route, ce qui permet de juger des moyens de communication d'alors. Ils entrèrent

(1) Lettres de l'ambassadeur Luc Lupus de Milan, datées du 19 février 1476. et du 19 mai (*Monum. Hung. Hist.* II. p. 307 et suiv., p. 347 et suiv.), et sa lettre du 16 juin (Archives de Milan).

(2) D. Csánki: *La cour de Mathias I* (en hongrois). Századok 1883. p. 619.

enfin en grande pompe, le dimanche matin, dans la forteresse de Bude.

En tête du cortège s'avançaient 24 trompettes à cheval, habillés d'étoffe de damas et de drap, ayant sur la poitrine une cuirasse portant des écussons d'argent doré ; puis quatre mille cavaliers choisis, dont chaque groupe était suivi d'une troupe de musiciens, puis les chambellans et les pages du roi — ces derniers encore enfants pour la plupart, — tous montés sur des chevaux superbes, somptueusement harnachés, l'épée au côté et habillés aux couleurs du roi. Après les pages venaient les ambassadeurs, les princes et les seigneurs et, immédiatement après, le roi, qui «éclipsait tout le monde» par l'éclat de son costume; il était couvert d'or, de perles et de pierres précieuses depuis la coiffure jusqu'aux chaussures. Après lui — dans un costume également magnifique — venait son page, portant le bouclier d'or, le casque à couronne et la lance du roi. Puis s'avançait la reine, montée aussi sur un cheval blanc, la couronne sur la tête, (1) dans une robe bleue filée d'or et couverte d'un manteau de soie jaune, «on eût dit qu'elle était toute en or et en pierres précieuses.»

Autour d'elle, des seigneurs et des chevaliers formaient une cour, et après elle huit carrosses dorés portaient les dames, traînés chacun par six chevaux blancs.

A mesure que le cortège s'approchait de Bude, les habitants — pour la plupart à cheval — venaient à

(1) D'après le manuscrit de Dresde (Langenn, p. 523.) elle portait la couronne que le pape lui avait offerte et avec laquelle avait eu lieu le couronnement de Naples.

leur rencontre, pour les saluer. La députation des juifs arriva la première; elle avait à sa tête un vieux notable à cheval, tenant une épée à laquelle pendait un vase plein d'argent; à côté de lui s'avançait son fils avec une épée et un vase d'argent; suivaient 24 cavaliers, vêtus de robes rouge foncé et coiffés de chapeaux à plumes d'autruche, puis 200 juifs environ, qui portaient des manteaux de prière et un drapeau rouge orné de dessins symboliques et de fantaisie; au milieu les vieillards portaient, sous un baldaquin, les dix commandements qu'on présenta à la reine en manière de salutation; ils lui demandèrent sa protection en lui remettant leurs cadeaux. Christophe, prince bavarois, organisa de nouveau des tournois devant les murs de la ville, et la chute des lourds cavaliers effraya tellement la reine qu'elle poussa un cri de frayeur.

L'entrée eut lieu probablement par la «Porte de Vienne», car le cortège, passant à côté de l'église de Notre-Dame, arriva sur la place de Saint-Georges et de là au palais royal, qui était séparé alors des autres parties de la ville par des fossés longeant un rempart et par un pont-levis. Le clergé apporta en procession les grandes reliques sous la porte de la forteresse, puis le roi et la reine, descendant de leurs chevaux, allèrent à l'église sous un baldaquin pour un service d'actions de grâces. Sur la terrasse du palais, le couple royal prit congé de tous ceux de ses hôtes qui n'étaient pas logés au palais.

Après cette heureuse arrivée, on consacra un jour au repos, et ce ne fut que le lendemain, mardi, que le roi reçut de nouveau ses hôtes et leur offrit un magnifique festin. La fête commença par une messe

en musique avec l'orchestre de Mathias ; puis le roi reçut les félicitations des ambassadeurs.

Le banquet fut servi dans une salle splendide. Les murs étaient tendus d'une étoffe de soie rouge sur laquelle étincelaient des perles, le mur qui avoisinait la table royale était caché par des tentures filées d'or, et cette table placée plus haut que les autres, était couverte dans sa longueur de trois tapis de soie, celui du milieu aux armes de la reine, les deux autres aux armes du roi. C'est là que le couple royal prit place avec les hôtes étrangers du plus haut rang.

Les ambassadeurs, invités au festin, nous décrivent avec admiration les objets précieux entassés sur les tables et sur les buffets dressés à côté de chacune d'elles ; ils évaluent à près de 1000 le nombre des pièces de vaisselle et des compotiers d'or et d'argent. Le dressoir qui était placé à côté de la table du roi, et s'appuyait probablement contre une colonne de pierre supportant la voûte, était divisé en huit rayons et portait à lui seul 560 coupes d'or et d'argent, verres, soucoupes ou assiettes. Le rayon inférieur était orné de deux licornes en argent massif, valant 700 marcs ; ils portaient les armes de Mathias et avaient tous deux des cornes de narval longues de trois aunes ; devant ce rayon il y avait un grand bassin d'argent en partie doré pesant 600 marcs, dans lequel ruisselait l'eau d'une fontaine ; autour du bassin étaient rangées cinq grande scorbeilles à pain en argent. Sur une étagère d'argent on avait placé un tonneau en argent de deux muids, divisé en quatre parties et muni de quatre robinets, d'où l'on tira quatre sortes de vin pour les tables du roi et de ses hôtes.

Devant le couple royal se voyait un ornement de table spécial, en or pur, représentant un cheval, autour duquel étaient rangés des plats et des gobelets d'or et d'argent.

A la table du roi ce furent des grands du royaume qui servirent les plats, et les écuyers tranchants étaient placés sous les ordres de Hinkó (Henri), duc de Munsterberg, du fils de Georges de Podjebrad, roi de Bohême, de Laurent d'Ujlaky, fils du roi de Bosnie et des ducs de Liegnitz et de Ratibor.

Le festin achevé, «le roi et la reine se lavèrent les mains», (1) on emporta les tables, la danse commença. Les danseurs se partagèrent en six cercles, le roi dansa avec la reine, ainsi que le palatin, les princes étrangers et les grands ; puis la reine exécuta une danse spéciale avec son frère cadet, le duc de Naples, pendant une heure entière ; cette danse était, paraît-il, inconnue aux autres ; le secrétaire du conseil de Breslau et un rapport de Dresde disent qu'elle était italienne, tandis que l'ambassadeur du Palatinat l'appelle d'un nom allemand, «der Zeuner». Mathias congédia enfin ses hôtes et accompagna la reine dans ses appartements ; les ambassadeurs souhaitèrent aussi à la mère du roi une bonne nuit, et chacun se retira dans son logement.

Les journées suivantes, jusqu'au dimanche qui précède Noël, — jour fixé pour les noces — s'écoulèrent au milieu des festins et des tournois. Dans ces sortes

(1) Lettre de l'ambassadeur du Palatinat, p. 153. — Chez les Italiens, c'était aussi l'habitude de se laver les mains avec de l'eau parfumée après le dîner, et même de répandre du parfum dans la salle. Cf. la description d'un festin offert par le Florentin Salutati, le 16 février 1476 à Naples, chez Reumont, *Lorenzo d. Medici* II. p. 425.



de divertissements c'est le prince bavarois Christophe qui jouait toujours le principal rôle; il était tout à fait chez lui à la cour de Mathias; le duc de Munsterberg et Nicolas Bánffy y prirent part aussi avec les chevaliers qu'ils avaient pour adversaires. Les tournois furent organisés à l'allemande; en général, les contemporains virent beaucoup d'influence allemande dans l'appareil des fêtes et dans les cérémonies; c'est pourquoi quelques-uns prétendent qu'en ordonnant ces festivités, Mathias avait en vue de se faire élire chef du Saint-Empire romain. (1)

Le baron Watzlau Sternach, maître des cérémonies du roi, convoqua les invités à la noce pour le dimanche, 22 décembre, à 8 heures du matin, dans la chapelle de la forteresse. Le cortège partit de la cour de la forteresse pour se rendre à l'église de Notre-Dame. Ce fut encore l'évêque Gabriel qui célébra la cérémonie et donna la bénédiction nuptiale; il appela les bénédictions du ciel sur les époux agenouillés devant l'autel; ceux-ci descendirent ensuite de leur trône et reçurent les vœux de bonheur des invités. Elisabeth Szilágyi salua la première son fils et sa bru, puis le duc de Naples. La chronique contemporaine évalue à 100.000 florins la valeur des cadeaux que reçut Béatrice. (2) Les villes surtout la comblèrent de cadeaux, de telle sorte que «tous les trésors en furent remplis»; (3) parmi ces cadeaux des villes on

(1) Joh. Christ. v. Engel: *Geschichte des ungarischen Reiches.* Wien, 1813, III p. 420.

(2) Eschenloer, op. cit. p. 348.

(3) Gaspard Heltai: *Magyar Krónika* (en hongrois), vol. II p. 150.

remarquait entre autres trente-neuf grandes coupes d'or, six magnifiques chevaux et trois faucons de chasse «du pays des Ruthènes». Béatrice exprima ses remercîments aux donateurs par l'intermédiaire de l'interprète et conseiller du roi, Georges Stein.

Les tournois recommencèrent pendant les fêtes de Noël ; on en fit en même temps des parodies amusantes pour le peuple ; des jeunes gens, habillés en polichinelles, les vêtements rembourrés de coton et montés sans selle sur un cheval, se piquaient et se renversaient, raillant en quelque sorte les tournois des seigneurs étrangers, pour amuser le peuple qui se divertissait lui aussi, dans les rues et sur les places, pendant que le cortège royal parcourait la ville, couverte de neige fraîchement tombée, sur des traîneaux dorés attelés de chevaux blancs munis de clochettes : c'était un amusement que Béatrice et les Napolitains n'avaient certainement pu connaître jusque-là.

Mais le joyeux bruit des noces fut interrompu soudain par le glas funèbre : pendant que les hôtes que le roi avait voulu garder jusqu'à l'Epiphanie se préparaient à un nouveau festin, la veille de la fête mourut, — peut-être à cause des fatigues du voyage d'Italie — le voïvode de Transylvanie, Jean Pongrácz de Dengeleg ; c'était un proche parent, du côté maternel, de Mathias qu'il avait représenté à Naples auprès de Béatrice, et son favori ; et il venait de prendre une part très active aux fêtes nuptiales de Székesfejérvár et de Bude.

Tous les divertissements cessèrent donc pour quelques jours, la cour prit le deuil ; et avant de faire transporter le mort dans sa crypte à Gyulafehérvár, Mathias fit célébrer une imposante céré-



monie funèbre sur son cercueil dans l'église de Bude.

Après le nouvel an, les amusements reprirent à la cour, et la brillante société ne se sépara qu'à l'Epiphanie. Vers ce temps, Béatrice reçut la nouvelle d'un autre événement qui dut la consterner plus que la mort du voïvode de Transylvanie. Le second jour de Noël, un effroyable régicide avait souillé de sang l'église de Saint-Étienne martyr, plongeant dans le deuil la famille Sforza à laquelle la dynastie de Naples était unie par des liens de mariage très étroits.

Marie-Galéas Sforza, en succédant à son père François, n'avait pas gouverné son peuple d'après les sages principes de celui-ci, mais il avait suivi son naturel capricieux et tyrannique ; (1) il priva sa mère de toute influence dans le gouvernement, il souleva ses sujets contre lui par ses brutalités, ses cruautés et ses débauches, à tel point que le mécontentement ne cherchait qu'une occasion pour éclater. Jean-André Lampugnani, Jérôme Olgiati et Charles Visconti, jeunes nobles milanais, mûs aussi par un désir de vengeance personnelle, conspirèrent contre la vie du duc et le tuèrent dans l'église à coups de poignard. Des meurtriers les uns furent massacrés sur-le-champ, les autres exécutés.(2) Marie-Galéas qui était le frère de la duchesse de Calabre, belle-sœur de Béatrice, ne fut pas pleuré par son peuple, mais sa mort eut les plus tristes conséquences : comme son fils était en bas âge, et que Louis, frère du duc assassiné, désirait prendre le pouvoir,

(1) Muratori, *Annali*, vol. cit. pp. 120, 121.

(2) Muratori, ibid., Passero, op. cit. p. 32. Tummulillis, op. cit. p. 224—225.

il s'ensuivit des troubles funestes pour Milan, pour Naples et pour l'Italie entière.

Sous le coup de cet événement, Béatrice put apprécier dans sa nouvelle patrie la situation d'un souverain qui était l'objet d'une estime véritable de la part de ses sujets, non seulement à cause de ses qualités d'homme de gouvernement, mais encore pour ses vertus personnelles, et dont la vie, souvent menacée par la guerre, ne l'était jamais par le poignard des assassins.

LIVRE TROISIÈME.

Compagne de règne.

I.

Après les fêtes du mariage qui durèrent près d'un mois, Béatrice fut enfin à même de se rendre compte de sa nouvelle situation et de se faire une idée du nouveau milieu où elle allait vivre.

Le rôle que le roi son époux lui destinait et qui ne fit que grandir par suite de la passion toujours plus vive qu'il éprouvait pour elle depuis leur mariage, était fort brillant, et lui donnait les moyens d'exercer son influence dans le gouvernement de l'État et d'organiser la vie de cour selon ses goûts.

Le dur apprentissage de la vie que Mathias avait fait pendant son règne de 19 ans n'avait point épuisé ses forces, mais n'avait fait au contraire que les mieux tremper; et quoiqu'il eût éprouvé, surtout dans les commencements, bien des déceptions et même des revers, qu'il eût rencontré dans son entourage de la perfidie et de l'ingratitude, il avait fini cependant par surmonter tous les obstacles. Il faisait valoir ses droits de suzeraineté



sur la Serbie et la Bosnie; les Vénitiens ne détenaient plus qu'une petite partie de la Dalmatie; il portait — non sans opposition, il est vrai — le titre de roi de Bohême, et il était maître de fait de la Silésie et de la Moravie. Il était parvenu au prix de luttes sanglantes à refouler les Turcs: il avait exterminé les bandes de brigands tchèques qui désolaient le nord-ouest, et la mort l'avait délivré à propos de quelques ennemis dangereux. Il avait forcé l'empereur d'Allemagne, qui se comportait comme roi de Hongrie et affectait de le considérer comme son vassal, à lui restituer la couronne de Saint-Étienne; puis, s'étant fait couronner, il avait étouffé toutes les tentatives de révolte. L'organisation de son armée était reconnue au loin comme exemplaire; de plus, royalement généreux et ami du faste, il avait encore à juste titre une renommée de protecteur des arts et des sciences.

En ce moment, la situation de Mathias n'en restait pas moins pleine de difficultés et de périls, surtout en ce qui concernait l'extérieur. Les Turcs n'étaient retenus que par la rigueur de l'hiver: on pouvait à chaque instant s'attendre à une invasion de leur part. L'ambassadeur de Milan écrivait déjà dans son rapport d'octobre de l'année précédente qu'on prévoyait le départ de Mathias pour Semendria aussitôt après les noces. (1) L'horizon politique s'assombrissait également du côté de l'Occident, car la conduite artificieuse et équivoque de l'empereur Frédéric III, surtout dans la question litigieuse du trône de Bohême, réservait à Mathias de continuelles surprises.

(1) *Monum. Hung. Hist.* (M. D. E.) II. p. 334.

Dans le pays même, l'opposition suscitée parmi les grands par les hautes visées de Mathias et les sacrifices qu'elles exigeaient n'était pas calmée à tout jamais ; et, à côté de ceux qui, par docilité de courtisans, par intérêt ou par suite des obligations qu'ils lui avaient, approuvaient tous les desseins du roi, il se trouvait aussi parmi ses plus zélés partisans des hommes qui, fidèles aux traditions du vieux parti national, s'efforçaient de le détourner de ses entreprises contre l'empire d'Allemagne et de l'engager à tourner ses forces contre le Turc.

Béatrice était assez expérimentée en politique pour voir clair dans le labyrinthe de ces aspirations contradictoires et porter un jugement raisonné sur la cour et les personnages marquants du royaume.

Parmi les personnes qui influaient parfois sur les résolutions du roi se trouvait la mère de Mathias, Élisabeth Szilágyi. Elle était déjà vieille, mais ni l'âge ni les épreuves n'avaient brisé sa force d'âme. Dans la création et la conservation de l'immense fortune des Hunyadi, dans les sacrifices faits à propos dans l'intérêt de sa famille, dans la ténacité qu'elle mettait en œuvre lorsqu'il s'agissait d'accroître la puissance de sa maison, nous reconnaissons partout l'héroïque matrone qui «aimait mieux voir son fils Mathias mort que sans couronne». Aeneas Silvius, qui n'était alors que cardinal, la louait de ses mérites dans une lettre qu'il lui adressait. (1) Les Italiens l'appelaient aussi une *«heroica mulier»*

(1) Antoine Pór : *Aeneas Silvius pape* (en hongrois, Budapest, 1880), t. I. p. 176 et suiv.

et, à cause de sa piété et de sa sagesse : « sanctissima et sapientissima donna ». Béatrice avait déjà eu en Italie l'occasion d'apprendre de quelle autorité elle jouissait, quel respect et quel amour le peuple avait pour elle. (1)

Il est fort probable que la mère de Mathias, par égard pour la mémoire de son époux, appuyait à la cour le parti qui s'efforçait de faire continuer à son fils la vieille politique nationale. Cependant Béatrice devait aussi trouver parmi les grands de nombreuses personnes qui, dans cette question et dans d'autres, avaient fait autrefois une opposition ouverte à Mathias ; il s'y trouvait même encore des ennemis de sa famille, d'anciens factieux, qu'il avait dû soumettre jadis par les armes. C'est que Mathias, qui savait frapper si rudement, savait aussi pardonner et oublier, lorsque l'intérêt politique l'exigeait.

Tels étaient parmi ces ralliés Nicolas Ujlaki, roi de Bosnie ; les frères Zápolyai, les richissimes comtes héréditaires de Szepes ; Jean et Sigismond comtes de Szent-Györgyi ; Albert Vetési, évêque de Veszprém, que Béatrice connaissait de son ambassade à Naples. L'homme-lige de Mathias et son favori que nous avons vu figurer à l'arrivée de la reine comme son cavalier servant, Nicolas Bánffy, gouverneur de Pozsony et grand-échanson, sortait lui-même d'une famille qui n'avait cessé de s'insurger contre l'autorité des Hunyadi.

Bien qeu Mathais eût été dans le cours de sa

(1) Cette remarque caractéristique se trouve dans le manuscrit *Relation del Regno d' Ungaria* de la Bibliothèque Ambroisienne de Milan.



carrière en butte à bien des attaques de la part de ses proches, il aimait néanmoins à leur confier des charges importantes ; c'est ce qu'il fit pour les Dengelegi Pongrácz, les Laki Thuz et les Geréb.

Le siège du plus haut dignitaire de l'Église était alors vacant, car l'Allemand Beckenschlager, [1] à qui Mathias l'avait donné, avait traîtreusement passé à l'empereur, auprès duquel il continuait ses basses intrigues contre les projets et même, à ce qu'on prétend, contre le mariage de son ancien maître.[2] Le siège archiépiscopal d'Eger était occupé par le Véronais Gabriel Rangoni dont nous avons déjà parlé. Béatrice connaissait sans doute de leur ambassade à Naples les évêques de Breslau et de Nagyvárad ainsi que Georges Handó, qui n'était alors que grand prévôt du diocèse de Pécs. Elle trouva encore occupant la même charge de grand prévôt Urbain Dóczy de Nagylucse qui devait faire, grâce à sa protection, une si brillante carrière politique et ecclésiastique.

Mathias régnant sur plusieurs provinces de la couronne de Bohême ainsi que sur la Bosnie et la Serbie, il s'ensuit que Béatrice devait rencontrer à la cour, en dehors des dignitaires ecclésiastiques et civils et des généraux hongrois, des Allemands, des Tchèques, des Moraves et même des Serbes. On y remarquait entre autres le principal conseiller de Mathias pour les affaires d'Allemagne, l'Allemand

(1) Les documents allemands contemporains l'appellent seulement Johannsen archevêque de Strigonie. Fugger (*Spiegel d. Ehren*, p. 875) dit de lui : «fils d'un tonnelier (Beckenschlager) de Breslau».

(2) Pray : *Annales*, IV, p. 100.

Georges de Stein, que nous avons vu haranguer la reine et que les Italiens appelaient Georgius de Lapide ; Hasenberg, chancelier de Bohême ; Venceslas Boskovitz, grand chambellan ; le baron Vatzlau Sternach, maître des cérémonies ; parmi les chefs de guerre, à côté de Blaise Magyar, Ladislas Egerváry, Laurent Ujlaky, Étienne Dávidházy, Ladislas Rozgonyi, Thomas Tárczai figuraient aussi les Allemands Ulrich baron de Grafeneck et Guillaume de Tettauer, les Tchèques-Moraves François Hag, Ladislas Podmaniczki et Jean Zeleni, le despote de Serbie, Vouk Gregorievitch Brankovitch et Demetrius Jaksitch, Serbe aussi.

Cependant dans la brillante phalange de paladins dont Mathias était entouré, les plus illustres étaient à coup sûr Étienne Báthori et Paul Kinizsi, dont les exploits devaient exciter au plus haut point l'imagination de la princesse italienne. Ce qui nimbait en quelque sorte d'une gloire idéale les capitaines hongrois en regard des chefs de mercenaires sans cesse changeants, c'est qu'ils avaient cueilli la plus grande partie de leurs lauriers dans la lutte contre les infidèles de plus en plus menaçants. La sévérité de leurs mœurs était le plus souvent en conformité avec leurs sentiments religieux. Les plus âgés surtout étaient encore entièrement sous le charme de l'enthousiasme religieux que la mémoire du grand Hunyadi excitait dans l'armée et qui sembla lui faire chercher dans les exploits guerriers la gloire d'un martyre volontaire. L'histoire de Paul Kinizsi tient du miracle : simple meunier, il attire par sa taille et sa force herculéenne l'attention du général Blaise Magyar et, s'étant fait soldat, épouse la fille de son chef ; la faveur de

Mathias le fait comte de Temes, possesseur d'immenses domaines et, à son tour, chef d'armée : «dux Hercle fortissimus.» Il y a une certaine analogie entre la carrière du premier des Sforza et celle de Kinizsi : la Renaissance abonde en pareils hommes, surtout en Hongrie et en Italie.

L'ancien antagonisme, toujours latent entre la politique nationale et une politique impériale, les visées sur l'Orient et sur l'Occident, ne tarda pas à éclater de nouveau dès que les fêtes du mariage eurent fait place aux affaires d'État. Bien que la plupart des conseillers du roi l'engageassent à attaquer les Turcs et fussent résolument opposés à la guerre contre l'empereur d'Allemagne, c'est pourtant à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Voici les motifs de cette résolution que Béatrice n'aurait pu comprendre sans connaître les causes qui la dictaient et qui remontaient fort loin.

Les Habsbourg prétendaient au trône de Hongrie depuis le règne du roi Albert (1437—1439), et le fait que le pays avait pour la première fois un roi national depuis l'extinction de la dynastie d'Arpád (1301), constituait un danger pour leurs prétentions. Voilà pourquoi l'empereur Frédéric III mettait tant d'obstination à empêcher la consolidation du trône de Mathias, d'abord en refusant de le reconnaître, puis, secrètement, en soutenant les ennemis de la Hongrie, en fomentant des troubles dans le pays, et même en suscitant des difficultés au mariage de Mathias. (1) Mathias savait bien qu'une royauté nationale est en soi une grande force, mais

(1) Jos. Freih. von Hormayr : *Wien, seine Geschichte u. seine Denkwürdigkeiten.* Wien, 1823, p. 32.



il lui arrivait parfois de douter qu'elle pût remplacer l'appui qu'un roi qui ne règne pas seulement sur la Hongrie peut trouver dans la possession de provinces étrangères. C'est pour cette raison qu'il avait longtemps recherché l'alliance de l'empereur, qu'il avait cherché femme dans sa famille, qu'il s'était fait adopter par Frédéric qu'il vénérait «comme un père» et que, pour assouvir la cupidité de l'empereur, «il avait rempli d'or hongrois» la couronne de Hongrie avant qu'elle lui eût été restituée. (1) Mais comme dit le poète Nicolas Zrinyi en faisant allusion à ces rapports: «une tête de Hongrois et une tête d'Allemand n'entreront jamais dans le même bonnet»; l'opposition des caractères et des intérêts avait toujours rendu impossible la conclusion d'une alliance sincère et durable; et c'est ainsi que l'idée était venue tout naturellement à Mathias, pour appuyer son pouvoir, de se faire élire chef du Saint-Empire romain, et il comptait, pour atteindre ce but, sur la dignité de roi de Bohême — un des grands électeurs de l'Empire — et il espérait l'obtenir avec l'aide du pape. Mais Frédéric s'aperçut bien vite du danger et embrassa le parti d'Ulászló (en tchèque Wladislas, en polonais Wladislav), fils du roi de Pologne, que les États hussites de Bohême venaient d'élire roi, et avec qui il conclut en décembre 1476 une alliance (2) aux termes delaquelle Ulászló s'engageait à faire irruption en Hongrie avec son armée; puis il lui délivra un brevet d'investiture comme roi de Bohême. Ceci

(1) Bonfin: Dec. IV. Lib. 429.
(2) Jos. Chmel: *Regesten des Röm. Kaisers Friedrich, III.* Wien, 1840. II. p. 682.

constituait déjà le casus belli ; de plus, les relations des deux princes furent encore envenimées par les cabales du transfuge Beckenschlager. Mathias se vit donc contraint de déclarer la guerre à l'empereur le 12 juin 1477.

Cependant il ne voulut pas renoncer pour la guerre aux joies de la vie conjugale ; il se mit en campagne au milieu de l'été emmenant sa femme et — comme pour lui faire une suite encore plus brillante — sa mère Élisabeth Szilágyi, de sorte qu'au dire d'un témoin oculaire, l'évêque d'Eger, cette expédition ressemblait plutôt à un cortège de noces. Il est certain que cette entrée en campagne avec une suite de dames avait eu lieu sur la demande de Béatrice ; elle en avait eu des exemples dans sa famille : c'est ainsi que son frère, le prince de Calabre, avait fait en 1468 avec sa jeune épouse la campagne de Toscane où, pour dire vrai, il n'avait guère vu de bataille.(1)

La cour s'arrêta au bord du Danube, à Győr, qui comptait alors cinq cents feux. De là, elle se rendit à Pozsony (Presbourg) qui servit assez longtemps de quartier général, car Mathias réglait ses étapes de façon que les princesses pussent trouver des logements convenables dans une ville ou une forteresse à proximité de son camp. A Pozsony le couple royal avait avec lui Elisabeth Hunyadi (2) et certainement aussi le prince François d'Aragon

(1) Reumont : *Lorenzo d. Medici*, I. p. 256.

(2) Il en est fait mention dans les Archives de la ville à la date de novembre 1477 ; elle y est appelée «reine-mère» ou la «vieille reine» («Kunigin-Mutter», «Alte Kunigin» dans le texte allemand).

venu en Hongrie surtout dans le but de se perfectionner dans l'art de la guerre.

Pendant que Béatrice visitait ainsi de nouvelles villes et de nouvelles contrées tout en s'habituant à la vie des camps, les ambassadeurs et les courriers qui ne cessaient d'aller et venir, lui apportaient les nouvelles des événements intéressants qui se passaient dans le cercle de sa famille et de sa parenté.

Dès les premiers jours, la correspondance de Béatrice avec la famille de sa sœur ainsi qu'avec ses frères de Naples décèle un attachement et une affection que l'absence semblait accroître encore. Elle y parle aussi avec reconnaissance de la tendresse que son mari lui témoigne.(1) La satisfaction que sa famille devait éprouver de ce mariage ne put qu'augmenter par les récits que firent les témoins des noces après leur retour à Naples vers la fin de mars. (2)

La joie et l'espérance régnaient alors dans les familles d'Este et d'Aragon. Alphonse d'Este, l'héritier des domaines d'Hercule, venait d'être fiancé à Anne Sforza, la fille de Marie-Galeazzo, mort assassiné, et de Bonne de Savoie ; (3) ces fiançailles d'enfants n'aboutirent pas à une alliance durable ; cependant les relations de famille entre les Este et les Sforza se rétablirent plus tard d'une

(1) Lettre de Béatrice au duc Hercule de Ferrare datée de Bude le 8 janvier 1477. (*Mon. Hung. Hist.* [D. E.] II, p. 366.) Lettres d'Alphonse prince de Calabre à l'archevêque de Bari et à Mathias, de Manfredonia le 2 octobre 1476, qui se réfèrent aux lettres de Béatrice. Ibid. p. 331—332 et 349.

(2) Tummulillis ouv. cité, p. 227—228.

(3) Muratori : *Antichità Estensi*, p. 235.

autre manière. Aussitôt après les fiançailles de son fils, la duchesse Éléonore — sœur aînée de Béatrice — bien qu'enceinte en ce moment, partit pour Naples sur l'invitation de son père. (1)

Il y avait certainement une relation entre ce voyage et un autre événement de famille : le prince Alphonse était parti pour Barcelone avec une brillante suite, pour ramener à Naples sa future belle-mère Jeanne d'Aragon, qui devait se marier en septembre de la même année avec le roi de Naples alors veuf.

Ferdinand avait donc convolé en secondes noces aussitôt après le mariage de ses filles ; il avait épousé la princesse Jeanne, fille de son oncle le roi d'Aragon et de Sicile ; ce mariage avait pour objet de faire taire les vieilles haines entre les deux branches de la maison d'Aragon, et d'amener l'oncle à reconnaître son neveu comme roi de Naples, bien qu'il fût de naissance illégitime.(2)

Mathias passa l'été et l'automne à batailler autour de Vienne, tandis que Béatrice, sa belle-mère et sa cour passèrent, à ce qu'il semble, la plus grande partie de leur temps à Pozsony, que les auteurs contemporains appellent déjà une grande et belle ville, peuplée en majeure partie d'Allemands, mais aussi de nombreux Italiens, remarquable par sa situation sur le Danube au milieu d'une plaine fertile et par le vaste château-fort qui la domine. Plus tard — quand Mathias eut

(1) Ibid. Notar Giacomo ouv. cité, p. 134, et Passero p. 32.

(2) Vecchioni ouv. cité p. 74. Muratori : *Annali* XLVI, p. 122—123.

soumis les environs de Vienne — Béatrice se rendit souvent à son camp et, lorsque l'hiver fut venu, elle invitait à des soirées au château la bourgeoisie de Pozsony que les autorités communales faisaient accompagner par des porteurs de lanternes à l'aller et au retour. (1)

Les villes et les forteresses des environs de Vienne : Hainbourg, Trautmannsdorf, Petersdorf (aujourd'hui Perchtoldsdorf), Marcheck, Bruck, Baden, Klosterneubourg, Tulln, Greifenstein et Sanct-Hippolyt (aujourd'hui Sanct-Pölten), se rendirent, soit de gré soit de force, aux armées hongroises ; les soldats d'Ulászló se dispersèrent ; il y en eut même qui passèrent au service de Mathias.(2) Les troupes hongroises parcoururent tout le pays en le ravageant et parvinrent jusqu'aux portes de Linz, au grand effroi de l'empereur qui y résidait. Vienne était bloquée ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Frédéric, cédant aux conseils de la diplomatie, entama alors des pourparlers qui se heurtèrent d'abord à l'obstination de Mathias, mais finirent cependant par aboutir au commencement de l'hiver à un accord qui constituait pour le roi de Hongrie un avantage de grande importance.

Aux termes de ce traité, l'empereur annulait la bulle d'investiture d'Ulászló comme roi de Bohême, et en délivrait une nouvelle par laquelle il reconnaissait Mathias comme roi légitime de ce pays. Les autres stipulations du traité, qui avaient plutôt le caractère de promesses n'eurent jamais

(1) Archives de Pozsony, Comptes de ville.

(2) Fraknói : *Les Hunyadi et les Jagellon* (en hongrois, Histoire de Hongrie IV) p. 264.



qu'une valeur douteuse par suite du manque de bonne foi de Frédéric.

Nous ne possédons à la vérité aucune preuve écrite à l'appui de l'assertion de Bonfin,(1) dont l'avis, partagé d'ailleurs par tous les vieux historiens, n'est pas dénué de fondement si l'on considère les circonstances du moment et la conduite observée plus tard par Béatrice. Bonfin prétend que la reine, d'accord en cela avec le pape, aurait agi sur l'empereur par ses lettres, et sur Mathias par ses prières, dans l'intérêt de la paix, ce que notre chroniqueur explique par les liens de parenté qui existaient entre la maison d'Aragon et Frédéric par suite du mariage de ce dernier.(2) Ces efforts de Béatrice, dont les événements ultérieurs fourniront la preuve irréfutable, sont dus certainement à l'influence de son père et du pape également désireux de voir Mathias tourner ses forces contre les Turcs, l'un dans l'intérêt de ses États menacés par eux, l'autre dans celui de la chrétienté entière. Or, quoique les mobiles de Béatrice fussent tout différents, ses désirs concordaient ici avec les vœux des meilleurs de la nation. Elle et sa famille devaient avoir encore un autre motif de presser la conclusion de l'accord avec l'empereur, car un des articles secrets du traité visait un changement de dynastie, à Milan, au profit de la maison d'Aragon. L'empereur, comme suzerain du duché, devait refuser l'investiture

(1) Le premier message envoyé par Béatrice à l'empereur Frédéric et dont on a la preuve, est daté du 25 septembre 1478. C'est l'évêque d'Eger qui en fut chargé. (Chmel ouv. cité, VI p. 690.)

(2) Bonfin Dec. IV. Lib. V. p. 436. Fugger ouv. cité. p. 877. Pray ouv. cité, IV, p. 114. Hormayr ouv. cité, p. 32.

à Gian Galeazzo, fils de Galeazzo-Marie Sforza, pour faire monter à sa place, sur le trône ducal, le second fils du roi de Naples, Frédéric, frère aîné de Béatrice, lequel aurait épousé Cunégonde, la fille de l'empereur. (1) On comprendra aisément que Mathias ait embrassé ce projet avec empressement, car, surtout à cause de la conduite équivoque de Venise, il lui importait fort de pouvoir s'appuyer sur Milan grâce aux liens de parenté qui l'auraient uni à la dynastie régnante. Ceux qui connaissent la politique napolitaine ne seront pas surpris de voir Béatrice et son père prêts à détrôner les Sforza à la famille desquels appartenait cependant la princesse de Calabre, belle-fille de Ferdinand. C'est que le prince Frédéric venait justement de rentrer à Naples après l'échec de son mariage de Bourgogne ; (2) comme fils puîné, il n'avait, selon toutes prévisions, aucune chance de jamais monter sur le trône de Naples, et la possession du duché de Milan devait lui paraître bien séduisante ; mais on ne put s'entendre avec l'empereur et le hardi projet échoua.

Mathias trouva bientôt le moyen de manifester d'une façon éclatante son amitié et ses bonnes dispositions pour la famille de Béatrice. L'occasion lui en fut fournie par les fêtes du mariage de Ferdinand qui eurent lieu à Naples en septembre et en octobre de la même année, et où la bénédiction nuptiale fut donnée par le cardinal Rodrigue Borgia, plus

(1) Chmel ouv. cité, II, p. 687. Hormayr ouv. cité. Fraknói : *Le roi Mathias,* p. 267 et 276. Tom. Persico ouv. cité p. 213.
(2) Tummulillis ouv. cité p. 223.

tard Alexandre VI, qui procéda aussi au couronnement de la nouvelle reine.

Les chroniqueurs napolitains mentionnent, comme un des épisodes les plus intéressants des solennités, l'arrivée des présents du roi et de la reine de Hongrie le 9 octobre ; ils étaient apportés par une nombreuse députation et, au cours des festivités, les chevaliers hongrois ne manquèrent pas de faire connaître à la cour et au peuple de Naples, avides de tournois, leur manière de combattre ; ils joutaient quatre contre quatre et, comme leurs selles étaient plates et non point cambrées comme celles qui étaient en usage dans les pays d'Occident, le choc faisait perdre l'assiette aux chevaliers qui tombaient de cheval. (1)

Les présents, remis au Castello Nuovo au nom de Mathias, consistaient en quatorze chevaux couverts de housses écarlates à franges d'or ; ils apportaient un énorme bahut en argent qui contenait un magnifique service de table du même métal comprenant quatre-vingt-douze pièces : des plats de toute forme, des plateaux, des brocs, des hanaps, des assiettes, des tasses, des salières, des couteaux et même des chandeliers. Connaissant quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie hongroise de cette époque, nous devons supposer que ce superbe cadeau était un produit de l'industrie nationale et que Mathias voulut donner par là une preuve du développement de l'industrie chez son peuple.(2)

(1) Relations concordantes de Notar Giacomo (p. 140) et de Passero (p. 38).

(2) Vecchioni le reconnaît dans la préface qu'il a écrite à la chronique de Passero (p. 59).

Béatrice envoya aussi son cadeau à part : c'était un carrosse doré tendu de brocart et tiré par six chevaux recouverts de housses de la même étoffe. Mathias et Béatrice n'oublièrent pas non plus le duc de Capoue et son frère Pierre, fils d'Alphonse et petits-fils de Ferdinand, qui reçurent de chacun d'eux, avec un poney, un harnachement complet en argent.

Mathias et Béatrice entretenaient une correspondance suivie avec Alphonse, prince de Calabre, qui envoyait de temps à autre un de ses familiers faire visite de sa part à sa sœur et à son beau-frère, quelquefois même avec des messages importants ; c'est ainsi que l'on vit se présenter à la cour de Mathias Luc Synnus et Garzia Betes. (1) C'est un de ces messagers qui dut apporter l'heureuse nouvelle que le pape Sixte IV avait élevé au cardinalat, en décembre 1477, le plus jeune des frères de Béatrice, Jean d'Aragon, âgé alors de vingt-quatre ans, qui avait embrassé la carrière ecclésiastique. La pourpre cardinalice avait été conférée en même temps à l'évêque d'Eger, Gabriel Rangoni, qui était presque toujours dans le camp de Mathias et envoyait ses bulletins de victoire aux cours italiennes. (2)

De graves complications survenues en Italie attirèrent bientôt l'attention du couple royal et le mirent dans une situation extrêmement délicate. Le 27 avril 1478, la faction des Pazzi avait commis

(1) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) II, p. 363, 367 et 385.

(2) Ibid. p. 360 et 364. Une lettre du 7 octobre au duc Hercule se trouve aux Archives de Modène (Canc. Duc., Pot. Est., Ungheria).



dans le dôme de Florence, contre Laurent et Julien de Médicis, un attentat qui avait coûté la vie à ce dernier. La population exaspérée exécuta sur-le-champ, après un jugement sommaire, les conjurés sur lesquels elle put mettre la main et, entre autres, l'archevêque de Sienne, Salviati, qu'elle pendit à une des fenêtres du Palazzo Vecchio ; le neveu et légat du pape, le cardinal Raphaël Riario, qui se trouvait dans la ville, fut lui-même jeté en prison. Si le pape avait dès l'abord été soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration par l'entremise de ses parents, ce soupçon ne put qu'être confirmé par les rigueurs qu'il déploya contre les Florentins ; il mit leur ville à l'interdit et, d'accord avec le roi de Naples brouillé depuis quelque temps avec Florence, confisqua tous les biens que les riches Florentins possédaient à Rome et dans le royaume de Naples. (1) L'ardeur des parents du pape et de l'ambitieux et belliqueux Alphonse, héritier du trône de Naples, amena une déclaration de guerre en règle ; la ligue formée contre Florence gagna facilement à sa cause les Siennois en hostilité perpétuelle avec la ville des Médicis ; elle prit même à son service les troupes du duc d'Urbin. Les oppositions latentes éclatèrent lorsque Florence, qui cherchait aussi des alliés, en eut trouvé à Venise, Milan et Ferrare. Deux camps armés se trouvèrent alors en présence et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Florence et ses alliés choisirent pour chef le duc Hercule de Ferrare, tandis qu'Alphonse était à la tête des armées de la ligue opposée :

(1) Muratori, *Annali*, t. cité, p. 127—130. Pour les détails voir Reumont, *Lor. de. Med.* I, p. 379 et suiv.

deux beaux-frères, qui étaient en même temps ceux de Mathias, allaient donc se combattre.[1]

Dans ces conjonctures fâcheuses, alors que la coalition dont le pape était le chef, possédait toutes les sympathies de Mathias et de Béatrice, mais que l'adhésion de ces derniers à ladite coalition les brouillait avec la cour de Ferrare, le roi de Hongrie devait borner ses efforts à aplanir le différend. Il usa donc de patience et quand Hercule eut remporté quelques avantages positifs, il s'appliqua à dissoudre la ligue florentine et surtout à isoler Venise en qui il voyait toujours et avec raison une ennemie secrète. Il aurait même été disposé à prendre les armes contre la République pour reconquérir les territoires dalmates qu'elle avait enlevés à la Hongrie.

Toutefois les choses n'allèrent pas tout de suite jusqu'à forcer Mathias à intervenir par les armes en Italie : ses ennemis du Nord et de l'Ouest lui donnaient assez à faire pour le moment.

Au milieu de ses occupations si multiples de roi et de chef d'armée, Mathias s'ingéniait non seulement à être constamment aux côtés de Béatrice, mais s'appliquait avec une tendre sollicitude à faire connaître à sa jeune épouse les richesses et les beautés naturelles de son royaume ainsi que son armée dont il était très fier. C'est dans ce but que le temps qui n'était pas pris par les opérations militaires, était employé à des exercices propres à amuser la reine et à exciter son admiration. Bonfin, en témoin oculaire, fait une charmante description du spectacle aussi instructif qu'amusant de ces

(1) *Antichità Estensi*, p. 236.



manœuvres. [1] L'assertion de l'historien polonais Dlugoss [2], hostile à Mathias, qui prétend que le naturel sanguinaire de Béatrice se complaisait au spectacle des assauts meurtriers, est dénuée de fondement. Du reste, Mathias ne lui aurait pas permis d'assister à de pareils spectacles en raison des dangers auxquels ils l'auraient exposée.

Dès que le bruit des armes s'apaisait pour quelque temps, le roi faisait des voyages avec son épouse — il en fit même deux, à ce qu'il paraît, dans le courant de 1478, au printemps et en hiver — pour lui faire visiter les villes fortes de la Haute-Hongrie que l'industrie des colons allemands avaient rendues florissantes et qui abondaient en beaux édifices ainsi qu'en richesses de toute sorte. C'est ainsi qu'ils visitèrent Kassa (Cassovie), Körmöczbánya (Cremnitz), Besztercze-bánya (Bistritz), Selmeczbánya (Schemnitz) et même Ó-Zólyom, au dire de Heltai,[3] et partout ils étaient reçus en triomphe par la population accourue à leur rencontre. Dans les cités minières ils visitèrent les mines d'or et d'argent, assistèrent à l'extraction, au concassage et à la fonte du minerai, ce qu'ils n'avaient encore jamais vu. [4] De tous les produits de la Hongrie, ceux de l'industrie minière étaient alors les seuls qui eussent de l'importance au point

(1) *Hist. Pann.* Dec. IV. Lib. VIII. p. 469 et Praefatio à Philostratus (chez Kollar), p. 822—823.

(2) Ouv. cité p. 633.

(3) Ce sont les villes que cite Bonfin et, selon Kachelmann *(Geschichte d. ung. Bergstädte* p. 10 et suiv.), c'est aussi dans cet ordre qu'ils les visitèrent avant d'arriver à Selmeczbánya.

(4) Bonfin : *Hist.* pass. cité.

de vue du commerce universel et notre pays était renommé en Italie surtout pour ses mines d'or. (1)

Nous possédons des renseignements circonstanciés sur la réception du couple royal à Selmeczbánya. (2) Les hôtes royaux furent reçus au son des cloches carillonnant encore plus fort qu'à la réception du roi Sigismond ; à la porte de la ville vingt-huit dominicains attendaient, avec des cierges allumés, les souverains qui arrivèrent à cheval et qui, après s'être reposés sous une tente magnifique dressée à leur intention, allèrent loger dans le bâtiment de l'administration. Le couple royal organisa des divertissements pour les mineurs ; il visita les rues, places, églises de la ville et, cela va sans dire, les mines et les fourneaux, et emporta en souvenir quelques beaux échantillons de minerai.

C'est pendant l'été de 1479 que le plus jeune des frères de Béatrice, le cardinal Jean, âgé alors de vingt-trois ans, vint en Hongrie pour la première fois.(3) Ce jeune homme avait donné de bonne heure les preuves de facultés exceptionnelles et montré un goût singulier pour l'instruction. Il n'avait encore que quinze ans lors qu'il présenta au nouveau pape Sixte IV l'hommage de vassalité du roi son

(1) Cesare Cantù : *Storia degli Italiani*, IV p. 653. L'auteur dit en parlant de cette époque «. . . grand' ala non poteva aprire il comercio, quando si scarsò il danaro ; non avendosi oro che dalle miniere di Spagna e Ungheria». L'Arioste parle aussi de la Hongrie dans son *Roland furieux* comme d'un pays producteur d'or (chant XLVI strophe 136).

(2) Kachelmann ouv. cité, qui indique aussi les sources où il a puisé ses renseignements.

(3) Fraknói : *Le roi Mathias*, p. 329. Aug. Theiner : *Vetera Monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*. Roma, 1860 ; t. II p. 466.

père accompagné d'un discours éloquent, puis il rendit compte publiquement de sa mission. (1) On a vu que le pape lui avait fait don en 1472 de l'abbaye du Mont-Cassin et l'avait élevé plus tard au cardinalat. Il s'était montré de bonne heure protecteur des lettres, et l'éminent humaniste Campanus vante non seulement son savoir et ses talents, mais l'élévation de son front, le charme de son visage, l'agrément de sa conversation et sa modestie. Au moment dont nous parlons, le pape l'avait envoyé en ambassade en Hongrie et dans les pays voisins avec mission d'exciter les princes à la lutte contre les Turcs.

Il est hors de doute que Mathias avait déjà résolu, lors du premier voyage de Jean d'Aragon, de faire don du siège archiépiscopal d'Esztergom (Gran) à ce frère de sa femme. Prenant en considération les hautes dignités et les importantes missions dont le Saint-Siège avait déjà investi le jeune prince, Mathias ne devait éprouver aucun scrupule à faire tomber son choix sur une personne qui en était digne au point de vue ecclésiastique, et qui était en outre d'une famille royale avec laquelle il avait d'étroits liens de parenté. Mais le principal mobile qui l'avait poussé à prendre cette résolution, était, à coup sûr, le désir de faire plaisir à sa femme qu'il aimait passionnément. On est frappé de voir comment Mathias s'appliqua dès les premiers temps de son mariage à combler de bienfaits la famille et la parenté de sa femme. Plus tard, dans la lettre d'investiture d'Hippolyte d'Este, il déclarait avoir

(1) Georges Ráth, ouv. cité (*Századok* : Les Siècles, 1890) p. 328—329.)

été guidé dans le choix qu'il avait fait de Jean d'Aragon comme archevêque d'Esztergom par «l'amour qu'il avait pour sa femme, ainsi que par son affection pour son beau-frère et le désir de faire plaisir au père de son épouse». (1)

Un agent du Conseil des Dix de Florence écrit dans un de ses rapports que le roi témoigne aussi beaucoup de respect à François d'Aragon et recherche son amitié, (2) ce qui est encore confirmé par Bonfin dans un de ses opuscules où il parle des riches présents que Mathias faisait à François et à Jean,(3) et semble aussi prouvé par le fait que le roi retint François à sa cour pendant huit ans (4) et l'occupa dans sa chancellerie (5) tout en l'instruisant dans l'art de la guerre.

Mathias ne put toutefois réaliser aussi promptement qu'il l'aurait voulu son projet de placer son beau-frère, Jean, sur le siège archiépiscopal d'Esztergom. Soutenu et excité par l'empereur, l'intrigant Beckenschlager, à qui le roi avait offert en vain comme compensation l'évêché de Győr, ne voulait pas renoncer à ses droits sur le diocèse qu'il avait déloyalement abandonné et, pendant que la cause s'instruisait en cour de Rome, le prince Jean fut obligé de déposer entre les mains du chapitre

(1) Archives de Modène.

(2) Lettre sans signature du 6 août 1479 aux Archives d'État de Florence (Lett. ai Dieci di Balia, Cart. Resp. Filza 25 corr. 123.)

(3) *Symp sion Trimeron,* p. 18 et 256.

(4) Notar Giacomo dit qu'il repartit le 25 août 1484 (ouv. cité. p. 152).

(5) Un acte de donation royale de l'an 1484 qui se trouve aux Archives des comtes Forgách (Musée national) en fournit la preuve.



les revenus auxquels il avait droit aux termes de l'investiture royale, et qui s'élevaient alors à environ 30.000 ducats par an. (1)

Sur ces entrefaites, Mathias parvint à conclure un accord touchant la question du trône de Bohême avec les deux Jagellon, Casimir III, roi de Pologne, et son fils aîné Ulászló (Wladislas), prétendant au trône de Bohême. Aux termes de ce traité, Mathias et Ulászló avaient tous deux le droit de porter le titre de roi de Bohême et chacun conservait les portions du territoire tchèque qu'il détenait au moment de la conclusion du traité ; mais à la mort de Mathias, Ulászló ou ses héritiers avaient le droit de racheter pour une somme déterminée les parties possédées par Mathias. (2)

Lors de la conclusion du traité, Mathias avait exprimé le désir que les deux rois vinssent lui faire une visite, comme pour ratifier le traité ; l'entrevue devait avoir lieu à Olmütz alors en son pouvoir, et la date en fut fixée au 2 février 1479. Mathias y invita aussi les deux princes qui avaient servi de médiateurs : le duc Albert de Saxe surnommé le courageux, avec qui Béatrice entretenait aussi en ce temps-là une correspondance affectueuse, et Othon, comte palatin. (3) Par suite de nombreux

(1) Relation de l'ambassadeur Leonardo Botta, envoyé de Venise à Milan le 16 oct. 1479. *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) II p. 392.

(2) Pray ouv. cité, p. 124. Eschenloer ouv. cité, II p. 388.

(3) Fraknói : *Le roi Mathias,* p. 272. Lettres des ducs Ernest et Albert écrites de Dresde à Béatrice en date du 14 novembre 1477 et réponse de la reine datée de Korneuburg le 5 janvier 1478. Archives royales de Dresde (section de Wittenberg), Nos 110 et 114.

ajournements, l'entrevue ne put avoir lieu avant les premiers jours de juillet et encore avec la seule participation de Mathias, d'Ulászló et des princes allemands, le roi de Pologne ayant jugé bon de s'abstenir d'y paraître.

Ce n'est assurément point par vanité, mais bien plutôt par calcul politique, que Mathias s'efforça d'émerveiller ses hôtes par le faste qu'il déploya à Olmütz et les fêtes qu'il donna en leur honneur, et il y réussit pleinement. Au dire de témoins oculaires et dignes de foi, les grands jours d'Olmütz surpassèrent en pompe tout ce que les contemporains avaient vu jusqu'alors. (1) On évalue à vingt mille le nombre des chevaux qui furent logés pendant ces jours dans les écuries de la ville ou des environs. Les costumes, les harnais, l'ameublement des logis, la beauté et le prix des services de table, le luxe oriental, (2) la quantité de richesses exposées à la vue «équivalaient au royaume de Bohême tout entier», et Mathias semblait être «au-dessus d'Ahasuérus, d'Alexandre le Grand et de tous les autres rois de la terre». (3)

La première entrevue des rois réconciliés eut lieu en dehors de la ville, sous une tente, en présence de leurs armées. Ils s'embrassèrent et se baisèrent trois fois sur la joue et, après une délibération de trois heures, ils ratifièrent le traité de paix et y ajoutèrent quelques articles avec l'assentiment

(1) Eschenloer ouv. cité et impressions du duc Albert relatées dans l'ouvrage de Langenn, p. 127.

(2) Bonfin l'appelle «persico luxu apparata», Decas IV p. 440.

(3) Eschenloer passim.

de leurs conseillers, puis ils rentrèrent l'un dans la ville et l'autre dans son camp.

Trois jours après, pour donner une marque de confiance à son ancien ennemi, Mathias se rendit sans armes, mais avec une brillante escorte, dans le camp d'Ulászló et le ramena lui et sa suite dans la ville, où il avait fait préparer des logements dans un palais situé vis-à-vis de sa demeure et l'y hébergea durant quinze jours avec les autres princes et leur suite.

C'est alors que Béatrice vit pour la première fois le roi de Bohême qui devait jouer un rôle si néfaste dans son existence. Il était de seize ans plus jeune que Mathias, mais n'avait qu'un an de plus qu'elle ; c'était, au dire des contemporains, un homme de très haute stature «à qui la cuirasse seyait mieux que l'habit de cour». (1)

Trois témoins oculaires de l'entrevue royale en ont fait la chronique ; savoir : le duc Albert de Saxe, le prolixe secrétaire du Conseil de ville de Breslau à qui l'on doit en outre la description des noces de Mathias, et Jean Dlugoss, chanoine de Cracovie, le plus ancien historien de la Pologne et le diplomate favori du roi Casimir, qui assistait à l'entrevue d'Olmütz à titre d'ancien précepteur d'Ulászló. Marzio Galeotto, qui a fait de Béatrice un portrait si élogieux, déclare y avoir aussi assisté, et c'est même là qu'il aurait vu la reine pour la

(1) Bonfin, pass. cité. L'ambassadeur de Ferrare, Valentini, dit aussi de lui à l'occasion de l'entrevue qui eut lieu à Iglau sept ans plus tard : «e Signor de bella qualità e statura magiore de me presso che tre dita». Essai d'Óvári dans la revue *Századok* (Les Siècles), année 1889, p. 394.

première fois. Cependant, dans son récit des journées d'Olmütz, il se borne à noter que la reine parlait si couramment avec le roi de Bohême — en latin probablement — qu'elle faisait l'admiration de son entourage. (1)

L'ordonnance des fêtes trahissait d'ailleurs les goûts de Béatrice. C'était alors la coutume des princes et des grands seigneurs en Italie de donner leurs repas et leurs fêtes sur des estrades, tendues d'étoffes précieuses, élevées sur la place publique, ou dans des loges spacieuses et ouvertes ; à Naples, c'est sur la Piazza dell' Incoronata qu'on élevait de ces estrades à l'occasion des grandes solennités. «Le grand buffet carré à plusieurs marches» — comme Heltai l'appelle — (2) dressé sur la grande place pour les festins que Mathias donnait à Olmütz n'était qu'une tribune tendue de tapis précieux ; on n'y donnait pas seulement des repas et des bals, mais le roi y recevait les hommages de ses féaux dont elle excitait l'admiration ainsi que celle des sujets d'Ulászló. (3) Le don que Mathias et Béatrice firent à Ulászló du mobilier et du service de table qui lui avaient servi, était aussi un genre de libéralité dont on trouve de nombreux exemples dans l'Italie d'alors. (4)

(1) Galeotti, *De egregie etc. dictis.*

(2) Ouv. cité II, p. 170.

(3) Relation anonyme d' ne personne de la suite du duc de Saxe. Archives d'État de Dresde (section de Wittenberg) fol. 184—186.

(4) A un festin de Cosme de Médicis à Florence en 1459, l'argenterie de table fut également donnée aux convives. (Ed. Heyck, *Florenz u. die Medicier*, p. 74. Reumont : *Lorenzo de' Medici* I, p. 177). Philippe de Comines reçut aussi de pareils cadeaux. (Reumont I, p. 453.).

Mathias s'était proposé de gagner Ulászló et de se l'attacher, ce dont il avait grand besoin en ce moment, car il était résolu à porter des coups décisifs à l'empereur d'Allemagne et il lui fallait se prémunir du moins contre l'hostilité des Jagellon. Il s'appliqua donc à étourdir par le bruit des fêtes le jeune roi qui était d'un caractère faible, à le subjuguer par le charme magique qui se dégageait de sa personne, et fit entrer en jeu les talents de séduction de sa femme pour gagner la partie engagée contre son hôte. Béatrice dut danser en public avec Ulászló au milieu des applaudissements du peuple ; il lui fallut souvent jouer aux échecs avec leur hôte dans l'appartement intime de son mari et Mathias et elle «plaisantaient familièrement» avec lui. (1) On dit que c'est Béatrice qui prépara elle-même, avec son goût raffiné de luxe italien, la literie et l'ameublement du logis d'Ulászló, et que le linge et les habits précieux que le roi de Bohême reçut en présent étaient des cadeaux particuliers de Béatrice. (2)

Quiconque connaît le cœur humain comprendra aisément que Mathias, — comme tant d'autres amoureux — assuré de la possession de l'objet de sa flamme, trouvait du plaisir à lui voir exercer aussi sur d'autres son charme et son empire. Mais l'amour le plus aveugle devient perspicace et même souvent soupçonneux, lorsque la fidélité de l'amante est en jeu ; il n'est donc pas probable que Béatrice et Ulászló aient noué des relations d'amour à Ol-

(1) Bonfin, passim.

(2) La première de ces assertions est d'Eschenloer ; la seconde de Bonfin.

mütz, pour ainsi dire, sous les yeux du mari. Toutefois, si les auteurs contemporains et d'autres plus tard font dater de l'entrevue d'Olmütz le penchant très vif que Béatrice montra pour Ulászló, (1) ce fait trouve son explication dans la manière dont la reine se conduisit après la mort de Mathias à l'égard d'Ulászló comme prétendant au trône. Nous aurons plus tard l'occasion de faire la lumière sur les mobiles de cette conduite qui sont passablement étrangers au véritable amour, à l'amour désintéressé.

Qu'Ulászló qui, à Olmütz, semblait oublier et s'efforçait de faire oublier qu'il était déjà uni à Barbe de Brandebourg, (2) bien que le mariage n'eût pas encore été consommé, ait fait par ses manières polies et son affabilité une excellente impression sur Béatrice, cela n'est pas douteux ; mais que la reine ait cédé au penchant qu'il pouvait lui avoir inspiré en entretenant avec lui des relations d'amour, cela est en contradiction formelle avec un fait que les historiens n'avaient pas pris jusqu'ici en considération. Moins de deux ans après l'entrevue d'Olmütz, Béatrice écrivait à sa sœur, la duchesse Éléonore de Ferrare une lettre, (3) où elle s'efforçait de les gagner, elle et son mari, au projet de donner pour femme à Ulászló Isabelle, leur fille aînée, âgée alors de sept ans. La petite princesse était déjà

(1) Dubravius ouv. c. p. 799. Tubero, ouv. c. p. 136—137. Sigism. d. Conti ouv. cité II p. 17. Timon ouv. cité, p. 186.

(2) Wenzel ouv. cité p. 635.

(3) Nous ne possédons pas cette lettre, mais nous en connaissons la date (2 mai 1481) et le contenu par une lettre d'Éléonore du 3 juin 1481 dont il sera question plus bas. (Archives de Modène. Canc. Duc. Minute di lettere a Principi esteri, Ungheria.)



fiancée à François de Gonzague, fils du marquis de Mantoue ; mais Béatrice ne regardait pas cela comme un obstacle insurmontable : on n'avait qu'à promettre à Gonzague, à la place d'Isabelle, sa sœur cadette, Béatrice, âgée de six ans !

La duchesse Éléonore répondit à cette proposition surprenante par une longue lettre ; elle y remerciait sa sœur en son propre nom et en celui de son mari de la sollicitude qu'elle leur portait et de sa flatteuse proposition, mais elle la suppliait d'abandonner un projet d'ailleurs inexécutable. Le marquis de Mantoue regardait déjà comme sa fille la petite Isabelle que son fils avait aussi prise en affection ; ils étaient venus tous deux en visite à Ferrare et se montraient jaloux de cette enfant comme de la prunelle de leurs yeux. On ne pouvait donc rompre ce mariage et le remplacer par un autre. Du reste, leur fille Béatrice n'était plus libre : elle était promise à Ludovic Sforza qui n'était pas disposé à renoncer à ses droits et jouissait d'un grand pouvoir comme tuteur de son neveu, de sorte qu'il n'était pas prudent de l'offenser. La reconnaissance de la duchesse n'était point diminuée par le fait de son refus, mais ce que désirait sa sœur était vraiment impossible.

Il est probable que Béatrice, dont l'opiniâtreté dans l'exécution de ses desseins est connue, ne céda pas du premier coup ; toutefois ce projet, comme nous le savons, ne se réalisa jamais ; mais le fait qu'il avait été conçu par Béatrice qui montra toujours une si vive tendresse pour la famille de sa sœur, doit faire écarter l'idée qu'elle avait déjà des desseins égoïstes sur l'homme qu'elle proposait comme époux pour la fille de sa sœur

et que le couple royal de Hongrie destinait un peu plus tard, à ce qu'on assure, à la propre belle-sœur de Béatrice. (1)

Après que Mathias eut fait de riches présents à tous ses hôtes d'Olmütz, la brillante assemblée se dispersa vers la fin de juillet. Il était grand temps que Mathias rentrât en Hongrie, où l'on comptait sur son énergie pour porter remède aux calamités publiques et pour détourner le péril extérieur ; car, tandis que la peste et la sécheresse désolaient le pays, les Turcs — à l'instigation de Venise, à ce que pensait Mathias — avaient fait irruption de Valachie en Transylvanie.

La cour reçut à Bude, vers la fin d'octobre, la nouvelle de la grande victoire que les deux généraux de Mathias, Báthori et Kinizsi, avaient remportée à Kenyérmező le 13 octobre avec leurs armées, aussi héroïques que leurs chefs, sur Ali bey et qui coûta la vie à trente mille Turcs. Mathias s'empressa de faire part de ce triomphe à Rome ainsi qu'à son beau-père le roi Ferdinand (2) et Béatrice écrivit elle-même à son frère, le prince de Calabre, la nouvelle de ce grand événement. (3) Des Te Deum furent chantés dans tous les temples ; Mathias et Béatrice allèrent eux-mêmes rendre grâces au Seigneur d'église en église et déposer leurs offrandes sur ses autels. (4)

En décembre de la même année, Béatrice eut

(1) Lettre du prince Frédéric de Saxe à l'électeur de Saxe en date du 27 juillet 1482. *Publicationen aus den k. preuss. Staatsarchiven*, Leipzig 1898, LXXI p. 208.

(2) *Lettres du roi Mathias* (Fraknói) I (p. 451).

(3) Teleki V p. 125.

(4) Bonfin, Dec. IV. Lib. VI.

la joie de revoir son frère Jean qui, bien qu'arrivé à Bude à huit heures du soir, fut reçu, malgré le froid et la nuit, par Mathias et toute sa cour, avec la pompe et les égards dus à un légat du pape et à un cardinal.

Le prince Jean passa plusieurs mois en Hongrie, bien qu'on n'eût pu encore obtenir de Rome sa confirmation comme archevêque d'Esztergom. Il eut donc tout le loisir de faire à la reine et à son frère François un récit circonstancié de tout ce qui s'était passé à Naples depuis leur départ. Les joies avaient alterné avec les peines dans la maison d'Aragon. En janvier 1479, la famille royale avait été plongée dans le deuil par la mort du roi Jean d'Aragon, beau-père de Ferdinand. Sa fille, la reine de Naples, était accouchée en avril d'une fille qui reçut le nom de Jeanne, comme sa mère ; (1) cette belle-sœur de Béatrice, venue si tard au monde devait, par un bizarre destin, devenir la femme de son neveu Ferdinand et, pour peu de temps, reine de Naples. Pendant ce temps le frère aîné de Béatrice, le prince Frédéric, était allé chercher femme en France et avait réussi — avec le concours de Mathias — à obtenir la main d'une princesse française, Anne de Savoie, ce qui amena un rapprochement entre les maisons royales de Naples et de France brouillées par suite des prétentions de cette dernière au trône de Naples. Toutefois ce mariage ne fut pas heureux ; la jeune épouse de Frédéric mourut peu après les noces, avant même d'avoir quitté la France, et le prince

(1) Passero p. 40. Notar Giacomo p. 144. Fuscolillo, édit. citée, p. 53.

qui était parti de Naples pour se marier y rentra veuf. (1)

Un événement d'une portée bien plus considérable que tous les autres se passait à Naples pendant l'absence du prince Jean. Le roi sans couronne, Laurent de Médicis, sentant lourdement peser sur Florence les conséquences de la guerre contre la Ligue et profitant de ce que l'hiver avait interrompu les opérations militaires, avait pris une résolution aussi sage que virile et était venu à Naples afin de gagner le roi à la cause de la paix. Une telle résolution demandait certes un grand courage, car Laurent devait savoir par de nombreux exemples, comment Ferdinand traitait ses adversaires qui venaient bénévolement se livrer entre ses mains. Mais le cœur, la tête et probablement l'argent du grand citoyen de Florence levèrent tous les obstacles et écartèrent tous les périls. Laurent et Ferdinand se mirent d'accord et conclurent la paix à l'insu du pape et de Venise, (2) ce qui amena la dissolution simultanée des deux ligues, pour le bien de l'Italie, à la grande joie de Mathias et de Béatrice, qui voyaient ainsi la querelle de leurs parents apaisée.

(1) Fuscolillo p. 52. Tom. Persico ouv. cité p. 213.

(2) Muratori, *Annali* t. 46, 138—139. Pastor, *Gesch. d. P.* II p. 493.

II

Béatrice put encore jouir de la société de ses deux frères pendant les premiers mois de 1480. Le 11 mai, (1) Jean fit son entrée solennelle dans sa future résidence archiépiscopale d'Esztergom, mais peu après il quitta le royaume pour se rendre à Rome. A peine fut-il parti que Mathias eut l'occasion de donner un témoignage éclatant de son estime et de son affection pour son beau-frère. Des voyageurs revenant de Naples lui rapportèrent qu'on avait dit à Ferdinand que le prince Jean s'était rendu par son orgueil et ses importunités si désagréable aux Hongrois et à Mathias, que ce dernier attendait avec impatience d'être débarrassé de lui. Dans une lettre envoyée à Naples, au courant de l'été de 1480, Mathias démentit énergiquement ces bruits; il y rendait un éclatant témoignage à «la modestie, au sérieux et à la sagesse du prince Jean,» assurant son beau-père que la présence de son fils était loin de lui être à charge et «qu'il n'avait pas de plus ardent désir que de le voir se fixer auprès de lui». (2)

La sincérité de ces déclarations est pleinement confirmée par la confiance et la haute estime que le roi témoigna pendant quatre années consécutives à Jean d'Aragon qui résidait le plus souvent à Rome; il sollicitait son appui dans toutes les causes de la compétence du Saint-Siège, l'appelait «son parent», «son cher ami» et se référait parfois aux

(1) V Idus Mayas (Bonfin, Dec. IV p. 448.)
(2) *Lettres du roi Mathias* (Fraknói) II p. 33.

lettres de Béatrice. Leur correspondance embrasse aussi les affaires privées de Jean ; celui-ci, voyant les difficultés s'accumuler, supplie lui-même Mathias de lui permettre d'échanger le siège archiépiscopal d'Esztergom contre celui de Kalocsa. Mathias et Béatrice lui expliquent qu'ils ne peuvent se dégager de la promesse qu'ils ont faite au sujet de ce dernier, sans l'assentiment du pape, qu'ils obtinrent d'ailleurs plus tard, lorsque la tension causée entre le Saint-Siège, d'une part, et les rois de Naples et de Hongrie, d'autre part, eut cessé. (1)

En février Mathias parut soudain avec Béatrice à Agram pour y juger les grands de Croatie accusés de violences et de cruautés. Pour échapper au jugement, le principal coupable, le bán (gouverneur) Jean Laki Thúz, parent et jusqu'alors favori de Mathias, s'enfuit à Venise avec le fruit de ses rapines, ce que les ennemis de Béatrice attribuèrent plus tard à son influence. (2) De là, le roi passa avec son armée en Styrie pour mettre à exécution l'article du traité conclu avec l'empereur qui lui donnait le droit de se dédommager, comme il lui plairait, en cas de non-payement de l'indemnité de guerre stipulée. Il s'empara d'abord du château de Radkersburg, puis ses troupes parcoururent en

(1) *Lettres du roi Mathias,* II p. 90 et 100. G. Ráth ouv. cité p. 418 et suiv.

(2) *Apologia Regis Wladislai,* plaidoyer en faveur d'Ulászló II dans son procès en nullité de mariage, paru en 1493 sous le pseudonyme d'Udis (Οὐδεὶς) = «personne» dont les manuscrits contemporains se trouvent à la Bibliothèpue univ. de Prague et à la Bibliothèque roy. de Munich. Ils ont été publiés dans l'ouvage du baron Ervin Roszner : *L'ancien droit matrimonial hongrois* (en hongrois). Budapest 1887, annexe p. 475.

la ravageant la vallée du Danube et prirent encore le château de Merkenstein. L'empereur jeta les hauts cris à cette prétendue violation du traité et chercha des secours de tous côtés ; il dépêcha même le prince Georges de Bavière à Béatrice qui passait ordinairement l'été à Pozsony pour la prier d'intervenir, mais le négociateur dut s'en retourner sans avoir rien obtenu. (1)

Bien que la peste eût de nouveau éclaté, Mathias passa presque tout l'été de 1480 à Bude, où la lutte contre les Turcs détourna son attention de ses incessantes querelles avec l'empereur d'Allemagne. Pendant que ses troupes, jointes à celles d'Etienne, voïvode de Valachie, triomphaient de Basarab à l'Est, ce dont Béatrice s'empressa d'informer sa sœur et son beau-frère de Ferrare comme de choses intéressant son époux et «la chrétienté tout entière», (2) les agents secrets que le roi entretenait à Constantinople l'avisèrent que le sultan allait envoyer soixante vaisseaux occuper les côtes de la Pouille, province du royaume de Naples. Il se hâta d'informer son beau-père de ce projet (3) et, comme les Turcs lui faisaient en ce moment des propositions de paix et que, d'autre part, il était indigné de l'indifférence que témoignait pour la lutte contre le Croissant la cour de Rome, absorbée par les querelles intestines de l'Italie, il fit demander par la même occasion au roi Ferdinand s'il ne désirait pas être compris dans la trêve qui allait être conclue. (4)

(1) Fraknói : *Le roi Mathias*, p. 278—279.
(2) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) II p. 436—438.
(3) *Lettres du roi Mathias*, II p. 36.
(4) Ibidem.

Mais, vraisemblablement avant même que l'avis de Mathias fût parvenu à destination, ce que le roi avait prévu arriva, et une effroyable catastrophe frappa l'Italie à l'improviste : vers la fin de juillet, une puissante flotte turque occupa la pointe de terre qui s'avance dans la mer Ionienne et mit le siège devant Otrante, — l'Hidruntum des anciens — port fortifié qui commande cette région. Avant que les assiégés eussent pu être secourus, Otrante tomba en août au pouvoir des Turcs. (1) Les hordes de païens y commirent des atrocités sans exemple : la moitié de la population fut passée au fil de l'épée et le reste réduit en esclavage ; les églises furent transformées en mosquées et les fortifications mises en meilleur état de défense. (2)

La nouvelle de la chute d'Otrante plongea le monde chrétien dans la terreur. Les États italiens firent taire leurs querelles ; le prince Alphonse dut abandonner la Toscane ; il rentra d'abord à Naples d'où il repartit en toute hâte pour reprendre Otrante. Le roi de Naples, le plus durement frappé et le plus menacé, avait déjà été obligé de fondre les trésors des églises et d'en faire frapper de l'argent pour payer ses troupes de mercenaires ; (3) il implorait de tous côtés des secours et mettait son espoir en Mathias qui était pourtant le plus éloigné. Cédant surtout aux prières de Béatrice, le roi, bien qu'alors aux prises avec les Turcs en Bosnie et en

(1) Notar Giacomo et Passero disent qu'Otrante tomba le 13 août ; Summonte et Muratori, le 21 août ; Fuscolillo donne la date du 23 juillet.

(2) Summonte ouv. cité III p. 499. Muratori, *Annales* t. cité p. 142. Pastor ouv. cité II p. 496.

(3) Tom. Persico ouv. cité p. 120.

Serbie, envoya, sous la conduite de Blaise Magyar, sept cents chevaliers d'élite au secours du roi de Naples. [1] On ne sait pas au juste quand cette troupe partit ; il est probable toutefois que Mathias envoya à plusieurs reprises des soldats, de sorte que ces secours ont dû s'élever à 2000 hommes. [2]

Les troupes hongroises se comportèrent vaillamment en Italie ; c'est à elles, en particulier, qu'on dut la prise du fort qui défendait la source approvisionnant la ville d'eau potable, de sorte qu'à l'approche de l'été, les Turcs furent incapables de tenir plus longtemps. Du reste, la mort du grand sultan Mahomet II paralysait leurs forces et, le 10 septembre, Otrante ouvrit ses portes aux troupes des alliés ; les Turcs furent faits prisonniers ou abandonnèrent l'Italie, et le pape fit frapper une médaille commémorative de cet événement. Le nom de «fontaine des Hongrois», donné à la source dont ils s'emparèrent, a perpétué depuis lors le souvenir de la vaillance des auxiliaires qui prirent une si belle part à la délivrance de la ville. [3] Après la reprise d'Otrante, dont il s'attribua tout le mérite, le prince de Calabre fit une entrée triomphale à Naples, et les auxiliaires hongrois furent licenciés

(1) Lettre du roi Mathias à l'évêque d'Eger. II p. 104.

(2) Bonfin, pass. cité. Teleki ouv. cité p. 178.

(3) Voir l'art. de Léopold Óvári : *Le quatrième centenaire de la délivrance d'Otrante* (en hongrois), paru dans la revue *Századok* (les Siècles), année 1881 p. 493. Un manuscrit du XVIe siècle contenant la relation de cet événement se trouve à la Bibliothèque de Naples, IX C. 52. Tout dernièrement il s'est produit, sur l'initiative du clergé, un mouvement en vue de commémorer ce fait d'armes par l'érection d'un monument à Otrante. François-Joseph, roi de Hongrie, s'est lui-même inscrit sur la liste des donateurs.

en octobre, comblés de riches présents et emmenèrent même trente prisonniers turcs. (1)

Tandis que ces affaires maintenaient Mathias et Béatrice en rapports constants avec la cour de Naples, les circonstances politiques et les faits journaliers créaient de nouveaux points de contact entre eux et la cour de Ferrare. En juillet 1480, le duc Hercule informait Mathias et Béatrice qu'on venait de célébrer simultanément deux fiançailles dans sa famille. Comme nous l'avons dit plus haut, sa fille aînée, la princesse Isabelle, avait été promise à François de Gonzague, fils aîné du marquis de Mantoue, et sa seconde fille, la petite Béatrice, âgée de cinq ans, à Ludovic Sforza, âgé alors de 29 ans, frère cadet de Galeazzo Maria mort assassiné, et qu'Hercule appelle le lieutenant-général du duc régnant, Gian Galeazzo encore mineur. La lettre ajoutait que ces dernières fiançailles avaient fait beaucoup de joie aussi bien à Naples qu'à Ferrare à cause des rapports matrimoniaux qui unissaient déjà la famille du prince de Calabre à la maison des Sforza, et exprimait l'espoir qu'elles feraient aussi plaisir au couple royal hongrois. Nous avons vu plus haut que Béatrice avait tenté, mais en vain, de faire rompre ces fiançailles pour faire épouser une de ces princesses à Ulászló de Bohême. Peu après ces doubles fiançailles, le couple ducal de Ferrare eut encore la joie d'annoncer à Béatrice et à Mathias la naissance de deux nouveaux fils : d'abord en 1479 celle d'Hippolyte, qui devint plus tard le favori de la reine et fut élevé encore tout

(1) Archives d'État de Modène, Canc. Duc. Cart. d'Amb. Napoli.



enfant, grâce à sa protection, à la plus haute dignité ecclésiastique de la Hongrie, puis un an plus tard, celle de Sigismond, le dernier rejeton de la famille d'Este. (1)

Ces doubles fiançailles scellèrent en même temps une alliance politique, préparée par de longues négociations entre les cours de Bude, Ferrare et Naples et qui faillit entraîner Mathias à intervenir dans les différends que les États italiens avaient entre eux.

La réconciliation du roi de Naples avec Florence — laquelle s'étendait naturellement à Ferrare — avait amené un nouveau groupement des États italiens. Cette paix qui déjouait, d'une part, les projets du pape et, d'autre part, ceux de Venise, avait eu pour conséquence naturelle que les deux États évincés avaient conclu une alliance dont la pointe était dirigée principalement contre Ferrare. Depuis le mariage d'Hercule, on sentait que Venise étendait à Ferrare les sentiments d'hostilité qu'elle nourrissait déjà contre Naples. (2) Connaissant l'ambition des parents du pape, Venise n'eut pas de peine à gagner la Curie offensée à une politique qui pouvait aboutir à déposséder la maison de Ferrare, et peut-être même celle de Naples, au profit du neveu du pape, Girolamo Riario, seigneur d'Imola et de Forli. (3)

C'est donc fort à propos que le duc de Ferrare s'efforçait de gagner par des mariages, en dehors des alliances qu'il possédait déjà avec Naples et

(1) *Antichità Estensi* (Muratori) p. 237 et 238.
(2) Reumont, *Lorenzo d. Medici* II p. 249 et suiv.
(3) Muratori, *Annali* t. cité p. 147—148. Gregorovius, *Geschichte d. St. Rom. i. M*. VII p. 251.

Florence, celle de Mantoue et de Milan, car Venise lui déclara effectivement la guerre au printemps de 1482, et ses alliés attaquant Ferrare de tous côtés à la fois, s'avancèrent jusqu'aux abords de la capitale. Le marquis de Mantoue envoya immédiatement des secours ; le prince de Calabre était déjà parti en novembre 1481 à la tête des troupes napolitaines pour opérer sa jonction avec l'armée de Ferrare en traversant les États du pape. (1)

Il est naturel que, dans sa détresse, Hercule se soit efforcé d'entraîner son puissant beau-frère, le roi de Hongrie, dans la coalition contre Venise, mais pour y parvenir il lui fallait compter sur le concours de sa femme et l'influence de Béatrice.

Cette proposition ne pouvait manquer d'être accueillie avec faveur par Mathias. En 1478, il s'était déjà occupé d'un plan de campagne contre Venise. L'occupation d'une partie de la Dalmatie par la République, sa paix avec le Turc, son hostilité contre Naples étaient des faits notoires qui devaient irriter Mathias contre Venise ; il la soupçonnait en outre, avec assez de fondement, d'avoir été l'instigatrice des invasions turques. Néanmoins Mathias témoigna dès l'abord une grande prudence et une extrême réserve à l'égard des projets italiens.

Dans une lettre datée de Bude le 29 mars 1482,(2) Béatrice, parlant d'une intervention probable de leur père, assure sa sœur Éléonore que son mari

(1) Muratori, *Antichità Est.* p. 238—242. Reumont : *Lor. Med.* pass. cité.

(2) Archives d'État de Modène, Canc. Duc. Cart^gg. di Princ. Esteri, Ungheria. Ba 2. Les lettres de Béatrice à la famille ducale que nous citerons encore, se trouvent aussi dans cette section.



s'intéresse beaucoup à leurs affaires et qu'il sent pleinement l'importance de la question ; mais que, considérant les risques et l'issue douteuse de la guerre, et que le devoir de toutes les puissances chrétiennes est en ce moment de tourner leurs forces contre les Turcs, il est d'avis qu'il vaudrait mieux que Ferrare et Venise conclussent un accord. C'est pourquoi il allait envoyer des ambassadeurs au gouvernement de la République, sans négliger toutefois d'envoyer des forces sur les frontières du Frioul pour défendre les possessions de Ferrare contre une attaque possible.

A la fin d'avril, Béatrice écrivit dans une longue lettre à son père qu'elle faisait tout son possible pour engager Mathias à entrer dans la Ligue, mais que son mari avait des doutes sérieux sur la durée et la solidité de l'alliance. Il avait déjà fait l'expérience lors de la coalition contre Florence et de l'accord conclu avec l'empereur au profit de Frédéric et à son détriment à lui, que toutes ces affaires ne lui causaient que des dépenses jamais remboursées. Il craignait que les États italiens ne fissent un beau jour la paix et ne l'abandonnassent avant qu'il eût rien obtenu. Il pouvait bien mettre sur pied plus de troupes que toute l'Italie ; il désirait assurément se venger de Venise, mais il n'était pas disposé à faire des sacrifices d'hommes et d'argent pour des buts incertains et sur de vagues promesses. Il demandait par conséquent que la Ligue lui avançât du moins la somme pour laquelle il était encore obligé de faire la guerre à l'empereur d'Allemagne. (1)

(1) *Mon. Hist. Hung.* (M. K. D. E.) III p. 10.

Entre temps, les Vénitiens ayant envoyé leur déclaration de guerre et ayant même commencé les hostilités, la duchesse Éléonore renouvela ses instances auprès de Béatrice pour que celle-ci engageât Mathias à partir en guerre contre Venise.

Avant d'avoir reçu cette lettre, Béatrice avait (1) écrit sur la demande et au nom de Mathias que son époux se trouvait dans une situation extrêmement difficile, ayant à faire face en même temps aux empereurs d'Allemagne et de Turquie. Nonobstant, il était prêt à secourir Ferrare et avait combiné à cet effet un plan excellent : comme il était en ce moment en relations d'amitié avec les Suisses, ces derniers se déclaraient prêts à envoyer vers Brescia et Vérone dix mille combattants contre les Vénitiens ; à ces troupes se joindraient six mille hommes de Mathias, lequel garderait encore cinq cents cavaliers en réserve. Mais il faut que la Ligue paye d'abord 100.000 ducats, il se chargera du reste des frais et enverra en outre Blaise Magyar sur les confins de la Croatie pour appuyer les Ferrarais. Il désire mettre ce plan à exécution sans entrer dans la Ligue et sans se déclarer ouvertement contre Venise : tout cela devait paraître l'ouvrage de la Ligue, qui ne faisait que prendre des Suisses et des Hongrois à son service. Par contre, si la Ligue consent à lui donner encore 100.000 ducats, on verra alors quelles forces il peut mettre en cam-

(1) Archives d'État de Modène. Canc. Duc. Arch. propr. Minutario cronologico. Les lettres de la famille ducale adressées à Mathias et à Béatrice que nous citerons encore, se trouvent aussi dans cette section.

pagne, et Venise «souffrira plus de dommages qu'elle n'espère maintenant en causer aux autres».(1) On connaissait aussi à Naples, par la lettre de Béatrice, ce plan de Mathias et il y était l'objet des discussions des grands du pays et des ambassadeurs. (2)

Or, la Ligue ne voulait que des secours et n'était point disposée à donner de l'argent. Lorsque Béatrice en reçut l'avis, elle écrivit à sa sœur, en date du 8 juin, au nom de Mathias et en se servant probablement de ses expressions, une lettre en grande partie chiffrée, où elle disait que la Ligue ressemble à un avare qui perd une pièce d'or pour économiser un sou ; que Mathias était prêt à risquer sa vie et son royaume pour se défaire à tout jamais de sa rivale (Venise), mais «qu'il n'entendait pas faire une sorte de partie de jeu de paume dans laquelle les joueurs reviennent toujours à l'endroit d'où ils sont partis». (3)

Sur les instances réitérées de Mathias, la Ligue lui envoya des messagers pour reprendre les négociations, et le duc de Ferrare remercia même son beau-frère de l'accueil cordial fait à son ambassadeur Nicolo Sadoleto ; (4) en même temps le bruit courut à Naples que les troupes de Mathias, sous la conduite de François d'Aragon, avaient livré bataille aux Vénitiens «près de Spalato sur la frontière

(1) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) III. p. 13.
(2) Archives d'État de Modène, Canc. Duc. Cart. degli Amb. Napoli. 2 juin 1482.
(3) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) III. p. 16.
(4) Archives d'Etat de Modène, Minutar. Cronolog. 3 août 1482.

d'Esclavonie». (1) Mais une autre nouvelle, qui était vraie celle-là, donna bientôt une tournure défavorable aux affaires de la Ligue. Le 21 août 1482, le prince Alphonse d'Aragon livra bataille aux troupes du pape au lieu dit Campomorto près de Rome et, surtout par suite d'une pluie d'orage qui mit hors de service l'artillerie de la Ligue, le combat se termina par une brillante victoire des troupes du pape et l'anéantissement complet des coalisés. Alphonse lui-même faillit y perdre la vie et ne s'échappa qu'avec 100 cavaliers ; les vainqueurs rentrèrent en triomphe à Rome avec les drapeaux ennemis et les prisonniers de guerre. (2)

Le roi de Naples reçut avec un grand calme, à ce qu'on prétend, la nouvelle de la défaite de son fils, car il savait par expérience que le sort finirait bien par tourner. (3) En revanche, la situation du duc de Ferrare se trouva encore aggravée par suite de la bataille de Campomorto. Venise lui avait déjà enlevé tant de territoire que les troupes ennemies poussaient des reconnaissances jusqu'aux portes de sa capitale et la menaçaient, de sorte que ce fut tout profit pour lui lorsque la diplomatie napolitaine fut parvenue à réparer l'échec subi par l'armée du roi et que le pape se fut réconcilié avec Ferdinand de Naples. Le traité de paix fut signé en décembre de l'année même ; le prince Alphonse fut reçu à Rome avec une bienveillance toute particulière et le pape montra qu'il avait changé

(1) Modène. Canc. Duc. Cart. d'Amb. Napoli, 4 et 8 août 1482.

(2) Muratori, *Annali,* tome cité p. 149—150.

(3) Muratori, *Antichità Est.* p. 244.

de sentiment en confirmant enfin, à la grande joie de Béatrice et de Mathias, la nomination de Jean comme archevêque d'Esztergom. (1)

L'arrivée à Ferrare du prince de Calabre en janvier avec une armée considérable, et sa victoire d'Argenta sur les Vénitiens furent une véritable délivrance pour le peuple ferrarais et la cour ducale, car la duchesse, surtout, vivait dans des transes perpétuelles à cause du voisinage de l'ennemi, et le duc songeait déjà à se réfugier à Modène.(2) Mais ni le péril que courait la maison d'Este, ni les prières que sa femme ne devait pas manquer de lui adresser à ce sujet, ne furent capables d'engager Mathias à se désister de ses conditions à entrer dans la Ligue et à prendre les armes contre Venise. Béatrice, dans une lettre du 24 juin 1484 à son beau-frère Hercule, ne put l'en consoler qu'en faisant miroiter à ses yeux l'espoir «que cette guerre finirait avec l'aide de Dieu et des hommes mieux qu'on ne le pensait généralement». (3) Ce fut une amère déception pour le roi de Naples, qui avait déclaré, suivant la relation d'un ambassadeur à Ferrare, qu'en mariant sa fille il avait eu en vue d'amener une rupture entre le roi de Hongrie et la République.(4) Ferrare se vit contrainte de signer en 1484 une paix désavantageuse avec Venise, et Mathias, de son côté, envoya au Conseil

(1) G. Ráth ouv. cité. *Les Siècles* (Századok) p. 418—419.

(2) Muratori, *Antichità Est.* p. 245—246. Reumont, *Lor. Med.* p. 251 et suiv.

(3) Archives de Modène.

(4) Archives de Modène. Cart. d. Amb. Napoli 17 avril 1484.

une ambassade pour essayer de gagner la République à une alliance contre l'empereur.

C'est que les relations avec ce dernier ne s'étaient point améliorées dans l'intervalle ; c'est tout au plus si les opérations se ralentissaient de temps à autre. Béatrice jouait un rôle considérable dans les négociations qui se poursuivaient cependant malgré l'état de guerre. Elle envoyait de Pozsony (Presbourg) des lettres et même des cadeaux à Frédéric, sans jamais pouvoir rien obtenir que de belles promesses. (1) Mathias n'eut pas honte de se servir de sa femme pour amener une réconciliation même avec le traître Beckenschlager et, au printemps de 1482, Béatrice envoya à plusieurs reprises des délégués et des lettres à l'archevêque pour essayer de le gagner à la cause de la paix.

C'est ainsi que nous voyons le chanoine Georges d'Esztergom porter le 10 avril une missive de la reine à Beckenschlager qui séjournait alors à Salzbourg ; sans égard aux droits de son frère Jean d'Aragon, elle lui donne dans sa lettre le titre d'archevêque d'Esztergom et l'appelle son «cher et révérend père en Jésus-Christ». (2) Puis quelques jours plus tard, c'est l'archidiacre de Friesach, Jean Hessel, qu'elle lui envoie avec une lettre où elle l'assure de son inaltérable bienveillance et

(1) Langenn ouv. cité p. 130. Fugger (ouv. cité p. 906) raconte que Béatrice envoya de Pozsony des melons à Frédéric dans sa propre voiture, en l'invitant à se servir de la voiture pour lui envoyer des négociateurs.

(2) «Dem ernwirdigsten in got vater hern Johansen, ertzbischoven zu Grann, unserm lieben besundern». La lettre se trouve au «Hauptarchiv» royal de Dresde. (Wittenb. Arch. Ung. Sachen fol. 289_a.) Le délégué est désigné ici



même de son amitié. (1) Qu'il s'agissait bien ici d'une médiation de paix entre l'empereur et Mathias, cela ressort avec évidence d'une lettre de Beckenschlager en date du 20 mai, annonçant qu'il avait envoyé à l'empereur un homme de toute confiance et qu'il aviserait la reine du résultat de sa démarche, car, disait-il, il n'avait pas «de plus ardent désir que de voir la concorde rétablie entre les deux plus puissants monarques de la terre et la paix régner dans leurs États pour le bien de la chrétienté et la ruine des barbares Turcs»... ce à quoi il s'appliquait lui aussi de tout son pouvoir. (2)

Béatrice cependant ne se fiait pas entièrement à ces promesses et aurait voulu attirer l'archevêque auprès d'elle. Par l'entremise du chanoine d'Esztergom cité plus haut et de Georges Schomberg, grand-prévôt de Presbourg, elle se mit en relations avec le chevalier Gebhardt de Pewscher, vidame de Beckenschlager, et s'efforça par son entremise d'engager l'archevêque à venir trouver, sous bonne escorte, Mathias aux environs de Vienne; car, disait-elle, le roi voulait aussi la paix, et elle — Béatrice — consacrait toutes ses forces au triomphe de cette «sainte cause». (3) Nous apprenons par les réponses de Pewscher que l'archevêque envoya à

sous le nom et le titre de «wirdigen Jorgen, cantor zu Gran», mais c'est probablement le même que dans une lettre du 17 juin, postérieure donc, elle appelle «Gregorien, cantslar und thumherr zu Gran» et, par conséquent il est probable que ce fut un «canonicus cantor».

(1) La lettre de Béatrice datée du 20 avril se trouve aussi au «Hauptarchiv» de Dresde.

(2) Lettre de Beckenschlager à Béatrice du 20 mai. ibid.

(3) Lettre de Béatrice du 10 juin, ibid. fol. 290.

l'empereur le chanoine d'Esztergom, porteur de la missive de Béatrice, et se déclara enchanté des bonnes dispositions de la reine, mais ses lettres gardent le silence sur une entrevue avec Mathias. (1)

Les instructions données à Jean Hessel (2) font ressortir l'ardeur passionnée que Béatrice mettait dans toutes ses entreprises. Bien que ce fût justement son frère qui détenait alors le poste revendiqué par Beckenschlager, elle s'efforce de faire accroire à ce dernier que son intervention le fera rentrer en faveur auprès du roi ; elle lui représente la beauté et la grandeur de l'entreprise et quel mérite ce serait «pour un prêtre et une femme», devant Dieu et devant les hommes, que d'avoir fait triompher la sainte cause de la paix !

Les négociations n'eurent d'autre résultat que d'amener quelque ralentissement des opérations dans le courant de 1482—1483, après les violents combats que les deux princes s'étaient livrés dans les environs de Vienne au printemps et pendant l'été de 1482. Mathias se vit obligé de revenir de Tata à Pozsony, car une armée allemande tentait de lui reprendre le château de Merkenstein ; la seule nouvelle de l'approche du roi suffit à mettre en fuite les assiégeants, ce dont il s'empressa d'informer le pape, le roi de Naples et son ambassadeur à Rome. (3) A cette attaque il répondit par l'offensive. Après une résistance opiniâtre et des combats livrés aux environs avec un succès alternant, il se rendit maître de Hainbourg, dont le château situé au

(1) Lettres du 17 et 19 juin 1482, ibid. fol. 309 et 310.
(2) Ibid. fol. 324—325.
(3) *Lettres du roi Mathias* (Fraknói) II. p. 228—232.

sommet d'une haute colline était regardé comme la clef de l'Autriche, et occupa les villages des environs de Vienne, mais celle-ci en fut quitte cette fois pour la peur. (1)

Les lettres de Mathias nous apprennent qu'avant cette campagne il s'était rendu de Bude à Tata pour s'y reposer et y chasser. (2) Il habitait le beau château qu'il avait fait bâtir en fort peu de temps au milieu de cette contrée riante et arrosée de nombreux cours d'eau. (3) Béatrice, habituée dès son enfance aux plaisirs de la chasse, prenait volontiers sa part de ces amusements. Elle trouvait en Hongrie la terre classique de la chasse, pourrait-on dire, car les Magyars avaient hérité ce goût de leurs aïeux nomades, et leur pays fut renommé pendant tout le moyen âge pour sa richesse en gibier de toute sorte. Les épaisses forêts de la chaîne du Vértes retentissaient souvent du cor des compagnons du couple royal, des aboiements de leur meute ; Mathias possédait pour ses chasses de magnifiques parcs aux environs de Bude, de Visegrád, à Tata, en Zólyom, à Diósgyőr et dans l'île de Csepel ; ces deux derniers devinrent la propriété privée de Béatrice ; la richesse de l'île de Csepel en cerfs, chevreuils, daims, lièvres et autre gibier était encore un sujet d'étonnement sous Ulászló II. (4)

A cette époque, les parties de chasse étaient

(1) Schober ouv. cité p. 30 et suiv.

(2) «. . . . solatii et venationis causa . . .» *Lettres du roi Mathias*, pass. cité.

(3) Ranzano, *Epitome* p. 419.

(4) Relation du héraut d'armes français dans le voyage d'Anne de Candale ; Etienne Szamota : *Anciens voyages* (en hongrois) p. 144.

d'ordinaire l'occasion de fêtes bruyantes et l'on y abattait souvent une quantité prodigieuse de gibier ; c'est précisément à la plume d'un Italien que nous devons la description animée d'une chasse à l'ours au commencement du XVIe siècle sur les domaines d'Hippolyte d'Este, alors évêque d'Eger. (1) C'est à la chasse au faucon pratiquée en Hongrie dès le XIIe siècle, et qui devait être fort en honneur dans l'entourage de Mathias, à en juger par les noms de fauconneries royales donnés à plusieurs localités, que Béatrice devait trouver le plus de plaisir.(2) Les cours d'eau n'étant pas encore endigués chez nous à cette époque, les territoires inondés abondaient en hérons et autres oiseaux aquatiques, proie que visait particulièrement la chasse au faucon, tandis qu'en Italie elle s'attachait plutôt à la capture des perdrix. Parmi les différentes espèces de faucons, c'est au gerfaut qu'on donnait ici la préférence, mais les faucons de la Petite-Russie et de Transylvanie étaient aussi recherchés, et les Italiens donnaient volontiers en échange leurs faucons dressés. Béatrice correspondit même au sujet d'un de ces échanges avec son beau-frère de Ferrare, qui avait aussi un renom de grand chasseur. (3)

Hainbourg, dont Mathias venait de s'emparer, était célèbre par sa fauconnerie. Béatrice y rejoignit bientôt son époux, car elle se plaisait à aller habiter les villes nouvellement conquises, à étaler un luxe princier et la joie de vivre dans les lieux où les

(1) L. Óvári : *Les chasses d'Eger au commencement du XVIe siècle. Századok* (Les Siècles), année 1889, p. 398.

(2) Madar, Drautz, Solymár, etc. Ortvay ouv. cité p. 9.

(3) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) III. p. 378.

traces de la guerre étaient à peine effacées. Hainbourg, situé sur une haute colline avec une vue admirable sur les méandres du Danube et le territoire des deux pays, devait particulièrement attirer Béatrice, car à peine Mathias se fut-il emparé du château en septembre 1482 qu'on y fit transporter de la literie de Pozsony, et que Béatrice y commanda même toute sa cour avec ses musiciens et ses chanteurs et, pour que rien ne manquât aux concerts, elle y fit encore venir des orgues. (1)

Pendant le siège de Hainbourg, Mathias faisant des excursions aux environs de Vienne, séjourna aussi à Baden, sûrement avec Béatrice qui fréquenta plus tard avec plaisir les thermes de cette ville. C'est ici que nous voyons reparaître à la cour Marzio Galeotti, «venu d'Italie demander au roi un secours d'argent pour compléter la dot de ses filles et être, en même temps, témoin de la gloire de Mathias», dans cette «ville d'eaux» (Balneum, Baden), célèbre déjà par ses «thermes magnifiques». (2)

Béatrice rencontra encore en ce temps-là un autre de ses compatriotes d'Italie. C'était Pietro Ranzano, évêque de Lucera, l'ancien précepteur de Jean d'Aragon et maintenant ambassadeur de Ferdinand, qui avait pour mission de réconcilier le roi avec l'empereur d'Allemagne et, en même temps, de tâcher de le gagner à l'alliance contre Venise. (3) Ce savant et éloquent dominicain profita des séjours répétés et prolongés qu'il fit chez nous

(1) *Kammerrechnungen*. Archives de la ville de Pozsony (Presbourg,), Comptes de 1482—83.
(2) Galeotti ouv. cité, ch. XXVIII.
(3) Telcki ouv. cité p. 256.

pour écrire un livre sur les choses et l'histoire de Hongrie. (1)

Mathias passa de nouveau les premiers mois de 1483 à Tata avec sa femme. En ce qui concerne les relations germano-hongroises, cette année ressembla au grand calme qui précède les tempêtes. Les tentatives de médiation que fit Bartolommeo Maresca, évêque de Città di Castello et légat du pape, dans l'automne de 1483, n'ont guère d'importance pour les événements ultérieurs ; les rapports que l'évêque envoya à Rome ont, en revanche, plus d'intérêt pour nous. (2) On y voit qu'il avait l'ordre de s'assurer avant toute chose de l'appui de Béatrice, mais il y parle aussi avec reconnaissance de la sollicitude que la reine lui témoigna et de l'élévation de son esprit. Il est encore plus enthousiaste lorsqu'il parle de Mathias ; sa relation nous montre le roi à l'apogée de sa puissance et sa cour dans toute sa splendeur.

Vers ce temps-là, Jean d'Aragon, confirmé par le pape archevêque d'Esztergom, était en route pour la Hongrie, (3) où sa sœur était d'autant plus désireuse de le revoir que son frère François devait incessamment retourner à Naples ; elle n'avait aucun pressentiment qu'il lui faudrait bientôt se séparer de l'un et de l'autre. Si François suivit les sages conseils que lui donna par écrit Diomède

(1) *Epitome Rerum Hungaricarum*, ouv. cité ici plusieurs fois, publié chez Schwandtner.

(2) Publiés l'un par Pray (*Annales* IV. p. 161 et suiv.) et l'autre par Marezali : *Manuel des sources hist. de la Hongrie*, (Magyar tört. kútfők.) p. 277.

(3) Archives d'État de Modène. Canc. Duc. Cart. d. Amb. Napoli, 21 août 1483.

Carafa,(1) il est certain qu'il dut beaucoup apprendre de son royal beau-frère pendant son séjour en Hongrie et qu'il put mériter les éloges que lui décerna Marzio Galeotti qui déclarait qu'il serait un jour «pour l'esprit, le savoir, la munificence, la bonté, la générosité, sa sagesse dans les affaires publiques, son courage dans le péril, la pureté de ses mœurs et sa fidélité à la parole donnée» l'image de son grand-père, un «second Alphonse». (2) Il dut prendre congé de Béatrice au commencement de l'été 1484, car il rentra le 25 août à Naples, où il reçut un chaleureux accueil de la population. (3)

L'installation solennelle du cardinal Jean au siège archiépiscopal d'Esztergom eut lieu en février et, peu après, il reçut du pape deux brefs l'exhortant à s'employer à la réconciliation de Mathias avec l'empereur et à engager le roi à prendre la défense de Ferrare et de la «Sainte-Ligue». (4) Quel revirement dans la politique du pape! Maintenant c'était lui qui poussait Mathias à attaquer Venise, son ancienne alliée. On sait que ces excitations demeurèrent sans résultat, et il n'est guère croyable que la prudente réserve de Mathias ait été la seule cause de la paix signée à Bagnolo le 7 août, qui mit une fin peu glorieuse à la guerre de la «Sainte-Ligue» contre Venise.

Le destin voulut que Jean d'Aragon se vît obligé, peu après cet événement, de quitter en hâte

(1) Tom. Persico ouv. cité p. 229—232.
(2) Ouv. cité chap. 25.
(3) Passero ouv. cité p. 44.
(4) G. Ráth ouv. cité *Századok* (Les Siècles) 1890 p. 420—421.

la Hongrie où il ne devait plus revenir. Le pape Sixte IV était mort subitement cinq jours après la conclusion du traité de paix. Tout son règne avait été si belliqueux que ses ennemis firent courir le bruit que sa mort était due au chagrin que lui avait causé la conclusion de la paix. (1)

Jean dut se rendre à Rome pour le conclave où l'attendait un rôle important, car c'est lui et le cardinal Ascanio Sforza que les cours de Naples et de Milan chargèrent de prononcer leur veto contre l'élection de certains cardinaux; celle de Giambattista Cibò entre autres. Ils s'employèrent avec zèle, ainsi que le cardinal Raphaël Riario, à faire élire Rodrigue Borgia, qui avait promis à Jean de le faire vice-chancelier s'il obtenait la tiare. On doit attribuer à l'influence du cardinal Julien de la Rovère l'échec que subit Borgia cette fois, et — par suite d'un de ces revirements qui n'étaient point rares à la cour de Naples — c'est précisément le cardinal Cibò qui fut élu avec le consentement de Jean d'Aragon. Le nouveau pape fut couronné le 12 septembre sous le nom d'Innocent VIII. (2)

Ce changement de règne n'avait rien d'avantageux pour Mathias et Béatrice. Les maisons royales de Naples et de Hongrie avaient bien eu des conflits plus ou moins graves avec le belliqueux Sixte IV, surtout dans les dernières années de son règne; on sait que les Aragons, après avoir été les meilleurs amis et les alliés du pape, en étaient venus aux mains avec lui, que Mathias aurait été disposé,

(1) Nulla vis saevum potuit extinguere Sixtum,
Audito tantum nomine pacis, obit.

(2) Pastor ouv. cité, III, p. 172—173.

sous certaines conditions, à prendre les armes contre la Ligue formée par Rome et Venise, qu'il avait eu de longs démêlés avec le Saint-Siège et, plus d'une fois, à se plaindre du non-payement des subsides pour la guerre contre le Turc et de l'usurpation de ses droits de patronat. Cependant on avait toujours fini par se réconcilier et, au fond, une certaine cordialité n'avait jamais cessé de régner dans les rapports entre le roi de Hongrie et le pape, qui étendait aussi volontiers sa bienveillance «à la reine, sa chère fille en Jésus-Christ». (1)

Par contre, les Aragon avaient sujet de se défier du nouveau pape, car on le regardait avant son élection comme un partisan de la maison d'Anjou. Il était connu d'ailleurs comme un homme d'un naturel pacifique, et c'est probablement à cette circonstance qu'il devait son élection, mais étant d'un caractère faible, il tomba bientôt sous l'influence, la dépendance même, du puissant Julien de la Rovère, le futur pape Jules II, (2) et l'ambition de ce dernier ainsi que celle de quelques-uns de ses parents, Franceschetto Cibò entre autres, se heurtant à l'entêtement et à la conduite agressive du roi de Naples et surtout du prince-héritier, ne tardèrent pas à entraîner le pape dans une hostilité acharnée contre Naples, tandis qu'une tension perpétuelle de ses rapports avec Mathias, causée sans doute en partie par cette querelle, engendrait toute une série de conflits sans issue.

(1) Voir le bref du 26 janvier 1482 adressé à l'archevêque de Kalocsa (Bibliothèque nationale de Florence. Cod. II, III c. 256. V° 145.)
(2) Pastor, ouv. cité, III. p. 174—176.

Du reste, au moment où se passaient ces événements, la cour du roi de Hongrie vivait au milieu d'un cliquetis d'armes perpétuel. Pendant que Kinizsi luttait victorieusement au Sud contre les Turcs, Mathias, accompagné de sa femme, occupait les environs de Vienne, resserrant de plus en plus le cercle de fer par lequel il s'efforçait de dompter définitivement la fière capitale de l'Autriche et de s'en rendre maître.

Au commencement de décembre, l'armée hongroise, commandée par Mathias en personne, s'empara de Korneuburg que l'on regardait comme la clef de Vienne. On entama alors de nouvelles négociations et l'on tomba d'accord que la ville se rendrait si elle n'était pas secourue avant le premier juin. L'empereur et l'empire abandonnèrent les assiégés, et Vienne ouvrit ses portes au roi de Hongrie le premier juin 1485.

III.

Arrivés à cette période de la vie de Béatrice, arrêtons-nous un peu pour examiner la situation qu'elle occupait aux côtés de son royal époux et le rôle qu'elle avait dans la direction des affaires du pays, dans l'orientation de la vie nationale, avant que ses espérances et ses aspirations se heurtassent à celles de Mathias, et que son influence croissante et quelques-unes des conséquences qui en découlaient la fissent entrer en conflit avec la nation.

Le pouvoir de la reine reposait sans contredit



sur l'amour passionné qu'elle inspirait à son époux, amour que n'affaiblirent point dans la suite les divergences de vues. Cet amour ne pouvait être de nature purement physique, mais avait aussi sa raison dans la culture intellectuelle de Béatrice, en parfaite conformité avec les aspirations de Mathias, ainsi que dans les heureux dons de l'intelligence que les contemporains se plaisent à lu reconnaître dans tout le cours de sa vie et au milieu des circonstances les plus diverses.

Mathias, comme tous les grands hommes qui ont laissé l'empreinte de leur génie sur leur époque, était en tout l'enfant de son siècle, et il en avait fait siennes avec enthousiasme toutes les aspirations. La Renaissance qui venait de faire son apparition en Italie exerçait alors son charme magique sur les grands esprits de l'Europe. Le changement radical dans la manière d'envisager l'univers que produisit sur l'homme, émancipé dans son individualité, la tentative de fusion des doctrines chrétiennes avec la conception du monde telle qu'elle apparaît dans les œuvres de la littérature antique ; cette fougue païenne dans les jouissances de la vie qui refoulait à l'arrière-plan l'ascétisme du moyen âge et qui, initiant, d'une part, l'homme aux plaisirs les plus raffinés, les plus variés de la vie et, d'autre part, lui faisant apprécier la valeur des chefs-d'œuvre de l'antiquité ainsi que la beauté du corps humain, donnait une impulsion inouïe aux arts : tout cela attirait, entraînait avec une force irrésistible l'esprit de Mathias, son imagination ardente et son amour immodéré de la gloire. Et il trouvait toutes ces choses symbolisées dans les attraits d'une femme, incarnées en Béatrice.

Il est certain que la princesse napolitaine exerçait un charme sur le cœur et l'esprit du roi non seulement par sa beauté, mais par le pouvoir magnétique du génie national italien de cette époque, qui se dégageait de tout son être et attirait si fort Mathias.

Cet amour si passionné du roi était-il vraiment payé de retour et dans quelle mesure ? c'est là le grand problème de la vie intérieure de Béatrice pour la solution duquel les faits historiques n'offrent pas un point d'appui plus solide que pour le jugement à porter sur la vie d'épouse des autres grandes figures de femmes de la Renaissance italienne. L'Italie d'alors a révélé une richesse prodigieuse de talents, mais elle n'a guère montré — du moins dans le domaine de l'histoire — des cœurs qui se soient ennoblis par l'esprit de sacrifice. Béatrice aussi avait grandi dans un monde où courtisans et rhéteurs rivalisaient de flatteries à l'endroit des grandes dames qu'ils exaltaient toutes sans distinction, les plus dévergondées mêmes, pour leurs vertus conjugales, mais où toutes les femmes, même les plus pures peut-être, étaient suspectées en secret, et si d'aventure quelqu'une ne donnait pas la moindre prise au soupçon, on ne lui en faisait jamais un mérite particulier.

Lors même que Béatrice eût été «incapable d'aimer,» (1) elle était capable en tout cas de montrer à son mari une affection suffisante pour entretenir sa passion : la durée de cet amour en est la preuve.

(1) «Amoris impotens», assure le chroniqueur Jean Michel Brutus. (*Histoire de Hongrie*, publiée dans le Recueil des monuments et écrivains hongrois I. Budapest, 1863, p. 27.)



Son ambition et son intérêt étaient vraisemblablement de sûrs garants de sa vertu ; mais le sentiment qu'elle éprouvait pour Mathias n'eût pas résisté à l'épreuve d'un conflit avec son ambition et son intérêt. Sa conduite après la mort du roi le fera bien voir.

Bien qu'il ne subsiste guère de doutes au sujet de la sensualité du tempérament de Béatrice et, qu'avec Virgile, elle s'avouât elle-même «toujours changeante et perpétuellement mobile», — comme toutes les autres femmes — (1) nous devons repousser sans hésiter l'accusation d'immoralité scandaleuse lancée contre elle sur la foi de documents contemporains douteux ou de racontars en l'air datant d'une époque postérieure : nous devons la repousser aussi bien à cause du sentiment que Mathias avait de sa dignité que de cette vérité historique que les Hongrois ne toléraient point chez leur reine l'inconduite. Il n'était pas encore bien éloigné l'exemple de Barbe Cilley que le roi Sigismond son époux, poussé par l'indignation publique que soulevaient ses déportements, autant que par son propre courroux, avait été obligé d'exiler de la cour et de punir pendant de longues années d'un internement qui ressemblait à une captivité. (2)

Tant que son mari vécut, Béatrice lui montra toujours de la reconnaissance pour son affection ; ses lettres intimes en fournissent la preuve ; (3)

(1) Galeotti ouv. cité, chap. 3. et 25.

(2) Antoine Pór : *La maison d'Anjou et ses héritiers* (en hongrois). Magy. Nemz. Tört. III p. 532 et suiv.

(3) Lettre de Béatrice au duc Hercule de Ferrare datée de Bude le 26 juin 1484. Archives d'État de Modène.



elle lui témoigna toujours le plus grand respect ; (1) elle sut longtemps ménager son crédit ; elle n'en faisait point parade et ne désirait même pas qu'il frappât les yeux ; si elle ne parvenait pas à gagner le roi à son avis, elle s'en consolait. Il lui arrivait même parfois — comme nous l'avons vu — de s'opposer aux exigences injustifiées de ses parents d'Italie et de s'efforcer de les convaincre de la justesse des vues de son mari ; elle ne lui montrait même pas leurs lettres lorsqu'elle savait qu'elles le chagrineraient. (2) Elle était toujours prête à lui rendre service lorsqu'il la chargeait d'une mission diplomatique, ce qui lui arriva souvent, ou lorsqu'il voulait éblouir quelqu'un par les brillantes qualités de sa femme.

On s'aperçut bien vite en Italie, dès les premières années du mariage de Béatrice, qu'elle «pouvait faire du roi tout ce qu'elle voulait», on avait même — à Naples surtout — une opinion souvent exagérée de son influence politique. (3) On comprendra aisément que ce fut bientôt l'usage en Italie de donner aux ambassadeurs qui se rendaient en Hongrie des instructions et des lettres de crédit spéciales pour qu'ils pussent être reçus en audience particulière par la reine, lui présenter des hommages, lui remettre des messages, tâcher d'obtenir sa protection, ce qui fait que les ambassadeurs envoyaient

(1) Dans le *Symposion Trimeron* de Bonfin, on lit que Béatrice appelait souvent Mathias son père et que celui-ci l'appelait sa fille.

(2) *Mon. Hist. Hung.* III p. 399.

(3) Lettre de Hongrie déjà citée aux magistrats de Florence du 6 août 1479. Archives d'État de Florence.

d'ordinaire des rapports spéciaux touchant leur visite à la reine. C'est ainsi qu'on voit la curie romaine donner à plusieurs reprises de pareilles instructions à ses légats ; les Florentins solliciter sa protection en faveur de leurs marchands qui avaient souffert quelque dommage. (1) La famille ducale de Ferrare et les membres de la famille royale de Naples lui envoient à chaque instant des personnes qu'ils lui recommandent et vice-versa. Les écrivains dévoués à Mathias se plaisent à relever que le roi consultait sa femme pour toutes les affaires importantes, ce qui démontre qu'il ne faisait pas mystère de l'influence de sa femme, il disait même ouvertement qu'il suivait volontiers ses conseils. (2)

Nous avons déjà vu qu'elle intervenait dans les affaires étrangères ; nous connaissons sa correspondance diplomatique. Ce ne sont pas seulement les cours apparentées qui lui demandent d'intervenir auprès du roi : le pape lui-même l'en pria plus d'une fois et lui exprima sa gratitude pour ses bons offices ; (3) de même les princes Ernest et Albert de Saxe avec qui elle correspond en allemand

(1) Lettre adressée à la reine de Hongrie en date du 16 juin 1483. Archives d'État de Florence. Signori, *Cart. missiva*, fil. 47 ca 128.

(2) Naldi Naldii Florent. Epistola de Laudibus aug. Bibliothecae ad Mathiam Corvinum etc. (Mathiae Belii *Notitia Hungariae novae*. Vienna, 1787. Part. I. tom. 3.) p. 606 et suiv. Langenn ouv. cité p. 134.

(3) Correspondance de Béatrice avec Innocent VIII entre 1488 et 1490. Bibliothèque de Saint-Marc et Archives d'État de Venise.

et qu'elle traite de cousins.(1) A l'époque dont nous venons de donner un aperçu, elle s'employait surtout — ainsi que nous l'avons vu — à amener la conclusion d'un arrangement avec l'empereur d'Allemagne ; elle s'y disait autorisée par son mari au nom duquel elle croyait pouvoir prendre des engagements. Elle demeura jusqu'au bout l'agent le plus actif de la cause de la paix et ce ne fut pas sa faute si Mathias fut contraint de reprendre les armes contre Frédéric en rompant la trève ; le légat du pape reconnut lui-même le zèle déployé par Béatrice dans l'intérêt de la paix. (2)

Il se trompent cependant ceux qui attribuent à l'action amollissante de Béatrice la prétendue tiédeur de Mathias pour les guerres turques après son mariage. (3) On a vu que Béatrice suivait son époux dans les camps et un des principaux buts qu'elle poursuivait en appuyant, de concert avec Naples et Rome, une politique de conciliation avec l'empereur, c'était de permettre aux Hongrois de tourner toutes leurs forces contre les Osmanlis. Ceux qui, en Italie surtout, ne cessaient de se plaindre de la tiédeur de Mathias ne le faisaient que pour masquer leur tiédeur à eux, car ils auraient voulu faire

(1) Lettre d'Ernest et Albert de Saxe du 14 novembre 1477 ; lettres de Béatrice du 5 janvier 1478 et du 11 septembre 1480. Grandes archives de Dresde (Wittenberg. Arch. Ung. Sachen fol. 110, 114 et 234).

(2) Relation de l'évêque de Castello. *Recherches historiques* par Marczali, citées plus haut p. 283.

(3) Tel est le jugement que portent Heltai (ouv. cité II. p. 173), Fugger et, chez les Italiens, Vecchioni dans sa préface à l'œuvre de Passero p. 48.



supporter par les Hongrois tout le poids de la guerre contre les Turcs.

Ce qui jette une vive lumière sur la situation faite à Béatrice dans le gouvernement du pays, c'est le fait que Mathias se réfère souvent, dans ses ordonnances, ses lettres de donation au consentement, au désir ou à la demande de sa femme, tandis que ses prédécesseurs ne faisaient mention du consentement de la reine-mère ou de la reine dans les actes publics délivrés par eux qu'assez rarement et à titre exceptionnel. Béatrice donne elle-même des domaines, des exemptions de droits de péage et même, une fois, un évêché, comme elle le déclare explicitement dans l'acte de donation ; (1) elle confirme du vivant de son mari, en les transcrivant de sa propre main, les lettres de donation de Mathias ; (2) c'est ce qui explique pourquoi on trouve parmi les promesses faites à Ulászló II lors de son élection, celle de « rendre les domaines détenus sans droit par Mathias et Béatrice ». (3) Fraknói définit donc très justement la situation de Béatrice par rapport à Mathias en disant qu'elle était en effet « reine consort ». (4) Cette situation n'était

(1) Acte de donation du 17 novembre 1479 en faveur de Vesach Perottus, préfet de Zólyom ; exemption de droits de péage aux P. P. Paulins de Diósgyőr pour le transport du sel (Archives nationales hongr. D., No 19069.) Lettre de Béatrice à sa sœur Éléonore du 15 août 1480 *(Mon. Hist.* II, p. 440.)

(2) On trouve des documents de cette nature en date du 12 avril 1489 aux archives de la Bibliothèque du Musée et aux Archives nationales hongr. (Dipl. sous les numéros 17457 et 18982).

(3) Marczali : *Sources hist.* p. 308.

(4) *Le roi Mathias* p. 345. Naldus Naldius p. cité.

pas sans exemple dans notre droit public ; on sait que c'était celle de Sigismond au regard de Marie et celle d'Elisabeth au regard d'Albert ; mais tandis que dans le premier de ces cas, le choix d'un prince consort avait été imposé par l'aversion du peuple pour un gouvernement de femme et par la nécessité d'une direction virile ; dans le second, parce que l'héritière légitime du trône était proprement Elisabeth et que, dans l'un et l'autre cas, la situation réciproque des souverains avait été réglée par une loi : Béatrice, elle, ne devait sa situation et son influence exceptionnelles qu'à la faveur royale.

C'est grâce à cette situation qu'il put se former autour de Béatrice une «cour de reine» telle que le pays n'en avait guère encore vue, et dont nous reparlerons plus loin ; elle avait en outre une garde spéciale de cuirassiers (1) qui joua un rôle décisif dans les luttes pour la succession au trône après la mort de Mathias. Nous traiterons à part des droits qu'elle exerçait sur l'administration des villes minières.

Mais cette situation exigeait aussi des revenus considérables, d'autant plus que — comme on l'a vu — ses traditions de famille, son naturel, ses habitudes portaient également Béatrice au luxe et au faste et que Mathias, qui avait les mêmes goûts, ne fit probablement rien, au moins dans les commencements, pour engager sa femme à la modération : il fallait donc trouver les moyens de pourvoir à ces dépenses.

(1) «Reginae validissimus equitatus» . . . «cataphractorum robur» . . . comme dit Bonfin. Dec. IV lib. IX p. 486.



On n'y avait pas songé à l'avance. C'était l'usage chez nous, comme ailleurs, d'assurer par contrat à la reine, lors de son mariage, la possession de certains domaines et certains revenus. Il n'y eut point de pareil contrat ou donation au mariage de Béatrice, ni plus tard, relativement aux revenus de la reine ou, du moins, nous ne possédons aucune donnée à ce sujet. Nous voyons seulement que Béatrice avait la jouissance de la plupart des domaines et des revenus qui faisaient d'ordinaire partie du douaire de la reine, mais il est impossible de démontrer par des documents quand et comment elle en était entrée en possession.

L'explication la plus naturelle de ce fait, c'est que pendant le long veuvage de Mathias la jouissance de la plus grande partie des revenus de la reine avait appartenu à la mère de Mathias, Elisabeth Hunyadi qui, aimant, comme l'on sait, à thésauriser, n'avait pas voulu les retrocéder à sa belle-fille. A la mort d'Elisabeth Hunyadi, la plupart de ces domaines passèrent en la possession de son favori Jean Corvin, le fils naturel de Mathias. Cela se fit avec le consentement du roi qui s'efforçait déjà de toute manière — malgré l'opposition de Béatrice, — d'augmenter la fortune et, par suite, le pouvoir du successeur qu'il s'était donné. (1) Il est certain que Béatrice n'est jamais entrée en possession de tous les biens qui constituaient le douaire de la reine du temps de Sigismond et même d'Albert; et il est non moins certain que, dans les dernières années du règne de Mathias, Jean Corvin

(1) Archives nationales, hongr. D, pièces 19003, 18004, 18264, 18387 et 18973.

possédait des domaines bien plus étendus que la reine. (1)

Béatrice s'efforça pendant toute la durée de son règne de recouvrer les biens que les reines ses devancières avaient possédés et qui étaient passés en d'autres mains, parce qu'ils avaient servi le plus souvent à gager des emprunts. Une lettre adressée par elle à un de ses fidèles de Naples, au moment des conjurations, en fournit la preuve. (2)

Dans cet état de choses, nous ne pouvons établir la situation de fortune et les revenus de Béatrice du vivant de Mathias qu'en combinant les données plus ou moins complètes que nous possédons.

La première question qui se pose ici, c'est de savoir ce qui est advenu de la dot de Béatrice. Elle la redemanda après la mort de Mathias et maintint ses revendications jusqu'à sa mort, prétendant que sa dot avait été employée à couvrir les besoins du pays, tandis qu'à ses réclamations les Hongrois, comme nous le verrons plus tard, opposaient des demandes reconventionnelles. Béatrice n'était pas économe et, presque dès les commencements, elle manqua toujours d'argent liquide, ce qui prouve que les 200.000 ducats de sa dot — 170.000 ducats, déduction faite de la valeur des bijoux — ne durèrent pas longtemps ; mais, d'autre

(1) Voir la statistique des domaines que possédait Jean Corvin au moment de la mort de son père dans l'étude de Jules Schönherr sur *Jean Corvin*, (en hongr.) *Tört. Életr.* 1894 p. 175 à 180.

(2) Cette lettre, adressée à Francesco Fontana, ne porte pas de date ; les Archives de Modène en conservent une copie quelque peu tronquée. Canc. Duc. Cart. Dipl. estere.



part, cette somme n'ayant pu être dépensée si vite, il faut croire que Béatrice en employa au moins une partie à l'achat ou au rachat de biens-fonds, ce dont nous possédons des preuves écrites. (1)

En vertu d'un antique usage confirmé par les lois, une partie des revenus du trésor royal appartenait à la reine.

A cette époque, la Hongrie était divisée, au point de vue de l'administration des finances, en plusieurs arrondissements appelés Chambres ou Généralités, à la tête desquels étaient placés des intendants royaux ; l'un des principaux objets de ces Chambres était la perception des droits régaliens sur les mines et, suivant qu'elles avaient dans leur ressort les salines et la vente du sel, ou bien la production des métaux précieux, elles s'appelaient Chambres des gabelles ou Chambres des mines. La généralité de Körmöczbánya avait aussi dans ses attributions la frappe et l'échange des monnaies. (2)

Les princes affermaient parfois leurs droits régaliens sur les mines, et Sigismond fut le premier qui céda à sa seconde femme, Barbe Cillei, la généralité de Körmöcz avec les sept villes minières

(1) C'est ce qu'on peut induire du rapport de Jacopo Trotti, ambassadeur de Ferrare, envoyé de Milan le 14 décembre 1490, donc après la mort de Mathias (Archives de Modène, Cart. Amb. Est. Milano Ba 6) ainsi que de la copie de la lettre à Fontana citée plus haut ; l'achat d'immeubles par Béatrice en 1489 est aussi confirmé par un document qui se trouve aux Archives municipales de Körmöczbánya. Fons 14. Fasc. I. No 47.

(2) Paul Krizskó : *L'ancienne Généralité de Körmöcz et ses intendants,* (en hongr.) Budapest 1880 p. 3—7.



de la Haute-Hongrie (1) qui en dépendaient et dont la reine tirait un revenu annuel de 9000 ducats. (2) Les revenus des mines étaient à cette époque plus assurés que n'importe quels autres : c'est ce qui explique pourquoi nos rois les abandonnaient à leurs femmes, pratique restée longtemps en usage.(3) Cette possession qui se transmettait d'une reine à l'autre et la défense de leurs intérêts firent que les reines devinrent les véritables administrateurs des villes minières, qu'elles réglaient l'exploitation des mines, contrôlaient les revenus, fixaient les impôts,(4) si bien qu'on appelait ces villes aussi « les villes de la reine » et que, dans la suite, les habitants furent tenus de prêter serment de fidélité à la reine, comme ses vassaux. (5) Toutefois ces droits de la reine n'empêchaient pas les rois d'édicter dans des cas exceptionnels des mesures concernant ces villes et de leur faire supporter certaines charges ; on en trouve des exemples pendant l'union de Mathias et de Béatrice.(6)

On ne sait pas au juste quand et comment Béatrice entra en possession des cités minières ;

(1) Du temps de Mathias et d'Ulászló, on en comptait encore sept outre Zólyom ; c'étaient Körmöcz, Selmecz, Bakabánya, Beszterczebánya, Libetbánya, Ujbánya et Fejérbánya.

(2) Krizskó ouv. cité p. 23.

(3) Michel Hatvani (Horváth), *Croquis de l'histoire de Hongrie*, (Rajzok a magy. tört.-ből) Pest, 1859, p. 64.

(4) Kachelmann t. cité p. 35.

(5) Ibid, p. 131—132. Hatvani, *Recueil de documents* (Okmánytár) p. 18 et 20.

(6) Ibid p. 112—116. Hatvani, *Recueil de documents* p. 6.

le voyage que le couple royal y fit en 1478 dut être une sorte de mise en possession solennelle, (1) mais on ne retrouve des traces de l'exercice du gouvernement par la reine qu'à partir de 1486, et nous ne possédons les comptes qui lui furent présentés qu'à partir du 1er août de cette année. (2) C'est à cette époque que Béatrice nomma intendant le brave et distingué Pierre Scheyder, jusqu'alors juge de la ville de Körmöcz, ce qui fut bien plus à l'avantage des cités minières que si son choix était tombé sur un de ses favoris italiens, (3) comme ce fut le cas en 1488 pour le poste de directeur de la Monnaie. (4) Cependant il arrivait parfois que Béatrice modifiait de son propre chef les sages dispositions prises par Scheyder et lui donnait tort contre les plaignants, ce qui nuisait, comme il va de soi, à l'autorité de l'intendant. (5) Bien que Béatrice accueillît parfois avec bienveillance les requêtes qu'on lui adressait et qu'elle soit même intervenue un jour auprès du roi pour faire accorder à Breznóbánya le droit de tenir des

(1) C'est l'opinion qu'émet Arnold Ipolyi dans son Étude hist. sur la civilisation à Beszterczebánya (*Század.k*, Les Siècles, 1874, p. 646.)

(2) Ces comptes qui vont jusqu'à la fin de 1491 se trouvent actuellement aux Archives nationales de Bruxelles (fonds de la secrétairerie d'État Allemande) où ils ont été déposés en même temps que les papiers de la reine Marie, veuve de Louis II ; Michel Hatvani (Horváth) en a publié quelques parties dans son Almanach historique (*Croquis d'histoire de Hongrie*, (Rajzok, stb.) p. 64 et suiv.

(3) Krizskó, ouv. cité p. 40.

(4) Hatvani, *Recueil de documents* (Okmánytár) p. 7.

(5) Kachelmann, t. cité p. 116 et suiv.

foires [1], ses ordonnances concernant les cités minières ont en général un caractère de cupidité et d'impitoyable dureté. Non contente de ses revenus fixes, qui étaient régulièrement dépensés d'avance, elle frappait souvent ses villes de taxes extraordinaires. [2] Certains de ses édits concernant l'acquittement des prestations, fourmillent d'injonctions et de menaces toutes plus sévères les unes que les autres. [3] Les instructions qu'elle donne au sujet de la vente du sel dans les villes soumises à son administration, ont toutes le même caractère de sévérité. [4]

Suivant le témoignage des comptes du temps de Béatrice, les revenus que la reine tirait des mines étaient de deux sortes, savoir : la dîme sur le produit des mines et le gain sur la frappe des monnaies, ce dernier étant presque le double de l'autre. Aux environs de 1490, Béatrice tirait annuellement de 16 à 18.000 florins d'or de ces deux sources de revenus. Cette somme, qui n'est pas bien considérable en regard du faste déployé par la reine, était le plus sûr de ses revenus et avait les destinations les plus diverses, car, outre les

(1) On trouve de pareilles dispositions de la part de la reine dans les Archives de la Ville de Selmeczbánya en date du 25 janvier 1486 et du 20 août 1488 ainsi que chez Teleki, XII· p. 397.

(2) Ibid. Hatvani : *Recueil d. d.* (Okmánytár) p. 11. L'original de l'ordonnance de 1486 se trouve aux Archives de ville de Körmöczbánya.

(3) Hatvani : *Recueil de documents* p. 11 et suiv.

(4) Kachelmann ouv. cité : Édit de Béatrice du 13 décembre 1496 aux Archives de Bártfa sous les Nos 701 et 725 et un autre du 15 mars 1495 sans numéro d'ordre aux Archives publiques de la ville de Kassa.

frais d'administration, elle devait servir à payer toute sorte d'emplettes de luxe, des cadeaux, des honoraires, des salaires et, dans la suite, une partie en fut même employée à couvrir les frais de la guerre. C'est aussi la Chambre de Körmöcz qui avançait à Béatrice l'argent dont elle avait besoin pour ses dépenses personnelles, (1) pratique déjà acclimatée sous ses devancières et qui s'accordait fort bien avec les habitudes de prodigalité de Béatrice. (2)

Il est bien plus malaisé de faire le compte des revenus que Béatrice retirait des domaines dont elle avait la jouissance, soit comme reine, soit parce qu'elle les avait achetés ou qu'ils lui avaient été donnés par le roi et à la possession desquels était attachée le plus souvent celle d'un château.

Parmi ces domaines, citons celui de Vieux-Bude, contigu à la ville royale du même nom et depuis longtemps propriété de la couronne ; il était resté en la possession de la mère de Mathias jusqu'à sa mort, de sorte que Béatrice ne put l'avoir qu'en 1484 ; la reine y éleva des constructions nouvelles et fit quelques séjours dans ce château surtout aux premiers temps de son veuvage. Béatrice possédait dans Bude même, vers la fin du règne de Mathias, une maison de pierre sur la rive du Danube avec un vivier y attenant.

Béatrice possédait en aval de Bude l'île de Csepel, renommée par ses parcs aux cerfs, et qui

(1) Voi les données du document de Bruxelles dans *l'Almanach hist.* de Hatvani p. cité.

(2) Kachelmann t. cité p. 32, 64. Chmel, *Regesten*, etc. I. Anhang, p. 77.

avait aussi un château à cette époque. C'était le plus étendu des domaines de la couronne qui constituaient le douaire des reines et, au temps de Béatrice, les villages de Gyála, Simonfalva, Demsed, Gárdony et Adony en faisaient partie ainsi que la bourgade de Kevi.

Comme au temps de Sigismond, le douaire de Béatrice comprenait encore le château de Diósgyőr avec la terre seigneuriale de Mohi qui en dépendait et les villes de Miskolcz, Diósgyőr, Keresztes et Mezőkövesd ; (1) elle posséda aussi pendant quelque temps les bourgs de Szikszó et de Forró en Abauj, Huszt et plus tard M.-Sziget en Máramaros.

Pendant la dernière année de la vie de Mathias, Béatrice acheta en Turócz les domaines du noble Nicolas Hajszki ; en Zólyom, elle possédait le château de Zólyom et les seigneuries de Lipcse et Dobronya ; en Bars, le château et la seigneurie de Szászkő. Enfin elle avait encore au-delà du Danube les territoires d'Igar et de Vám dans le comitat de Veszprém avec Simontornya, qui en faisait partie, bien que situé en Tolna.

Tels sont les biens dont la possession par Béatrice est démontrée ; nous savons qu'elle en possédait encore dans d'autres comitats, mais nous ne sommes pas en mesure d'indiquer avec exactitude l'endroit où ils étaient situés. Le fait que ses propriétés de Pilis, Pest, Heves, Nógrád et Fejér étaient imposées, en 1494, pour la somme de 1412 florins

(1) Voir à ce sujet la *Géographie Historique de Hongrie* (en hongr.) de D. Csánki ainsi que les documents y relatifs qui se trouvent aux Archives nationales, au Musée national et aux Archives de la ville de Kassa.



d'or — alors qu'une notable partie de ses biens étaient déjà vendus — permet d'établir d'une manière approximative les revenus qu'elle devait en tirer. (1)

Tout ceci montre que Béatrice n'a eu qu'assez tard et encore partiellement la jouissance des biens qui constituaient d'ordinaire à cette époque le douaire des reines de Hongrie et, comme on ne peut guère supposer que Mathias, si prévenant, si faible même à l'égard de sa femme et si libéral envers tout le monde, ait voulu se montrer envers elle plus avare que ses prédécesseurs ne l'avaient été pour leurs épouses, il faut croire qu'il pourvoyait d'une autre manière aux besoins de Béatrice, c'est-à-dire que sa bourse lui était toujours ouverte. Par malheur, c'était le meilleur moyen de laisser s'enraciner en Béatrice son principal défaut, la prodigalité, qui s'était déjà manifestée lorsqu'elle était encore jeune fille, dont elle donna pendant tout son mariage et, plus encore, pendant son veuvage des preuves manifestes, qui contredisent formellement cette opinion accréditée auprès des flatteurs aussi bien que des ennemis de Béatrice, à savoir qu'elle aurait amassé des trésors dans le pays. La reine d'ailleurs a dû contribuer par sa jactance et son amour de la parade à la formation de cette croyance erronée.

On trouve des preuves de la mauvaise gestion de sa fortune dans les lettres intimes adressées à sa sœur où elle se plaint souvent de manquer d'argent ; (2) dans le fait qu'elle remet parfois à son neveu, l'archevêque d'Esztergom, le soin

(1) Csánki, ouv. cité I. p. 42, 80, 114—115 ; III. p. 376.
(2) *Mon. Hung. Hist.* (D. Eml.) III p. 236—237 et 261.

de régler les mémoires de ses fournisseurs ; (1) qu'elle emprunte de l'argent sur ses bijoux (2), comme faisaient d'ailleurs les autres princes de ce temps, surtout en Italie. Elle est même contrainte une fois d'engager pour 7000 florins d'or à son cousin Bernardin de Frangepan un de ses domaines de Zólyom, afin de subvenir aux dépenses de sa cour de Vienne.(3) Elle est tellement endettée que son père se voit obligé un jour de la faire penser au payement d'une dette qu'elle avait contractée à Florence «et qui lui faisait honte à lui» ; (4) et, ce qui montre le peu de soin qu'elle mettait à établir le bilan de ses revenus et de ses dépenses, c'est qu'elle resta cinq ans et demi sans faire ses comptes avec sa Chambre des finances de Körmöcz et que, lorsque la liquidation eut enfin lieu, la reine se trouva redevoir 4499 ducats et 65 deniers à son intendant. (5)

En voyant ces choses et les graves embarras financiers où elle ne tarda pas à tomber après la mort de Mathias, on devra chercher les causes du mal dans les habitudes de dissipation prises à Naples où la vie était cependant bien moins large

(1) Baron A. Nyáry, ouv. cité *Századok* (Les Siècles), 1870 p. 2 8.

(2) *Mon. Hung. Hist.* (Dipl. Eml.) III p. 237—238. Pour les emprunts sur nantissement de Laurent de Médicis, du marquis de Mantoue et du duc de Ferrare, voir Reumont : *Lor. di Medici* II. p. 406.

(3) Kachelmann t. cité p. 116.

(4) Instruction; du roi Ferdinand à son ambassadeur Ant. Brancia, en date du 6 juillet 1496. Division des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Naples (Cod. Man. XIV. A. 15. f. 14.)

(5) Hatvani : *Croquis*, (Rajzok) etc. p. 65.

qu'à la cour du roi de Hongrie; dans le caractère même de Béatrice qui, quoi que dise Galeotti à la louange de Béatrice comme femme d'intérieur, (1) étant toujours à court d'argent, passe sa vie à emprunter, et par ses libéralités, ses cadeaux, ses charités, ses distributions de subsides, l'usage qu'elle fait de son argent pour corrompre les gens dont elle veut se servir, contribue elle-même à répandre le bruit de sa richesse et à accroître le nombre des quémandeurs et des exploiteurs auxquels elle ne pourra résister.

Une des causes de ses dépenses était assurément, comme nous le verrons plus tard, qu'un grand nombre de personnes vivaient uniquement de ses libéralités et que, certainement, beaucoup abusaient de sa générosité.

On ne voit pas que la reine ait eu de l'influence sur l'administration proprement dite du pays. Bonfini ne veut, selon toute vraisemblance, que renchérir sur les éloges coutumiers aux humanistes, lorsqu'il fait de Béatrice une sorte de Bellone haranguant les soldats avant la bataille sur une des ailes, comme son époux le faisait sur l'autre, (2) puis lorsqu'il loue le courage avec lequel elle défendait les femmes et les enfants victimes de la guerre contre la brutalité des soldats.(3) Nous ne possédons que son témoignage à l'appui de son assertion, qui d'ailleurs ne manque pas de vraisemblance, lorsqu'il affirme que Mathias lui confiait en son

(1) «Non modo reginalis, sed privatorum quoque mulierum officia implebat». *De egr. dictis* etc. chap. 3.

(2) Préface du *Symposion Trimeron* p. 5.

(3) Ibid.

absence l'administration des territoires autrichiens occupés par son armée. (1) Quelques historiens italiens, parlant du rôle qu'elle a joué en Hongrie, lui attribuent le mérite de plusieurs mesures et réformes édictées par Mathias dans l'intérêt du peuple et d'une meilleure administration ; (2) mais nous ne possédons pas de preuves à l'appui de cette assertion ; en revanche, nous avons connaissance de plusieurs cas où Béatrice, du vivant de son mari, prit elle-même les mesures nécessaires pour faire cesser des plaintes qui lui avaient été adressées.

Par contre, on ne saurait nier l'influence qu'elle eut sur la transformation de la vie de cour, le développement du luxe, la culture des arts et des sciences, en un mot sur tout ce qui établissait à cette époque des rapports entre la Hongrie et son ancienne patrie.

Mais ces rapports, ce n'est pas elle qui les a créés, ils existaient déjà sous les rois de la dynastie d'Arpád ; ils étaient devenus plus fréquents sous la maison d'Anjou, et encore plus intimes sous Mathias avant même l'arrivée de Béatrice.

Bonfin et les autres panégyristes de la reine exagèrent donc, lorsqu'ils prétendent que la Hongrie était plongée dans la barbarie avant l'arrivée de Béatrice, que la civilisation italienne y était tout à fait inconnue et que c'est la reine qui aurait

(1) Préface du *Symp. Trim.* p. 4.

(2) Dans sa préface à l'œuvre de Passero, Vecchioni attribue à Béatrice l'abolition de «la barbare Giudicio Reale» et l'introduction d'une procédure régulière ; il cite encore d'autres heureuses innovations dont la Hongrie lui serait redevable.



changé tout cela, comme si, à sa seule apparition — ainsi qu'il est dit dans une oraison funèbre — une nouvelle Athènes fût sortie de terre. (1) Cependant il est certain que, par suite du mariage de Béatrice, les Italiens affluèrent en plus grand nombre dans notre pays, que les relations italo-hongroises devinrent beaucoup plus intimes et que la puissance créatrice et l'action fécondante du génie italien se firent dès lors de plus en plus fortement sentir. Béatrice n'eut pas à se donner beaucoup de peine ; elle trouva un terrain tout préparé et son mari, qui avait les mêmes goûts, semblait attendre qu'elle l'aidât à continuer l'œuvre entreprise. Les circonstances n'avaient pas permis jusqu'alors à Mathias de s'adonner, comme il l'aurait voulu, à son goût pour les lettres et les arts. Sa première femme était maladive, et avait vécu peu de temps ; puis étaient venues les années de veuvage, les soucis du gouvernement, les guerres avec leurs alternatives de succès et de revers ; enfin, depuis son second mariage, il trouvait un peu plus de temps pour déployer la pompe qu'il aimait et cultiver les arts et les sciences. Les goûts personnels du roi et l'origine de la reine ne furent pas les seules causes qui poussèrent la cour de Hongrie à tourner ses regards vers l'Italie ; ce pays offrait des ressources exceptionnelles pour la satisfaction des besoins de l'esprit. La supériorité des Italiens dans les arts de la guerre et de la paix était si bien reconnue

(1) Coelius Calcagnini, *In funere Beatricis Pannoniarum Reginae, oratio,* éd. citée. Alf. Reumont s'élève aussi contre une pareille exagération de l'influence de Béatrice : *La Bibliotheca Corvina,* Arch. Storico Italiano, IV (1879) p. 61.

que ce n'est pas seulement la Hongrie, mais la Russie et la Turquie même qui recherchaient avec ardeur les services des Italiens. Il y avait en outre dans le courant d'idées de l'époque quelque chose qui portait les reines à se faire les propagatrices de la civilisation occidentale en Orient ; c'est une princesse élevée en Italie, Sophie, fille de Thomas Paléologue, qui initia Ivan le Grand de Russie, le contemporain de Mathias, aux secrets de la civilisation italienne ; lui aussi s'entoura d'une colonie d'artisans et d'architectes italiens qui eurent une grande part à la création du style architectural religieux en Russie. Béatrice avait de plus l'avantage d'être en relations de parenté avec trois cours d'Italie, celles de Naples, de Ferrare et de Milan, qui mettaient leur ambition à attirer les talents de marque, de sorte qu'elle savait toujours à qui s'adresser pour trouver les artistes les plus capables.

Tous les écrivains et rhéteurs italiens qui ont écrit sur Béatrice insistent sur l'intérêt qu'elle portait aux lettres et aux sciences ; Bonfin l'appelle la femme la plus sage de son siècle et qui trouvait un plaisir extrême dans les sciences ; (1) Cœlius dit qu'elle aimait les esprits cultivés, qu'elle faisait venir des savants de partout et les récompensait richement ; (2) Christoforo Persona la compare aux femmes les plus éclairées et les plus amies des sciences de l'antiquité ; (3) Galeotti appuie

(1) Préface à la traduction de Philostrate, chez Kollár p. 826—827.
(2) Oraison funèbre citée.
(3) Abel-Hegedüs : *Analecta* I. p. 407.

sur sa promptitude à citer les auteurs latins et son goût pour la lecture hérité de ses ancêtres. (1)

Plus précieuse que ces vagues louanges est la relation déjà mentionnée de l'évêque Ransanus, qui raconte dans la préface de son livre sur la Hongrie, dédié à Mathias, (2) que c'est aux encouragements de Béatrice qu'il doit d'avoir écrit son livre, et que la reine lui avait remis un manuscrit contenant des notices historiques sur tous les souverains de la Hongrie depuis Attila jusqu'à Mathias. (3) C'est le même Ransanus qui, dans le discours qu'il prononça lors de sa réception par le couple royal, fait un si bel éloge des vertus et de l'étonnante élévation d'esprit de la reine, disant que, sous ce rapport, elle rivalisait avec Mathias. (4) L'humaniste florentin Naldus Naldius ayant écrit vers 1485 un dithyrambe sur la bibliothèque de Mathias à Bude, le fait suivre d'une lettre dans laquelle il exalte Béatrice comme l'Égérie de Mathias et, tout en louant sa piété, appuie sur sa pleine connaissance des écrivains de l'antiquité.(5) Après la mort de Mathias, Philippus Bergomensis loue aussi les dispositions que la reine montra dès son jeune âge pour les «belles sciences», ses profondes connaissances en histoire, en philosophie et son éloquence qui faisait, à

(1) Ouv. cité chap. III et XXV.

(2) Extrait de la collection Abel-Hegedüs citée plus haut; la préface manque dans l'édition Schwandtner.

(3) Suivant Johannes Sambucus (Dédicace de *l'Epitome de Ransanus*, édit. Schwandtner, p. 406.) ce sont les données dont Bonfin s'est servi pour écrire son histoire.

(4) M. Florianus, *Fontes domestici* IV. etc. Ind. I. p. 135.

(5) Bél: *Notitiae Hung.* p. 606—607.



ce qu'on prétend, l'admiration de ses contemporains. (1)

D'ailleurs l'amour de Béatrice pour la science est prouvé par les faits et ne put qu'être entretenu par les goûts identiques de Mathias. Bonfin qui, de son propre aveu, avait été attiré à la cour de Hongrie par l'esprit de Béatrice, (2) y obtint la charge de lecteur de la reine et d'historiographe de la cour. Une chose digne de remarque, c'est que Mathias, qui suivait si volontiers les coutumes des cours italiennes et y était sûrement poussé par sa femme, n'avait cependant pas de poète de cour comme les princes italiens, (3) à moins qu'on ne considère comme tel Franciscus Cynthius de Dionysiis, citoyen d'Ancône et «poète lauréat» à qui Mathias fit don d'une terre ; seulement nous ignorons tout de ce qu'il écrivit en cette qualité, mais nous savons que Mathias lui confia des missions politiques importantes. (4) En revanche, le roi attirait volontiers des savants, leur faisait écrire ses faits et gestes, exerçait avec eux — en manière de récréation — ses talents de dialecticien ; ses savants rimaient bien de temps à autre une pièce de vers, mais il n'essaya jamais de s'attacher un poète de vocation, un vrai poète ; la plupart des faiseurs de panégyriques lui venaient de l'étranger attirés par l'appât d'une récompense. (5) Ceci montre que les goûts de Béatrice étaient en

(1) *De claris mulieribus* etc. Préface.
(2) Dédicace du *Symposion Trimeron* p. 2.
(3) Voir Gregorovius : *Geschichte* etc. VII. p. 602.)
(4) Fraknói : *Le roi Mathias* (en hongr.) p. 311—312.
(5) Fraknói : *Les Hunyadi et les Jagellon* (Magyarorsz. Tört.) IV, p. 534.)



parfaite conformité avec la propension au sérieux de Mathias qui lui faisait préférer les échanges de vues scientifiques aux distiques ou aux rimes sonores. Nous verrons plus loin que, lors de la prise de Vienne, le sénat universitaire de cette ville vint présenter ses respects à la reine, connue par son amour de la science, attendant de sa bienveillance qu'elle s'entremît auprès du roi pour obtenir de lui la confirmation de ses privilèges ; la physionomie de la reine montra le plaisir que lui faisait la harangue du savant orateur et, plus tard — pendant le séjour qu'elle fit à Vienne — elle assista avec son époux à une dispute théologique. (1)

Les écrivains qui approchent Béatrice ne lui dédient tous que des livres sérieux. C'est ainsi que nous connaissons parmi les livres dédiés uniquement à elle, ou du moins aussi à elle, l'édition latine des Mémoires de Diomède Carafa à la Bibliothèque de Parme et *Le parfait courtisan* du même auteur à la Bibliotheca Trivulzio de Milan ; (2) ainsi que la traduction latine de l'ouvrage grec d'Agathias sur les guerres gothiques, conservée à la Bibliothèque de la cour à Vienne. Nous savons en outre que Bonfin, à son arrivée dans le pays, a dédié à la reine deux livres : l'un a pour sujet l'histoire de la ville d'Ascoli, lieu natal de l'auteur

(1) Archives universitaires de Vienne : Acta fac. theol. Vol. II. fol. 16b et 114b acta fac. act. Vol. III fol. 317 b Schober ouvr. cité p. 186.

(2) *Trattato de lo optimo cortesano*, imprimé sans désignation de lieu ni de date avec cette dédicace : «Alla serenissima Regina Beatrice d'Aragona, felicissima Regina de Hungaria, Boemia etc.» Csontosi J. Diom. Carafa : *De institutione Vivendi*, Könyvszemle, 1890.

dans l'Italie méridionale, (1) l'autre est le *Symposion Trimeron* plusieurs fois cité, dont l'original — écrit selon toute vraisemblance de la main même de Bonfin — se trouve aussi à la Bibliothèque de la cour à Vienne. Cet ouvrage a pour objet la glorification des vertus conjugales dans les personnes de Mathias et de Béatrice sous la forme d'un entretien entre le roi, la reine et François d'Aragon, mais le sujet y est traité de manière si libre que le livre fut bientôt mis à l'index par l'Église. Nous rangerons encore ici *l'Apologie de la vie des saints* par Robert Caracciolo, imprimée à Parme en 1489 par les soins de Johannes Marcus Cynicus et de deux de ses amis ; (2) l'ouvrage déjà cité de Ransanus (3) et le livre de Filippo Bergomense sur les *Femmes célèbres* (4), imprimé à Ferrare en 1493, donc après la mort du roi, ouvrages qui avaient tous été dédiés à Béatrice ou au roi. Du reste, plusieurs des «Corvina», c'est-à-dire des manuscrits provenant de la bibliothèque de Mathias, découverts dans la suite des temps, portent en frontispice les armes de Mathias unies à celles d'Aragon, ce qui prouve que les auteurs de ces livres considéraient au même titre le roi et la reine comme leurs Mécènes.

C'est donc à juste titre que l'on peut attribuer en partie à l'influence de Béatrice les relations de plus en plus intimes que Mathias entretint, pendant son second mariage, avec des savants

(1) Bonfin, *Hist.* Dec. IV. lib. VII. p. 463.

(2) Imprimé primitif qui se trouve à la bibliothèque de Georges Ráth et à la bibliothèque du comte Alexandre Apponyi.

(3) Voir Ábel-Hegedüs : *Analecta* I, p. 431.

(4) *De claris et selectis mulieribus.*



italiens. C'est à cette époque que viennent à sa cour les Florentins Francesco Bandini et Filippo Valori avec une recommandation de l'illustre Marsilio Ficino,(1) puis Taddeo Ugoletti, qui obtient la charge de conservateur de la bibliothèque Corvina et de précepteur de Jean Corvin ; on y voit encore Aurelio Brandolini et Ugolino Varini ; (2) Galeotti y fait aussi des apparitions ; Jean d'Aragon y amène son précepteur Rutilio Zenone, de l'Accademia Pontaniana. (3) Bonfin arrive à la cour après la prise de Vienne ; Ranzano y revient pendant les dernières années du roi ; le Florentin Bartolommeo Frontio y laisse aussi des traces de son passage et, en 1489, le plus illustre des humanistes italiens, Angelo Poliziano fait présent au roi de toute une collection de précieux manuscrits.

IV.

Les rapports entre la cour royale et l'ancienne patrie de Béatrice n'étaient pas moins fréquents dans le domaine des arts que dans celui des sciences ; ici encore, on ne peut donner des renseignements positifs sur l'action personnelle qu'eut la reine

(1) *Epistolae Marsilii Ficini Florentini,* 1494. Florentiae, 172 v.

(2) Csánki ouv. cité paru dans les *Századok* (Les Siècles) p. 551. Joh. Domin. Fiorillo : *Über einige ital. Gelehrte u. Künstler, welche Mathias Corv. beschäftigte.* Göttingen, 1812 p. 9.

(3) Erasmo Percopo : *Nuovi Documenti su gli scrittori e gli artisti dei tempi aragonesi,* Arch. Stor. Napol. XIX. p. 580.

sur ce mouvement des esprits, et cependant les flatteurs contemporains, ses ennemis et la postérité lui ont attribué presque tout le mérite de ce qui s'est fait à cette époque pour acclimater chez nous l'art italien, en y appelant des artistes de ce pays. (1)

Pour ce qui concerne les travaux exécutés pour Mathias au palais royal de Bude ainsi que l'architecture extérieure et intérieure du château à cette époque, les témoignages des contemporains permettent d'établir avec une certitude presque absolue que Mathias commença la transformation du «vieux palais»; qu'il fit décorer de triglyphes la façade inachevée du palais de Sigismond, dit le «palais neuf»; que la porte et la cour intérieure étaient ornées de nombreuses statues et que la cour était entourée d'arcades ou loges, comme on en voit aux palais italiens de l'époque. De cette halle on parvenait à l'étage en passant sous une belle porte de bronze, encastrée dans du marbre et ornée de bas-reliefs représentant les douze travaux d'Hercule. Comme le linteau portait gravée une inscription dithyrambique de Bonfin, on a tout lieu de supposer que le portail n'a été achevé qu'après son arrivée en 1486. La double rampe était de marbre rouge et ornée de candélabres en bronze ; à l'étage un long et large corridor à revêtement de marbre, orné de statues et de colonnes accouplées, donnait accès à de nombreuses salles de diverse grandeur dont les portes et les fenêtres étaient également encastrées dans du marbre ; le plancher était en mosaïques, le plafond en voûte ou en lambris sculptés

(1) Notes de Nicolas Oláh chez Bél (*Notitiae*, etc.) p. 236.

ou dorés ; dans plusieurs salles, c'est une représentation du firmament qui servait de décoration au plafond. La fameuse bibliothèque se composait de deux salles contiguës avec un salon d'attente commun en forme d'hémicycle ; elle avait des vitraux peints et une vue magnifique sur le Danube. (1)

Les dépendances du château royal descendaient de trois côtés jusqu'au bas de la colline et occupaient même les terrains adjacents ; les écuries étaient sur la rive du Danube ; sur l'emplacement actuel du faubourg de Bude, la Krisztinaváros, Mathias avait fait bâtir, à ce qu'il semble, un palais d'été, «aula marmorea», en style grec avec des colonnes en marbre à cannelures, le pavé était en mosaïques et la porte rappelait un arc de triomphe romain ; de tous ces bâtiments il ne restait plus trace dans la seconde moitié du XVIIe siècle, ainsi qu'en témoignent les gravures du temps. Le Ráczfürdő (Thermes des Rasciens) était relié au château par un portique ; (2) de l'église de Notre-Dame dans la forteresse, dont la tour avait été achevée en 1470, un escalier de pierre découvert descendait sur la grève du Danube. (3) Outre cette église paroissiale où son mariage avec Mathias avait été célébré et la chapelle du palais dédiée sous le vocable de Saint-Jean l'Aumônier, il y avait encore à Bude trois églises

(1) Voir Csánki : *La cour du roi Mathias,* (hong. Századok) p. 767 et suiv. Frédéric Riedl : *Les grandes lignes de la littérature magyare,* (en hongr.) Budapesti Szemle (Revue de Budapest) liv. de novembre, 1893.

(2) Eug. Müntz : *La Renaissance en Orient,* art. paru dans la Gazette des Beaux-Arts, t. XIII. p. 11.

(3) Galeotti ouv. cité, chap. XXXI.

où Béatrice venait faire ses dévotions : l'une était celle des moines dominicains, située avec le couvent dans le voisinage immédiat de l'église de Notre-Dame ; la tour en est encore debout ; la seconde était l'église des Franciscains, consacrée à Saint-Jean l'Évangéliste, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le théâtre du château ; la troisième était l'église de Saint-Sigismond, bâtie par le roi Sigismond sur le côté nord de la place Saint-Georges, où Mathias avait fait inhumer sa première femme, Catherine Podjebrad.

Nous avons dit que Béatrice avait fait bâtir à Vieux-Bude ; nous possédons à ce sujet non seulement le témoignage de Bonfin, mais nous savons encore que l'archevêque Hippolyte d'Este fournit pour ces constructions 42 barquées de pierres de ses carrières de Sikkő et de Tardos, situées dans le comitat de Komárom. (1) Ces travaux avaient sans doute pour but l'achèvement et l'ornementation du château de la reine, où Béatrice fit plus tard quelques séjours. C'est peut-être de ce palais que provient un fragment d'architecture déposé au Musée national et qui ne porte que les armes d'Aragon. Mathias se servit encore en 1483, avec l'autorisation du pape, des colonnes de l'église tombée en ruines de Fehéregyháza pour la construction de la belle église de Vieux-Bude. (2)

Le palais d'été à colonnade de marbre de la Krisztinaváros était entouré d'un magnifique jardin

(1) Baron Albert Nyáry : *Les manuscrits d'Hippolyte de Modène* (Századok, 1874 p. 3.).

(2) Ransanus, *Epitome*, edit. Schwandtner p. 417—418. *Lettres du roi Mathias*, II. p. 253.

dessiné probablement par des artistes venus d'Italie. Des pelouses fleuries de violettes, des allées d'arbres, des viviers, des grottes cachées, des labyrinthes offraient à l'œil des plaisirs variés ; on y trouvait même de vastes volières, et le couple royal pouvait souper, comme à Naples, au milieu de la belle nature, sur les balcons ou dans des salles à manger vitrées. Mais Mathias avait encore un jardin près de Pest, sur la rive gauche du fleuve, et un autre à Bude près des entrepôts de sel ; enfin les montagnes voisines couvertes de vastes forêts constituaient une magnifique réserve de chasse. (1)

Parmi les lieux de plaisance que le roi possédait aux environs de Bude, il y en avait un qui surpassait tous les autres en beauté et en splendeur ; c'est le château de Visegrád, en allemand Plintenburg, tel que Mathias l'avait transformé à son usage en se servant des constructions élevées par ses prédécesseurs et guidé, sans doute, par le goût de Béatrice et le savoir des artistes italiens. Ce château, construit au bord de l'eau au pied de la forteresse, était adossé à une colline ombragée d'épaisses forêts ; les terrasses, les loges, les jardins suspendus qui s'étendaient au loin sur la rive avaient vue sur le Danube. La grande cour, plantée de belles allées de tilleuls, était embaumée du parfum des parterres de fleurs et ornée d'une grande fontaine en marbre rouge où l'eau jaillissait des statues de l'Amour et des Muses. C'est là que le couple royal aimait à prendre ses repas en été en écoutant le murmure de l'eau ; il y recevait même souvent des députations. Ce ne sont pas

(1) Voir Bonfin et Csánki, passages cités.

seulement les historiographes de cour, mais les ambassadeurs étrangers qui parlent, sur le ton de la plus vive admiration, de cette résidence d'été où Mathias faisait même parfois des séjours dans la saison froide. L'évêque de Castello, légat du pape, fait dater un de ses rapports «ex Visegrado, paradiso terrestri» ; (1) un autre ambassadeur la compare au plus bel édifice de Paris ; (2) au XVIe siècle, lorsqu'elle tombait déjà en ruines, l'archevêque Nicolas Oláh en parle encore avec admiration (3) — et on n'en voit plus trace sur les gravures du XVIIIe siècle.

Les ambassadeurs font aussi l'éloge du palais de Mathias à Pozsony (Presbourg), nom sous lequel il faut probablement entendre le château actuel, bien que le roi y possédât encore une maison en ville.(4) Comme nous le verrons plus loin, Mathias fit aussi élever de nombreuses constructions à Vienne, après la prise de cette ville. Bonfin cite en outre comme résidences royales Komárom et Tata, cette dernière remarquable par son lac de «sept mille pas de tour» qui capte les eaux des vallées destinées à faire tourner les moulins et où l'on entretient des milliers de carpes et de brochets, tandis que le grand parc qui l'entoure est le théâtre des exploits cynégétiques de la cour. Il y avait aussi de vastes palais à Komárom ; cette ville étant située sur le Danube, c'est dans son port que stationnait la galère d'hon-

(1) Stephanus Katona : *Historia Critica Regum Hungariae stirpis mixtae,* Bude 1793, IX. p. 522.

(2) Bél, *Notitiae*, etc. p. 11.

(3) Ibid. p. 487 et suiv.

(4) Ortvay : *Histoire de la ville de Pozsony* (hongr.) t. II. première partie, p. 296 et suiv.

neur, baptisée le Bucentaure, à l'instar de Venise et de Ferrare. (1) Ce bateau, somptueusement aménagé et divisé en appartements, servait aux promenades du couple royal sur le Danube.

Parmi les constructions d'églises de Mathias, son chroniqueur vante surtout la basilique de Székesfehérvár (Albe-Royale) que le roi voulait reconstruire sur un plan nouveau, mais qu'il laissa inachevée. A Pozsony, le chœur de la cathédrale est son œuvre ; c'est encore lui qui fit bâtir la tour sud demeurée inachevée de la cathédrale de Kassa qui porte en deux endroits ses armes sculptées, et construire «les escaliers du roi» qui conduisent à l'oratoire royal. Comme Béatrice fit plusieurs séjours à Kassa, nous avons tout lieu de croire — bien que nous n'en possédions pas la preuve écrite — que la reine n'est pas restée étrangère à ces constructions, quoiqu'elles ne soient pas de style italien, mais ogival. C'est sur son ordre que fut bâtie en 1488 à Selmeczbánya, près de l'hôtel de ville, la chapelle de Sainte-Anne où le conseil municipal venait entendre la messe ; mais cette église ayant été démolie au XVIIIe siècle, une statue de Sainte-Anne indique seule l'emplacement qu'elle occupait. (2)

Mathias et Béatrice ne durent guère trouver dans le pays d'architectes capables de l'exécution de ces travaux. Le célèbre architecte et sculpteur

(1) Il y avait à Ferrare un «Bucintoro mezzano» et un «Bucintoro piccolo» ; Archives de Modène, Cam. Duc. Casa Administ. etc. p. 139 et 140.

(2) Ordre de Béatrice, daté du 20 août 1488, aux Archives de la ville de Selmeczbánya.

Jean Duknovič qui fut, cela ne souffre aucun doute, au service de Mathias, était natif de Trau en Dalmatie et, comme tel, probablement sujet de Mathias, mais il avait été formé en Italie et l'on sait qu'avant de venir chez nous, il avait travaillé dans ce pays sous le nom de Giovanni «Dalmata».(1) Il est de plus en plus douteux que l'autre «Dalmata», appelé Jacques de Trau, ait vraiment existé, et il devient de plus en plus probable que cette distinction repose sur une erreur. Parmi les architectes italiens à qui Mathias confia des travaux, nous citerons, sur la foi de Giorgio Vasari, l'éminent historien de la renaissance des arts en Italie, Baccio et Francesco Cellini, les oncles de Benvenuto Cellini,(2) et Chimenti di Lionardo Camicia ; ils étaient tous Florentins et, en même temps, ébénistes, métier que les architectes de cette époque exerçaient parfois concurremment avec leur art, tout comme les sculpteurs faisaient alors de l'orfèvrerie. Par malheur, nous ignorons tout des travaux dont ils furent chargés.

Le plus renommé des artistes italiens occupés par Mathias et Béatrice fut Benedetto da Majano, qui commença sa carrière comme ébéniste, la continua comme sculpteur, l'acheva comme architecte et fit montre, dans ces trois domaines, d'un goût raffiné et d'un talent supérieur. Nous ne savons pas quand et combien de fois Benedetto est venu chez nous, mais le fait que le roi de Naples — probablement sur la recommandation de Béatrice —

(1) Voir l'ouv. cité de Fabriczy.

(2) G. Vasari : *Vite dei più eccellenti pittori, scultori ed architecti*, Firenze, 1771, II. p. 294.

le prit en 1488 à son service avec son oncle Giuliano et lui confia plusieurs commandes importantes, (1) nous autorise à penser que, si les travaux d'ébénisterie qu' il exécuta chez nous datent de sa jeunesse, il n'en demeura pas moins en relations avec la cour de Hongrie après l'arrivée de Béatrice. Quelques-unes des sculptures qu'il fit en Italie rappellent un peu les figures en relief du petit retable en ivoire, anciennement propriété de Mathias, et qui est à présent au Louvre. Les figures qui ornent le ciboire de marbre du maître-autel de l'église San Domenico à Sienne ont une ressemblance frappante avec quelques ouvrages d'art commandés par Mathias, en particulier la partie inférieure du crucifix servant de reliquaire appelé Calvaire Corvin. Nous ne savons pas au juste quels travaux Benedetto a exécutés chez nous ; en général, une fatalité semble peser sur les monuments de cette époque : ou nous sommes dans l'impossibilité presque absolue de montrer une seule œuvre authentique des artistes que nous savons avoir été au service de la cour de Hongrie, ou nous ne pouvons donner les noms des maîtres à qui nous devons les rares monuments qui nous restent de cette époque.

Nous sommes fondés à croire que Benedetto a travaillé au palais de Bude ; peut-être y fit-il quelques statues, peut-être est-ce à lui que nous devons les sculptures des montants de portes et des meneaux de fenêtres en marbre dont nous

(1) Erasmo Percopo : *Nuovi documenti su gli scrittori e gli artisti dei tempi aragonesi,* Arch. Stor. Napol. année 1895 p. 327—328. Fabriczy : *Der Triumphbogen Alfonso's* I. etc. Jahrbuch der preuss. Kunsts. 1899. p. 28.



possédons quelques fragments ; le palais du gouvernement à Florence offre de beaux spécimens de ce genre de travail dus à son ciseau ; les fontaines, autels, tabernacles détruits de Bude et de Visegrád sont peut-être également de lui. Il est encore possible que ce soit Giovanni Dalmata qui ait fondu en bronze les autres statues du château de Bude dont parle Bonfin, telles que la statue d'Hercule, la Minerve surmontant le jet d'eau, les deux guerriers gardiens de la porte et, suivant quelques-uns, celles de Diane et d'Apollon ; ces statues — ou du moins quelques-unes, — furent emportées à Constantinople lors de la prise de Bude par les Turcs et placées dans l'ancien hippodrome, d'où elles disparurent dans le courant même du XVIe siècle.(1) Il est certain que Jean de Trau ou Giovanni Dalmata cité plus haut, et qui a laissé des œuvres remarquables à Rome et à Ancône, était l'artiste favori de Mathias, qui l'occupa d'une manière constante à Bude et à Visegrád, depuis 1480 jusqu'à la fin de son règne, lui conféra la noblesse et lui fit don d'une terre dont la propriété faisait, paraît-il, l'objet d'un litige. Ce domaine lui ayant été pris de force par le prieur d'Aurana, il fut obligé de retourner chercher du travail en Italie après la mort de Mathias. Cependant les élèves formés à son école continuèrent à travailler dans la Haute-Hongrie. (2) Dalmata entretenait des relations avec son compatriote, plus âgé que lui, Francesco Laurana, et comme nous avons vu que ce dernier avait fait de Béatrice

(1) Fréd. Riedl ouv. cité (*Budapesti Szemle,* novembre 1893).

(2) Tubero ouv. cité p. 163—164. Fabriczy pass. cité.

plusieurs portraits de jeune fille, il est parfaitement admissible qu'il soit venu en Hongrie, qu'il ait travaillé pour la cour avec Dalmata et que ce soit ici qu'il a exécuté les portraits datant d'une époque ultérieure.(1)

Nous savons d'Andrea del Verocchio, l'illustre peintre et sculpteur florentin, qu'il envoya à Mathias, par l'entremise de Laurent de Médicis, deux figures de bronze en relief, dont l'une représentait Alexandre le Grand et l'autre Darius, tous deux casque en tête et revêtus de la cuirasse. Vasari raconte que le maître florentin envoya en 1488 à Bude un homme de confiance pour toucher l'argent que le roi lui devait. (2) Il est bien probable qu'elles sont aussi de Verocchio (3) ces deux figures de marbre en relief du musée de Berlin, dont l'une représente Mathias sous les traits idéalisés d'un jeune héros grec ou romain, et l'autre Béatrice, très peu à son avantage et très peu ressemblante, sous des traits de jeune fille. En revanche, on ne connaît pas l'auteur du bas-relief de marbre qu'on regarde comme un portrait de jeunesse de Mathias idéalisé et couronné de lauriers, et qui se trouve au Museo del Castello à Milan.

La plus connue des représentations plastiques de Béatrice est le portrait en relief de marbre blanc sur fond de jaspe qui, avec son pendant, le portrait de Mathias fait de la même matière, a passé des collections du château d'Ambras en Tyrol au Musée

(1) W. Rolfs pass. cité.

(2) Müntz : Article de la *Gazette des Beaux-Arts*, p. 108. Vasari, ouv. cité II. p. 463.

(3) C'est Wilh. Bode qui les lui attribue.

de la cour à Vienne. Ces portraits sont indubitablement l'œuvre d'un ou de plusieurs artistes italiens, mais nous ne savons pas exactement lesquels. (1) En tout cas, ces reliefs ont dû être exécutés vers la fin du règne de Mathias — si ce n'est après sa mort — car ils représentent le roi avancé en âge, et la reine avec un embonpoint tel qu'on ne lui en voit que sur les miniatures des manuscrits postérieures à 1480 ; et comme c'est la médaille de Béatrice gravée pendant son veuvage qui ressemble le plus à ce portrait, nous inclinons à donner raison aux critiques d'art pour ce qui concerne la date attribuée à cette œuvre. Ce qui frappe encore, c'est que Mathias — bien qu'habillé à l'italienne — porte un col très échancré par devant, comme on n'en voit nulle part sur les portraits du Quattrocento et comme les Italiens ne commencèrent à en porter qu'à la fin du XV[e] siècle.(2)

Nous avons parlé de la médaille de Béatrice. C'est aussi en Italie que la Renaissance mit à la mode la fonte et la gravure des médailles, et nos premières médailles hongroises représentant Mathias et sa femme n'ont pas été frappées en Hongrie ; car jusqu'à 1508 il n'est sorti de l'hôtel de la monnaie de Körmöczbánya que des pièces destinées

(1) W. Rolfs (ouv, cité p. 335) attribue le portrait de Béatrice à Giovanni Dalmata, avis partagé par Ad. Venturi (*L'Arte*, 1907. fasc. IV) ainsi que par Fabriczy, qui affirme résolument que ces portraits de Béatrice et de Mathias sont de divers artistes et que celui de Mathias a été exécuté à une époque postérieure pour faire pendant à l'autre. C'est aussi l'avis de Corneille Divald (ouv. cité p. 147.).

(2) Ivan Lermolieff : *Kunsthist. Stud. üb. ital. Malerei : Die Gallerie zu Berlin*, Leipzig, 1893. p. 217.

à la circulation monétaire. La médaille de Béatrice est probablement l'œuvre de Christoforo Romano, (1) et doit avoir été gravée en 1507, ce qu'on peut inférer de la ressemblance frappante qu'elle a avec celle que cet artiste fit alors d'Isabelle d'Aragon, veuve de Galeazzo Sforza, et du fait que Béatrice se trouvait aussi à Naples en ce temps-là. Si la médaille est restée inachevée, puisqu'il lui manque le revers, la cause doit en être attribuée à la mort de la reine survenue, comme l'on sait, en 1508.(2)

Les miniatures des manuscrits de la Corvina faites en Italie sont tout ce qui susbsiste aujourd'hui des rapports que Mathias et Béatrice entretinrent avec les peintres italiens contemporains. Cependant, nous savons que le duc de Milan avait promis à Mathias une madone de Lionardo, mais le tableau n'était pas achevé à la mort de Mathias ; nous savons que Filippo Lippi et Berto Linaiulo, (3) qu'on a depuis peu identifié avec le mystérieux Amico di Sandro Botticelli, ont reçu des commandes de Mathias ; que le peintre florentin Visino (4) et, selon toute vraisemblance, le Ferrarais Ercole Roberti — ce dernier peut-être à la suite d'Hippolyte d'Este — ont fait des séjours en Hongrie. (5) Il se peut

(1) C'est l'opinion formelle de Fabriczy.

(2) Voir l'article de Joseph Hampel dans le *Bulletin d'Archéologie* (Arch. Értesitő), année 1886, p. 225 et suiv. et celui d'Edmond Gohl ibid. p. 428. On en trouve deux exemplaires de valeur différente au Musée national hongr.

(3) Vasari ouv. cité II. p. 294.

(4) Ibid. III. p. 125.

(5) Adolfo Venturi : *Les tableaux italiens de la galerie de Budapest.* Bulletin d'Archéologie (Arch. Ért.), fasc. de novembre 1900.

que ce soit Roberti qui a peint les portraits d'enfant d'Alphonse et d'Hippolyte d'Este que le duc de Ferrare envoya en cadeau à Mathias et à Béatrice.(1)

C'est pendant son second mariage que la bibliomanie de Mathias atteignit son point culminant. Le roi ne s'intéressait point aux produits encore bien primitifs de l'imprimerie qui venait d'être inventée ; il n'avait de goût que pour les manuscrits sur parchemin, ornés de peintures artistiques et richement reliés dont il était le plus grand amateur et le plus grand collectionneur en Europe, de sorte que le célèbre miniaturiste florentin, Attavante (2) dut travailler pendant les dernières années de Mathias presque exclusivement pour le roi et pour Béatrice, laquelle lui faisait de temps à autre des commandes particulières et lui paya une fois 318 ducats. On peut évaluer à 30.000 florins d'or les sommes employées annuellement par la cour de Hongrie à des copies de livres et à leur ornementation artistique. (3)

Parmi les manuscrits de la Corvina qui se rapportent à Béatrice, nous avons déjà cité le premier par ordre chronologique, le manuscrit de Parme qui renferme la traduction latine du Mémorial de

(1) Rapport de l'ambassadeur Ces. Valentini : *Mon. Hist. Hung.* (Dipl. Eml.) III. p. 150.

(2) Il semble qu'Attavante soit venu en Hongrie au temps de Béatrice ; nous possédons du moins la preuve qu'un bourgeois de Florence de ce nom fit chez nous un séjour d'affaires. Rapport de l'ambassadeur Dom. Giugni du 8 août 1477 (Archives d'État de Florence), et lettre de la Signoria de Florence à Mathias en date du 19 juillet 1480 (Ibid. Signori, *Cart. Miss.* fil. 46. c. 91.)

(3) M. Bél : *Notitiae*, etc. p. 205. Michel Horváth : *Almanach hist.* (Tört. Zsebk.) p. 68. Csánki : *La cour du roi Mathias* (Századok, 1883) p. 567.



Diomède Carafa. Les autres dont nous avons connaissance sont tous d'entre 1480 et 1490.

Le missel de la Corvina conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles est indubitablement l'œuvre d'Attavante et date de 1485—87 ; c'est peut-être, au point de vue de la beauté des enluminures, le plus remarquable de tous les Corvina. Le portrait de Béatrice s'y retrouve deux fois : l'un en médaillon, dans la bordure en forme de pilastre d'une vignette, ne paraît guère ressemblant ; l'autre, encastré dans des ornements d'un bas de page, semble avoir été copié sur une monnaie d'or et offre plus de ressemblance avec les autres portraits de la reine. (1)

Le manuscrit *Didimus*, jadis au collège romain, maintenant en lieu inconnu, a été fait à Florence en 1488 ; il n'est pas l'ouvrage d'Attavante, mais probablement de Francesco del Chierico. Les miniatures en sont remarquables au point de vue artistique ; sur la seconde page, on voit Mathias et Béatrice, agenouillés en face l'un de l'autre, entre deux piliers richement ornés dans le style de la Renaissance. Béatrice porte une longue robe bleu clair ; elle a les mains jointes pour la prière, les cheveux en bandeaux, sur la tête une couronne ouverte et devant elle une rose. Son visage ressemble à la figure en relief d'Ambras. (2)

(1) Voir à ce sujet l'étude de Jean Csontosi : *Les portraits de Mathias et de Béatrice dans les manuscrits de la Corvina* (en hongr.). Tirage à part de l'Arch. Ért. 1888 p. 7 et suiv.

(2) Malgré tous mes efforts, je n'ai pu découvrir l'endroit où se trouve actuellement ce manuscrit dont le titre complet est : *Didimi Alexandrini de Spiritu Sancto et Cyrilli Alexandrini Opera ;* il a dû être caché quelque part par ses pro-

Nous avons déjà cité la traduction d'Agathias par Christophoro Persona dédiée à Béatrice et qui se trouve à la Bibliothèque de la cour à Vienne. Le livre porte en frontispice un buste de Béatrice couronné de laurier.

Parmi les œuvres d'Attavante, citons encore le charmant bréviaire de la Corvina qui n'a pu être achevé du vivant de Mathias et se trouve à la Bibliothèque du Vatican. L'une des 1200 pages richement ornées de dessins représente l'apôtre saint Paul en train de prêcher; l'arrière-plan est vraisemblablement la ville de Rome. En tête des auditeurs agenouillés devant l'apôtre, on voit Mathias assis sur un trône avec, à sa droite, un adolescent figurant un génie. A sa gauche on voit Béatrice à genoux, les mains jointes, sa couronne déposée sur le trône qui est derrière elle. Ses traits offrent peu de ressemblance avec ceux des portraits en relief et de la médaille, mais les formes du corps s'accordent avec les portraits datant d'une époque postérieure.

C'est au même artiste qu'est dû le manuscrit Hieronymus, naguère à Vienne, maintenant au Musée national, qui contient le portrait en profil de la reine, encastré en forme de médaillon dans des grotesques.

La bibliothèque ducale de Wolfenbüttel possède aussi deux manuscrits provenant de la Corvina

priétaires lors de la laïcisation du Collège romain et ne s'est plus retrouvé. C'est la description qu'en a faite Floris Romer et *l'Album des Corvina* de Rome, publié par les soins de l'épiscopat hongrois, qui nous fournissent les renseignements les plus circonstanciés au sujet de ce manuscrit.



avec des portraits de Béatrice, intercalés de même, en forme de médaillon, dans les ornements marginaux.

Le manuscrit de la Bibliothèque de la cour à Vienne, contenant le *Symposion Trimerion* de Bonfin, que nous avons mentionné à plusieurs reprises, renferme non seulement les armes et les emblèmes royaux de Béatrice, mais son portrait en miniature encastré dans une initiale; le livre est probablement le manuscrit original de Bonfin, mais les enluminures sont fort primitives et ne doivent pas avoir été faites en Italie. En revanche, on reconnaît la main d'un artiste dans les miniatures du manuscrit de la Bibliothèque de la cour à Vienne intitulé *Joannes Regiomontanus in Ptolomaeum* lequel, à en juger par les armoiries accouplées des Corvin et des Aragons, a dû appartenir à Béatrice; toutefois les figures symboliques de femmes ne peuvent guère être regardées comme des portraits de la reine.

On peut aussi considérer à bon droit comme ayant appartenu à Béatrice, le livre d'Heures de la bibliothèque des Bénédictins de Mölk, qui porte en frontispice, dans un encadrement de toute beauté, les armes d'Aragon sans couronne; ce livre contient des psaumes et les principales prières du culte de la Vierge; son texte indique qu'il a été écrit pour une femme. (1)

Le manuscrit Ransanus du Musée national hongrois, orné des portraits de Mathias et de Béatrice avec une dédicace au roi, avait été destiné d'abord

(1) Voir l'art. de Csontosi : *Le livre d'Heures de Béatrice.* (en hongr. Magyar Könyvszemle), 1883. p. 377.



au couple royal par son auteur, l'évêque Pietro Ranzano dont nous avons déjà parlé. Entre temps, Mathias et Ranzano étant venus à mourir, un des parents de l'auteur le dédia à Thomas Bakócz, archevêque d'Esztergom, et remplaça sur le frontispice les armes de Mathias par celles du Jagellon Ulászló II, et les armes de Béatrice par celles de Bakócz. L'image qu'on voit à la partie supérieure du frontispice et qui représente la réception de Ranzano, est en tout cas du temps de Mathias et a peu de valeur artistique, car elle est probablement d'origine napolitaine, mais elle est intéressante au point de vue historique. Béatrice y est assise sur un trône, à côté du roi qu'elle semble supplier du regard, comme si elle joignait sa prière à celle de l'ambassadeur, ce qui est conforme à la vérité historique, car on sait que Ferdinand avait envoyé Ranzano à Mathias pour le gagner aux intérêts de Béatrice dans la question de la succession au trône.

Enfin nous mentionnerons encore une fois le livre de Philippus Bergomensis, dédié à Béatrice, bien que ce ne soit pas un Corvina et que la dédicace en ait été faite après la mort de Mathias. La gravure sur bois du frontispice représente l'auteur en costume de dominicain tendant son ouvrage à Béatrice, assise sur un trône.

Tandis que les arts plastiques de l'architecture, de la sculpture et de la peinture n'étaient guère cultivés par nos compatriotes, il en était tout autrement des arts industriels assez florissants en Hongrie, bien que ceux qui les cultivaient fussent probablement pour la plupart d'origine étrangère. Du reste, les règlements de corporations édictés

par Mathias contribuèrent aussi à l'essor de tous les genres d'industrie. (1)

La technique de l'émaillage des bijoux était surtout fort avancée. C'est la Transylvanie et les cités minières qui se distinguaient particulièrement dans ce domaine de l'art. Nous avons vu que Mathias et Béatrice envoyèrent à Naples des chefs-d'œuvre d'argenterie ; selon Bonfin, Mathias fit cadeau à Jean d'Aragon d'un calice en or et de six vases d'argent ; à François, d'un carrosse recouvert de lamelles d'argent, d'un harnachement de cheval en or, d'un sceptre et d'une couronne de laurier probablement aussi en métal précieux ; (2) dans la suite, Béatrice commanda à Körmöczbánya (3) une croix pectorale pour son neveu Hippolyte d'Este, sur le point d'arriver en Hongrie, la reine ayant dû, lors de son passage dans cette ville, se convaincre par elle-même de l'habileté de ses bijoutiers. Après son installation, le jeune archevêque ne commanda plus d'argenterie, de coupes, d'agrafes en Italie, mais bien à Bude, à Körmöcz, à Nagybánya ; l'inventaire des objets d'art de l'archevêché en indique plusieurs comme d'origine transylvanienne. Des coupes de bronze furent fondues pour l'intendant de Béatrice par un ouvrier de Korpona.

En même temps que l'industrie du fondeur de bronze et du potier, l'ébénisterie, la sculpture

(1) Michel Horváth : *Hist. de Hongr.* (Magy. Tört.) t. III. p. 231.

(2) *Symp. Trim.* p. 236.

(3) Rapport d'ambassadeur du 3 février 1487. *Mon. Hist. Hung.* (Dipl. Eml.) III. p. 256.

sur bois, la serrurerie d'art et même la broderie florissaient dans le pays, ce dont témoignent les objets consacrés au culte et qui trahissent déjà l'influence naissante de la Renaissance italienne. (1) Comme monument de la sculpture sur bois, qui est incontestablement d'origine hongroise et en rapport direct avec la personne de Béatrice, nous mentionnerons la predelle de l'autel «vir dolorum», à l'église Saint-Jacques de Lőcse, qui est encore de style ogival et montre les armes de Mathias et de Béatrice encastrées dans des motifs d'ornementation géométrique richement sculptés. (2) C'étaient aussi ces armoiries qui ornaient le maître-autel de la cathédrale de Pozsony, lequel fut construit précisément en ce temps-là, mais qui a été transporté ailleurs dans le courant du XVIIIe siècle et a fini par tomber en ruines. (3)

Mais le goût du luxe et du beau se développant de plus en plus à la cour sous l'influence de la Renaissance, puis se répandant de là parmi le peuple, encouragea l'importation d'articles manufacturés et l'établissement d'artisans étrangers. Si, d'après Bonfin, les anciens Hongrois n'aimaient le luxe et la pompe que dans leurs habits, leurs armes et le harnachement de leurs chevaux, la situation dut bien changer sous Mathias, comme en témoignent

(1) Voir l'article d'Eugène Radisics t. II. p. 328 dans *Les monuments historiques de la Hongrie*, (Magyarorsz. tört. emlékei) ouvrage publié pour l'exposition nationale de 1900 (en hongrois).

(2) Corneille Divald: *Monuments d'arts du comté de Szepes*, (en hongr.) II. p. 62.

(3) Ch. Rimely: *Capitulum insign. Eccl. Colleg. Posoniensis* etc. Pozsony 1880 p. 157.

la valeur et la magnificence des présents dont Mathias et Béatrice comblaient les ennemis qu'ils voulaient se rendre favorables et les amis qu'ils voulaient conserver.

C'est d'Italie qu'on faisait venir la plupart des articles de luxe que la Hongrie ne fabriquait pas, et Béatrice envoyait parfois ses agents en chercher jusqu'aux endroits les plus éloignés. C'est ainsi qu'ils lui procuraient une quantité de soieries, de velours, de drap et d'autres étoffes ; des tapis, des tentures, des meubles et de la vaisselle de luxe, des armes de prix, des bijoux. (1) Les coupes de verre de Somogyvár et de Bártfa prouvent que les produits artistiques de la manufacture de Murano pénétraient jusque chez nous ; du reste, on aimait à la cour ces travaux en verre encore rares dans le pays,(2) ainsi que les produits de la céramique italienne de couleurs si vives et fabriqués à Ancône, à Urbin et dans la Romagne. Un jour l'ambassadeur de Ferrare rappelle à son maître de ne pas oublier les cristaux et les faïences parmi les cadeaux qu'il compte envoyer au roi et à la reine, à l'occasion de la nomination de leur fils à l'archiépiscopat, car, dit-il, ces objets-là font à leurs majestés plus de plaisir que s'ils étaient d'argent. (3) Vers 1480, Mathias avait déjà fait une commande de vaisselle à Faenza ; c'est peut-être à cette occasion que furent cuits les plats aux armes de Corvin et d'Aragon, dont

(1) Csánki, ouv. cité.

(2) Baron Albert Nyáry : *Le manuscrit d'Hippolyte à Modène,* (en hongr.) *Századok,* année 1872, p. 355.

(3) *Mon. Hist. Hung.* (Dipl. Eml.) III. p. 151 et 171.

l'un se trouve maintenant au musée Kensington à Londres et l'autre dans la collection Gaillard à Paris. (1)

Le même ambassadeur de Ferrare écrit dans un de ses rapports que la reine, après lui avoir communiqué une nouvelle qui devait faire plaisir à la cour ducale, demanda en plaisantant une récompense sous forme de fourchettes et de couteaux dorés de Modène, dont elle avait grande envie; l'ambassadeur ajoute qu'Hippolyte ferait bien d'apporter en cadeau au roi des armes argentées, des lances, des dagues, des yatagans. (2)

L'ameublement du palais royal fournissait à lui seul l'occasion de commander tout ce que l'art industriel pouvait produire de plus délicat et d'occuper des artisans étrangers, surtout des Italiens. Les chroniqueurs contemporains et les rapports des ambassadeurs parlent du goût artistique que révélaient les lambris des salles, les poèles, les meubles, les jouets, et le légat du pape s'étonnait un jour de la quantité de vaisselle d'or et d'argent, de perles, de pierreries, de vêtements brodés et de tapis que renfermaient le trésor et les armoires du roi. (3)

De tous ces trésors d'art dont Mathias et Béatrice étaient entourés dans leurs palais, bien peu ont été conservés à la postérité; mais ce qui en est connu aujourd'hui a vraisemblablement été fait dans la patrie de Béatrice. On conserve, dans le riche trésor de la cathédrale d'Esztergom, le crucifix servant de reliquaire en or massif et incrusté de

(1) *Mon. Hist.* (Dipl. Eml.) III p. 189.
(2) Ibid. III. p. 199.
(3) Rapport de l'évêque de Castello cité plus haut.

pierres précieuses nommé le «Calvaire Corvin», qui a suscité toute une littérature sans que les critiques d'art aient pu se mettre d'accord sur la provenance de cet objet. Il paraît toutefois hors de doute que cette œuvre d'une valeur inappréciable est composée de deux pièces d'origine différente et que la partie inférieure a été exécutée au XVe siècle en Italie, à Florence probablement. (1) Plusieurs historiens de l'art attribuent de même au règne de Mathias le petit retable en ivoire, ouvrage d'un artiste italien et qui se trouve actuellement au Louvre. (2)

Il y a enfin la tapisserie en brocart d'or et de soie provenant du palais de Mathias, dont une partie est la propriété des comtes d'Erdődy et dont l'autre a servi à faire une chasuble conservée dans la chapelle du château de Bude. Quelques-uns l'attribuent à des artisans lombards, d'autres à des florentins. (3)

Les goûts de dilettante du couple royal s'étendaient également aux antiquités, à la musique et à l'art dramatique. Dans les dernières années de la vie de Mathias, Béatrice échangea en son nom une correspondance avec ses parents de Ferrare

(1) Voir à ce sujet Müntz : *Histoire d. l. A. p. l. Renaissance* t. II. p. 822—823. François Pulszky : *Archéologie de la Hongrie,* (en hongr.) t. II. p. 246. Emeric Szalay : *Deux chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie du XIVe et du XVe siècle,* (en hongr.) 1893.

(2) Müntz : *Histoire,* II. p. 817—818. Article paru dans la revue *Kunst u. Kunsthandwerk,* année 1898, p. 381—382.

(3) Voir l'article de S. Lubóczy dans l'Archeol. Értesitő, VIIe année, p. 404 ; d'Eugène Radisics dans *Les monuments historiques de la Hongrie* (en hongr.) t. II. p. 204—207.

en vue de l'achat de la collection de médailles et de camées du défunt cardinal de Gonzague, (¹) mais ses démarches n'aboutirent pas. La musique faisait aussi — comme on le verra plus loin — l'objet d'une correspondance active avec ses parents d'Italie.

Tandis que dans les spectacles que goûtait particulièrement Béatrice, les acteurs qu'elle faisait venir d'Italie étaient sans rivaux pour les mystères dialogués et coupés de chants, ainsi que pour les pièces bouffonnes, dans le domaine de la musique, au contraire, ils ne gagnèrent que péniblement du terrain et, à ce qu'il semble, ne parvinrent jamais à supplanter tout à fait les représentants de l'art national. Mathias lui-même aimait la musique et il tenait beaucoup au renom de son orchestre. Les orgues de ses églises étaient reconnues comme excellentes ; elles venaient probablement d'Italie, bien que Mathias fît aussi apprendre à des Hongrois le métier de facteur d'orgues. (²) Lors des fêtes du mariage de Béatrice, la beauté de l'orchestre et des chœurs d'église avait déjà frappé d'admiration les étrangers. Toutefois, c'est du séjour que Béatrice fit en Hongrie que nous viennent les renseignements les plus complets sur les distractions musicales de la cour ; ils nous apprennent aussi que la musique faisait l'objet de rapports suivis avec l'Italie.

(¹) *Mon. Hist. Hung.* (D. E.) III. p. 386, 397 et 439.

(²) Jul. Cartwight (ouv. cité) fait mention d'un orgue que le roi fit construire à Pavie. Au dire de Reumont *(Lor. Médici,* II. p. 452.) un prêtre hongrois, appelé Etienne, vint à Florence avec une recommandation de Mathias pour y apprendre la construction des orgues.

La passion de Béatrice pour la musique était, d'une part, un trait de famille et, d'autre part, s'accordait avec l'idée reçue dans le monde de la Renaissance que les femmes sont plus sensibles que les hommes au charme de cet art. (1) Il est à présumer que Béatrice ne méprisait point la musique nationale hongroise, car il y avait sur son domaine de Csepel une troupe de musiciens tziganes, joueurs de luth qui bénéficiaient de sa protection ; (2) et c'est ainsi que les plus anciens renseignements que nous possédons sur l'existence de la musique tzigane, nous sont parvenus grâce à une reine de Hongrie d'origine italienne.

A la cour de Mathias, les meilleurs musiciens étaient somptueusement entretenus ; ils recevaient de riches cadeaux et étaient tenus en grande estime. Il en était de même des artistes de passage. C'est Béatrice qui se charge de la correspondance concernant les musiciens qu'on fait venir de l'étranger et surtout d'Italie ; elle avait d'ailleurs son orchestre particulier, pour lequel elle dépensait de grosses sommes ; elle avait, en 1483, un chœur de treize personnes à son service ; c'est du moins le nombre des chanteurs qu'on lui envoya de Pozsony (Presbourg) à Hainbourg, où elle fit aussi venir un orgue portatif.(3) Pendant la guerre d'Autriche, elle se faisait suivre dans les camps par des joueurs de mandoline

(1) Castiglione, *Corteg.* II. p. 122.

(2) On lit dans les comptes de fin d'année d'Hippolyte ; «datto a zingani qualli sonono di lauto a lisola dila Maesta di Madama, duc. 1.» (Ouv. du baron Nyáry paru en hongr. dans les *Századok*, année 1874 p. 81.)

(3) Archives de la ville de Pozsony, Kammerrechnungen 1483.

et elle envoya de Vienne à l'archevêque Hippolyte un maître pour enseigner le chant aux enfants des écoles. (1) Nous savons qu'elle avait vers 1490 un chanteur du nom de György (Georges) (2) ; il est probable qu'en ce temps-là son chef d'orchestre était ce même Jean Tinctor qui avait été au service de son père à Naples et lui avait dédié une de ses œuvres lorsqu'elle était encore jeune fille ; un jeu de mots d'une lettre écrite à cette époque permet du moins d'inférer que c'était le nom du musicien. (3)

Dans sa correspondance avec sa sœur Eléonore en 1486, Béatrice parle d'un chanteur français de sa cour nommé Mechino ; (4) à une autre occasion, c'est le musicien italien Todisco Simonello qu'elle voudrait engager par l'intermédiaire de sa sœur.(5) A la même époque, l'ambassadeur de Ferrare en Hongrie écrivait au mari d'Eléonore qu'il ferait un très grand plaisir à la reine en lui envoyant l'excellent violiniste Péter (Pierre) avec son orchestre ; (6)

(1) Csánki ouv. cité p. 570 et suiv. Baron Nyáry t. cité p. 79 et suiv. *Mon. Hung.* (Dipl. Eml.) III p. 389.

(2) Hatvani : *Croquis* (Rajzok) etc. p. 68.

(3) Pierre Váradi, archevêque de Kalocsa, dit dans une de ses lettres adressée en 1493 à Béatrice et relative à un entremetteur nommé Galerus qui lui avait, à ce qu'il semble, promis la pourpre au nom de la reine : . . . «non latuit nos, a principio ejus coloris isthic habere, uti auguratur suis Majestas V. ubi etiam musicorum princeps tinctorum nomine appellatur, licet is inter caeteras artes suas, . . . ad hac unicum tingendi galeri scientiam nondum pervenerit» etc. (Wagner, *Epistolae Petri de Warda,* p. 48.)

(4) *Mon. Hung.* (Dipl. Eml.) III. p. 61.

(5) Ibid. p. 207.

(6) Ibid. p. 149.

il est probable que ce Pierre vint à la cour et y resta même assez longtemps, puisque deux ans plus tard la reine couvre de sa protection, dans une lettre, son musicien Pierre qui, dit-elle, la suit partout et se conduit très bien. (1) C'est aussi l'ambassadeur de Ferrare qui rapporte que la cour a chargé une députation d'aller recevoir dans le port de Zengg un musicien italien du nom de Sandrachino avec ses compagnons et de leur porter, à titre d'arrhes, de riches présents et, en particulier, de magnifiques habits. (2) L'année suivante, c'est encore sa sœur Éléonore que Béatrice prie de lui envoyer de Rome des chanteurs pour sa chapelle ; (3) nous ignorons s'il en vint, mais Éléonore mande dans une de ses lettres que certains chanteurs de Florence ont promis de se rendre à l'invitation de la reine.(4) Plus tard, c'est maître Paul, l'organiste du duc Sigismond d'Autriche, que Béatrice s'efforce de gagner pour remplacer son organiste italien qui venait de mourir et, comme la cour de Hongrie est en mauvais termes avec le duc, c'est à son beau-frère Hercule que la reine demande, mais en vain, de s'entremettre, l'artiste désiré étant passé au service du roi de Rome, Maximilien. (5) Il paraît que ce dernier connaissait aussi le goût de la reine pour la musique ; car il lui fit faire une commission par un de ses musiciens nommé Jacopo Barbiria, dont la reine fit le plus grand éloge

(1) *Mon. Hung.* (Dipl. Eml.) III. p. 410.
(2) Ibid. p. 150.
(3) Ibid. p. 288.
(4) Ibid. p. 398.
(5) Ibid. IV. p. 89 et 105.

dans la lettre que le messager rapporta à son maître. (1)

Si c'est principalement dans le domaine de la musique que l'action personnelle de la reine peut être démontrée, il est non moins certain qu'elle fut d'une manière générale l'âme de tout le mouvement artistique né, pour peu de temps, sous l'influence de la Renaissance italienne, à la cour et sous le règne de Mathias.

(1) Lettre de Béatrice au roi Maximilien datée de Bude les 8 janvier 1490 ; elle se trouve aux archives d'État de la cour imp. et royale à Vienne (Maximiliana 1490).

TABLE DES MATIÈRES

Lucrèce
mariée
au comte
Trajetto

Marie, mariée à un Orsini.

e César
ne). (illégitime).

times suivants :

3. **Albert** (II) ; 4. **Gurone** ;
Folco 7. **Rinaldo,** mort
Monferrat ; 8. **Albert** (III) ;
Marguerite, épouse de
Iarguerite (II), morte en
125—1456), épouse d'Etienne
épouse de Rod. Varano,
éatrice (1427—1497), épouse
16. **Orsina** : 17. **Isotta** (II)

Lucrèce

lle illégitime de Lodovica
adulmero), épousa en 1487
Annibale Bentivoglio.

